

GLANURES (2)  
RECITS AUTHENTIQUES DESTINÉS À ILLUSTRER L'ENSEIGNEMENT  
BIBLIQUE DEUXIÈME SÉRIE

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE SÉRIE.....	7
<b>I PROVIDENCE DE DIEU SCIENCE ET FOI .....</b>	
Le témoignage d'un savant.....	8
Benjamin Franklin et les incroyants.....	8
Si le péché s'attache à toi.....	9
La plus importante découverte. ....	9
Deux aveux. ....	9
Une bonne réponse.....	10
Il faut une religion pour le peuple.....	10
Courtes répliques .....	11
Intéressante découverte.....	12
La plaie des grenouilles. ....	12
Les colonnes de feu qui guidaient les Hébreux. ....	12
Un estuaire mis à sec. ....	13
Mer refoulée. ....	13
Les corbeaux en Egypte.....	13
<b>II LE PECHE.....</b>	
D'où vient le péché ?.....	14
Une explosion.....	14
Une franche décision.....	14
Le Maëlstrom.....	15
La cloche d'alarme. ....	16
Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier?... ..	16
La passion du jeu. ....	17
Un ange devenu démon. ....	17
Moustiques et poissons dorés.....	18
Où mène l'ivrognerie ? .....	18
Une parole de prix.....	18
L'exemple d'une chèvre.....	19
Dévotion et médisance.....	19
Jean Chrysostome.....	19
Trop tard.....	20
La vie moderne des grandes villes.....	20
Le Seigneur n'est pas admis.....	20
Sagesse d'enfant.....	21
<b>III L'OEUVRE DE CHRIST .....</b>	
La parenté du Seigneur.....	21
Un lion dompté.....	22
A l'ordre! .....	22
Wesley et le voleur.....	23
Ne t'assieds pas avec les moqueurs.....	24
Libérateurs! .....	24
Défaire le passé .....	25

Les orchidées.....	25
Le nom de Jésus.....	25
Tu as oublié Jésus .....	26
Dieu le peut par Jésus-Christ.....	26
Une épave.....	26
Une couronne dans le ciel.....	27

#### **IV VIE CHRETIENNE . Vie intérieure.....**

Théophore.....	27
Dieu m'a abandonné.....	28
H.-M. Stanley.....	28
Précieuse découverte.....	28
Trois catéchumènes.....	29
J'ai tout perdu.....	29
Une légende persane.....	29
Le vrai trésor.....	30
La pensée de la vie éternelle.....	30
Le bonnet du dimanche.....	30

#### **IV VIE CHRETIENNE . Confiance, foi.....**

Je suis toujours avec vous.....	31
Paisible confiance.....	31
Mon Dieu, tu me vois!.....	31
Confie-toi en l'Éternel.....	31
Martyrs du XXe siècle.....	32
L'Éternel guide les cœurs.....	32
Le printemps reviendra.....	33
Heureux croyants.....	33
Jean Remwick.....	34
Avant la bataille de Lützen.....	34
C'est une petite nuée.....	35
Le révolutionnaire et le Vendéen.....	35
Lumière d'En-haut.....	35

#### **IV VIE CHRETIENNE . Humilité.....**

Au chevet du balayeur.....	35
Une pieuse servante.....	36
Conscience.....	36
Une royale lectrice de la Bible.....	36
Puissance d'un petit mot.....	37
Miséricorde anonyme.....	37
Egalité.....	37
Un fruit de l'épreuve.....	38
En as-tu davantage?.....	38
L'Académie silencieuse.....	39
Le message d'une petite mousse.....	39
Il élève les humbles.....	40
Le travail journalier.....	40
L'humble service.....	40
Humilité royale.....	41
Pour son père.....	41
Peu m'importe.....	41

#### **IV VIE CHRETIENNE . Soumission, obéissance.....**

Donner et se donner.....	41
--------------------------	----

Un renoncement.....	42
Suzanne Wesley.....	42
Il vaut mieux obéir à Dieu.....	42
Obéissance.....	43
La valeur de l'obéissance.....	43
Robert Morrison.....	43
Fidèle à la consigne.....	44
Sophie de Pury.....	44
Soumis à son père.....	44
L'Eternel l'appela pour la troisième fois.....	45
Ta volonté soit faite.....	45
L'obéissance des anges.....	45

#### **IV VIE CHRETIENNE . Conscience et fidélité.....**

Droiture.....	46
Parole donnée.....	46
Persévérer.....	46
Jésus notre Roi.....	47
Obéissant jusqu'à la mort.....	47
Le mot d'ordre.....	47
Je ne mentirai pas.....	48
Il faut tenir ses promesses.....	48
Ne mentez jamais.....	49
Maître de lui-même.....	49
Un mensonge.....	50
La course triomphale.....	50
Garde ta Bible.....	51
Ce n'est pas ma faute.....	51
La gardienne du phare.....	52
La puissance de la vérité.....	52
Conscience.....	52
Les hirondelles.....	53
Braves catéchumènes.....	54

#### **IV VIE CHRETIENNE . Courage moral.....**

Résister.....	54
Hugo Latimer.....	54
Héroïque empire sur soi-même.....	55
Contre l'idolâtrie.....	55
Dieu esprit et vérité.....	55
Une fière réponse.....	56
Conduit par l'Eternel.....	56
Respect pour lui!.....	56
Sur la table d'opération.....	57
Pour le Maître.....	57
David et Goliath.....	58
Sur la grande place.....	58

#### **IV VIE CHRETIENNE . Reconnaissance.....**

Où sont donc les neuf autres?.....	58
Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit?.....	59
Merci de tout mon coeur.....	59
Une prière d'actions de grâces.....	59
Une pièce de cinquante centimes.....	60
Une chaîne de bénédictions.....	61

Un verre d'eau.....	61
Le don des lépreux.....	61
Dans la sécheresse.....	62
La pite de la veuve.....	62

#### **IV VIE CHRETIENNE . Amour et sacrifice. ....**

Grandeur d'âme d'une humble femme.....	62
Le pasteur Charles Jacottet .....	63
Une femme vaillante. ....	64
Le rabbin juif et le mourant chrétien.....	65
Miss Mary Davies.....	65
Touchante sympathie.....	66
Les souffrances des autres. ....	67
Oeuvre d'amour. ....	67
Pour une enfant malade .....	67
Un sauvetage. ....	68
Pour les autres.....	68
Servir. ....	69
Les plus beaux diamants.....	69
Cherchez et vous trouverez. ....	69
Combats de gladiateurs .....	70

#### **IV VIE CHRETIENNE . Parents et enfants. ....**

Combien devez-vous.....	70
Amour filial. ....	71
Fils de paysan.....	71
Le souvenir d'une mère.....	71
Honorer les parents.....	72
Le portrait de sa mère.....	73
L'amour d'une mère.....	73
L'aveu d'un enfant.....	73
Pas un de trop!.....	74
Je ne briserai pas le coeur de me mère.....	74
Ingratitude filiale.....	75
Ce n'est pas juste.....	75

#### **IV VIE CHRETIENNE . Oeuvres d'enfants. ....**

Dans une classe.....	75
Le petit champion.....	76
C'est la Parole de Dieu.....	76
Ce que fit un enfant noir.....	77
Envoie-leur notre bourse.....	77
Héroïsme d'enfants.....	77
Les Indes sauvées par un enfant.....	79
Libre accès auprès du Père. ....	79
Le choral de Luther.....	79
Ce qu'Hérode aurait dû répondre .....	80
Regardez les oiseaux des champs.....	80

#### **IV VIE CHRETIENNE . Aimez vos ennemis.....**

Un acte d'amour.....	81
D'une lettre du front à M. le professeur Raoul Allier (1915).....	82
Le pardon du père.....	82
Plus fort que la haine.....	82
Les grands blessés. ....	83

Jean Huss et Paletz.....	83
Oberlin et le Juif.....	84
Une bonne réponse.....	84
Le Tasse-à propos de la vengeance.....	84
La croix de Louis XII.....	84
Générosité des Soleurois.....	84
Un païen modèle.....	85
Romains 12:17-21.....	85
Pardon.....	85
<b>IV VIE CHRETIENNE . Bonté, douceur, bienveillance.....</b>	
Un miracle de l'amour.....	86
Les souliers et les deux écus.....	87
Un coeur gagné.....	88
Un souvenir amer.....	88
Sympathie.....	89
Pardoner.....	89
Puissance de la sympathie.....	89
La contagion du bien.....	90
Je veux être bonne.....	90
La clef d'or.....	90
L'écho.....	91
Compassion.....	91
Hospitalité orientale.....	91
<b>IV VIE CHRETIENNE . Travail.....</b>	
A l'âge où l'on choisit.....	92
Craindre Dieu, et travailler dur.....	92
Premier ministre.....	92
Les deux grenouilles.....	93
Commencement ou fin?.....	93
Fidèle dans les humbles devoirs.....	93
Le chimiste Vauquelin.....	94
Vaincre sa paresse.....	94
Il faut le temps.....	94
Petites choses.....	94
Tous missionnaires.....	95
J'ai tout un travail à faire.....	95
Courage dans la souffrance.....	95
Le fauteuil brisé.....	96
Je les ai faites en chantant!.....	96
La statue de David.....	97
Une légende.....	97
Tout à la gloire de Dieu.....	97
Le but de la vie.....	98
Prie et travaille.....	98
<b>IV VIE CHRETIENNE . Devant la mort.....</b>	
L'au-delà.....	98
Impressions d'un blessé allemand.....	99
Le naufrage du «Titanic».....	99
Un aviateur.....	100
Mort d'un héros.....	100
La Bible à l'heure de la mort.....	101
Etre prêt.....	101

Deux morts.....	101
Les derniers moments de Haendel.....	101
Dernières paroles.....	102
Sur le lit de maladie.....	102
La mort de Voltaire.....	103
La fin d'Agrippa d'Aubigné.....	103
Il y a une autre vie.....	103
En face du bûcher.....	104
Henri Heine sur son lit de mort.....	104

#### **V MOYENS DE GRACE . La Bible.....**

Le lecteur pressé.....	105
La Bible renversée.....	105
Emile Faguet, académicien et la Bible.....	106
Témoignages d'hommes célèbres.....	106
Son seul secours.....	106
H. M. Stanley et sa Bible.....	107
Napoléon 1er et la Bible.....	107
Conversion de saint Augustin.....	108
Luther et la Bible.....	108
La Bible d'Olivétan.....	108
William Tindale.....	109
Une Bible cuite au four.....	109
La Bible de Spurgeon.....	109
Le professeur Hilty et sa Bible.....	109
Deux hommes.....	110
L'oreiller de la Parole.....	110
Ce que la Bible a fait pour moi.....	111
Avoir une Bible ou voir Washington.....	111

#### **V MOYENS DE GRACE . La prière.....**

Un souvenir.....	112
M. Thiers et la prière.....	112
Le général Herzog en prière.....	112
Philosophie et prière.....	113
Heures d'angoisse.....	113
À deux genoux.....	113
Prie et travaille.....	114
Mots d'enfants.....	114
Agir et prier.....	114
Jésus, notre hôte.....	115
Une prière qui demeure.....	115
Messager de Dieu.....	115
Pour l'amour du maître.....	116

#### **V MOYENS DE GRACE . Le culte, le dimanche, le chant.....**

Le travail du dimanche.....	117
Fidélité au dimanche.....	117
A l'usine de Patrieroft.....	118
La loi de Dieu.....	118
Un rendez-vous sacré.....	119
Attachée à la maison de Dieu.....	119
Le juste ne se rétracte point.....	120
Mais quand il pleut?.....	120
Il faut que j'aïlle.....	120

Un appel au devoir.....	121
Fidélité.....	121
Le dimanche, jour de joie.....	121
Qu'est-ce que le dimanche?.....	122
Le chant du bouébe.....	122
Une bonne réponse.....	122
Le culte de la bouteille.....	123
Avant le culte.....	123
Le cantique de Luther.....	123
Un cantique.....	124
Les cantiques de l'Ecole du dimanche.....	124

**Publiés par le Comité cantonal vaudois des Ecoles du dimanche.**

**1925**

**LAUSANNE**

Agence Religieuse

Rue de l'Alle, 31

Mise au format Bible Online Janvier 2006, epub, pdf Avril 2015 par Yves Petrakian -France

<http://123-bible.com>

<http://456-bible.123-bible.com>

## **PRÉFACE DE LA PREMIÈRE SÉRIE**

«Ne présentez pas au peuple une morale fondée sur de simples raisonnements, sur une abstraction, donnez-lui une morale appuyée sur des faits. C'est là ce qu'il lui faut; vous le savez si vous connaissez le peuple. Il le savait encore mieux que vous, ce Dieu de bonté qui connaît parfaitement tout ce qui est dans l'homme; il nous donna, dans sa sagesse, une religion tout historique, parce que s'il y a dans la masse d'un peuple un petit nombre d'individus accessibles à des raisonnements abstraits, avec l'immense majorité il faut raisonner par des faits.» ALEXANDRE VINET

En présentant aux moniteurs et monitrices des écoles du dimanche et aux amis chrétiens de notre jeunesse ce petit volume, nous n'avons aucune prétention de faire oeuvre absolument nouvelle. Des ouvrages semblables ont paru, il y a bien des années déjà: la Gerbe, les Epis, les Nouveaux Epis, la Morale en action, etc. Ils ont rendu, en leur temps, de signalés services.

C'est précisément la raison pour laquelle il a paru nécessaire au Comité des Ecoles du dimanche du canton de Vaud de reprendre ce travail. La plupart de ces volumes sont épuisés et de divers côtés, l'on nous demandait la publication de faits destinés à illustrer l'enseignement biblique.

Dans cette oeuvre de longue haleine, nous avons évité autant que possible les récits trop détaillés, difficiles à mémoriser et à raconter. Ensuite, notre attention s'est portée sur des traits impressifs, vivants et de nature à laisser une empreinte profonde sur le coeur et la conscience de l'enfant.

En les groupant par ordre de matières, nous avons désiré faciliter les recherches de nos lecteurs.

Enfin, est-il besoin de le dire, nous avons veillé scrupuleusement à ne donner que des faits authentiques, puisés aux sources originales.

Aux éducateurs de notre jeunesse et de notre enfance de nous dire la valeur et l'utilité d'une oeuvre que nous sommes prêts à continuer, si le besoin s'en fait sentir. Heureux serons-nous si ce modeste travail peut faciliter leur tâche en quelque mesure et contribuer à l'avancement du règne de Dieu dans nos écoles et nos catéchismes. A Lui seul la gloire!

Pour la Commission  
DANIEL MEYLAN. TH. PACHE-TANNER.

## I PROVIDENCE DE DIEU SCIENCE ET FOI

### Le témoignage d'un savant.

Le célèbre naturaliste J., -H. Fabre que Victor Hugo appelait «l'Homère des insectes». célébrait au petit village de Sérignan (Vaucluse) le jubile de soixante années de travail et d'études.

Un de ses visiteurs lui posa cette question:

-Croyez-vous en Dieu

Voici sa réponse:

-je ne puis pas dire que je crois en Dieu: je le vois. Sans Lui, je ne comprends rien; sans Lui, tout est ténèbres. Non seulement j'ai conserve cette conviction, mais je l'ai... aggravée ou améliorée, comme vous voudrez. Toute époque a ses lubies; je considère l'athéisme comme une lubie. C'est la maladie du temps présent. On m'arracherait plutôt la peau que la croyance en Dieu.

### Benjamin Franklin et les incroyables...

Une société d'incroyables était réunie, en 1778, chez d'Alembert; Franklin, alors ambassadeur des Etats-Unis en France, y avait été invité. Il n'était bruit depuis quelques jours que d'un vers latin à la louange du célèbre inventeur du paratonnerre et qu'on peut traduire ainsi: Franklin «ravité au ciel sa foudre et leur sceptre aux tyrans.» On s'extasiait devant ce vers et cette admiration était entremêlée de blasphèmes contre Dieu.

Franklin regarda ses interlocuteurs en face

-Ce vers est une bravade à Dieu! je lui ai arraché sa foudre! Quand je me suis vu sur le chemin de cette découverte, savez-vous ce que j'ai senti? J'ai eu peur, je me suis jeté à genoux. Il est vrai que je me suis dit qu'il n'y a pas plus de crime à arrêter la foudre que le cours d'une maladie, mais alors la frayeur a fait place à la reconnaissance et, du plus profond de mon âme, j'ai adoré Dieu.

Mais écoutez la fin de mon histoire

-Je retournais d'Angleterre en Amérique, enivré des éloges qu'on m'avait prodigués. Tout à coup un orage éclata, la foudre fend le mat contre lequel j'étais appuyé. Je me relève, car le coup m'avait renversé, et je dis: «Merci, mon Dieu, de m'avoir rappelé que tu es toujours grand, et que je ne suis qu'un vermisseau!»

### **Si le péché s'attache à toi...**

Wilberforce (le célèbre philanthrope anglais, celui qui le premier demanda l'abolition de l'esclavage et finit par obtenir gain de cause après toute une vie d'efforts), raconte qu'il se trouvait un jour en excursion dans l'île de Stye et qu'il vit soudain un magnifique aigle dore prendre son vol. Tandis qu'il le suivait des yeux, il s'aperçut qu'il y avait quelque chose d'anormal dans les mouvements de l'oiseau. En effet, au bout d'un moment, celui-ci commença à se rapprocher de terre et brusquement tomba comme un corps mort, presque aux pieds du promeneur.

Wilberforce, d'autant plus étonné qu'il n'avait perçu aucun coup de fusil, examina l'oiseau et quelle ne fut pas sa surprise de constater qu'il tenait dans ses serres une fouine et que ce petit animal était arrivé à se retourner, à mordre dans la poitrine du rapace et, littéralement, à sucer tout son sang.

L'image nous paraît frappante.

### **La plus importante découverte.**

Le docteur James Simpson d'Edimbourg, célèbre par sa découverte du chloroforme, recevait un jour la visite d'un reporter. Après les habituelles questions sur son enfance, ses premières études, ses goûts particuliers, le journaliste l'interrogea sur ses découvertes scientifiques:

-Docteur, quelle est votre plus importante découverte?

M. Simpson regarda un moment son interlocuteur, puis d'une voix où perçait une profonde émotion, il répondit:

-Ma plus importante découverte? C'est qu'en Jésus j'ai trouvé mon Sauveur. Pour moi, cette découverte aura d'éternelles conséquences. Elle seule, par delà la tombe, gardera quelque valeur.

### **Deux aveux.**

Aujourd'hui, comme autrefois, les plus grands esprits, dès que l'Esprit de Dieu les pénètre, répètent comme Pierre: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant». Le philosophe Ch. Secrétan écrivait en 1883: «je crois avec les chiffonniers que nous sommes sauvés par Jésus-Christ.» Et l'homme d'Etat anglais,

Gladstone, arrivé au terme de sa vie, disait: «Tout ce que j'écris, tout ce que je pense et tout ce que j'espère se fonde sur la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ. Il est l'unique espoir de notre humanité déchue.»

### **Une bonne réponse.**

A la fin d'un dîner, à Postdam, Voltaire avait égayé la cour du roi Frédéric II par toutes sortes de plaisanteries sur la religion. Il dit en se levant de table:

-Tenez, je vendrais ma part du paradis pour un écu!

Un vieil officier à cheveux blancs répliqua

-Monsieur, dans les Etats de Sa Majesté le roi de Prusse, il est défendu de rien mettre en vente, à moins de justifier que l'on en soit le légitime possesseur. Prouvez-moi que vous avez une place au paradis; je vous l'achète tout de suite.

Les rieurs ne furent pas du côté de Voltaire et le roi, revenant sérieux, dit:

-Le colonel a raison, Messieurs, et je donnerais la plus belle de mes victoires pour que mon peuple fût reste aussi croyant qu'il l'était quand je suis monte sur le trône.

### **Il faut une religion pour le peuple.**

Un jour, Voltaire offrait à dîner en son château de Ferney, à d'Alembert, Diderot et quelques autres de ses amis libres-penseurs. La conversation vint sur la religion et l'on démolissait fort gaillardement, à grand renfort de quolibets, la foi en Dieu, la croyance en l'immortalité de l'âme, etc. Voltaire s'interposa:

-Messieurs, dit-il, un instant! Quand les domestiques auront enlevé le couvert et que nous serons entre nous, tant qu'il vous plaira Pour le moment, parlons d'autre chose. je ne tiens pas à être assassine cette nuit Par mon valet de chambre.

Ainsi parla Voltaire. C'était, sans doute, de sa part, une façon piquante de dire ce que beaucoup ont répété depuis: «Il faut une religion pour le peuple.»

Le savant dira: Qu'ai-je besoin de religion? je fais partie de l'élite intellectuelle; je sais m'élever à des principes supérieurs. Mais pour les autres qui ne savent pas si bien raisonner il faut une religion, une crainte de Dieu, la menace des châtements éternels.

Le riche dira: La religion n'est pas pour moi. N'ai-je pas tout en abondance? Mais le pauvre, le malheureux, a besoin d'une religion qui lui fasse prendre patience.

Le patron dira: La religion s'en va. On le voit bien. Les, ouvriers deviennent trop difficiles. Il faudrait une religion pour eux.

Les ouvriers diront: Nous laissons là la religion. Mais nous n'objectons pas à ce que nos femmes en aient, pour qu'elles nous restent fidèles.

Et les femmes diront peut-être à leur tour: Il faut une religion pour les enfants, afin qu'on puisse en

faire façon.

Ainsi chacun arrange à sa manière cette parole: Il faut une religion pour le peuple.

### **Courtes répliques**

1. Il y a des savants qui n'ont pas de religion.

-C'est qu'ils ne sont pas savants en tout.

2. Toutes les religions sont bonnes.

-Vous pourriez bien alors en avoir une.

3. J'ai ma religion à moi.

-Celle-là ne doit pas être gênante.

4. La religion est morte.

-Si elle l'était, vous n'en parleriez pas tant.

5. Le christianisme est une religion d'argent.

-C'est même une religion d'or.

6. Il faut que jeunesse se passe.

-Pas à faire des bêtises. Veillez au contraire à ce qu'elle se conserve.

7. Après tout, je suis libre.

-C'est même pour cela que vous répondrez de vos actes> et gare à vous

8. je n'ai ni tué ni volé.

-Voilà donc à quoi se réduit votre morale. Elle est au-dessous de celle des Peaux-Rouges. Vous n'avez ni tué, ni volé; peut-être avez-vous fait tout le reste!

9. Quand je verrai, je croirai.

-Quand tu croiras, tu verras.

10. Prouvez-moi Dieu.

-Prouvez-moi le hasard.

11. Je ne crois qu'à l'Évangile d'un foyer agréable.

-Un rat en fait autant.

12. A celui des bons vêtements.

-Un mouton aussi.

13. A celui d'une abondante nourriture.

-Un pourceau de même.

*(Le Lien) ED. GOUNELLE.*

### **Intéressante découverte.**

L'égyptologue Brugsch-Bey a trouvé à Louqsor une vieille inscription racontant que le Nil avait cessé, pendant sept années consécutives, d'inonder ses rivages, causant par là une effroyable famine dans tout le pays. D'après les données de l'inscription, il est arrivé à calculer que cette famine a dû avoir lieu environ mille sept cents ans avant l'ère chrétienne.

Or, c'est précisément à cette époque que, d'après la Bible, ont eu lieu les sept années de famine succédant aux sept années d'abondance, symbolisées par les vaches grasses et les vaches maigres du fameux rêve de Pharaon.

*(Cloche d'alarme.)*

### **La plaie des grenouilles.**

Les habitants de Bairndale, dans la colonie de Victoria, en Australie, ont été visités deux fois en quinze jours par une invasion de grenouilles analogue à la seconde plaie d'Égypte, racontée dans l'Exode. Des centaines de millions de petites grenouilles apparurent subitement, couvrant les chemins et les sentiers, pénétrant dans les maisons et bravant tous les efforts tentés pour se débarrasser d'elles. Elles grimpaient aux rideaux des fenêtres et des lits, et l'on ne pouvait marcher sans en écraser. Elles disparurent pourtant chaque fois au bout de vingt-quatre heures, laissant après elles le dégoût et l'horreur. (Semaine religieuse.)

### **Les colonnes de feu qui guidaient les Hébreux.**

Dans le Sud-Oranais, le général de Négrier a observé des formations électriques assez curieuses.

Conduisant certaine année la Légion étrangère dans les régions encore peu connues du Sud-Oranais, le général avait été obligé de fixer au soir la mise en route, la chaleur du jour rendant toute marche impossible,

Sa surprise fut grande de voir que devant lui se formaient des tourbillons élevés et phosphorescents, véritables colonnes de feu rappelant celles dont parle la Bible. Comme pour les douze tribus, ces colonnes de feu s'avançaient en tournoyant et indiquaient les cols. Il n'y avait qu'à les suivre pour être dans le bon chemin.

Le général chercha l'explication du phénomène. Au moment où le soleil baisse, la température tombe brusquement; il se forme avec le sable très fin des colonnes tourbillonnantes qui deviennent lumineuses et comme le courant d'air est attiré vers les dépressions du sol, il est tout naturel que les «colonnes de feu» se dirigent vers les cols.

*(Gazette de Lausanne, du 22 août 1915.)*

### **Un estuaire mis à sec.**

Buenos-Ayres, la capitale de l'Argentine, a un port magnifique à l'embouchure d'un fleuve immense, le Rio de la Plata. Ce fleuve s'élargit en un vaste estuaire, véritable bras de mer.

Un Suisse, M. Besson, pasteur à Buenos-Ayres, décrit en 1890 un phénomène extraordinaire, dont il a été le témoin: Sous l'influence d'un vent d'ouest d'une extrême violence, les eaux de l'estuaire furent refoulées, et la population put se promener plusieurs heures sur le fond de la mer mis à sec.

### **Mer refoulée.**

Sur la mer d'Azof qui est, comme on le sait, très peu profonde, la violence du vent a fait, sur certains points, reculer la mer de cinq kilomètres.

*(Gazette de Lausanne.)*

### **Les corbeaux en Egypte.**

M. L. Perrelet, pasteur français au Caire, racontait récemment à un collaborateur du Semeur vaudois un fait qui jette un certain jour sur le récit biblique qui nous montre le prophète Elie nourri quelque temps par des corbeaux au bord du torrent de Kérith *{#IRo 17:1-7}*

Invité, en Egypte, à une excursion dans le désert, M. Perrelet arriva, après des heures de voiture et de marche à pied, à une petite chaîne de rochers. Le savant allemand qui l'accompagnait lui fit observer çà et là dans les anfractuosités des amas de morceaux de pain et de viande. Ce pain était du pain d'Européens, tel qu'il ne s'en confectionne en Egypte que dans les villes, et très facile à distinguer de celui des fellahs.

Les voyageurs se trouvaient à bien des lieues du Caire, mais M. Perrelet avait vu, à plus d'une reprise, dans cette ville, des oiseaux venir enlever jusque sur la table les mets qu'on y laissait un instant. Il est donc fort probable que les provisions de vivres observées par nos voyageurs avaient été constituées par des corbeaux.

Il paraît que les Bédouins ne se font pas faute, dans les jours de famine, de profiter de cette ressource. Si l'un d'eux, à bout de provisions, voit une troupe de ces oiseaux près des rochers, il sait qu'il trouvera là une nourriture pas très appétissante peut-être, mais suffisante pour calmer sa faim et lui rendre des forces.

*(Semaine religieuse.)*

## **II LE PECHE**

## D'où vient le péché ?

Un paysan hindou demandait à un missionnaire d'où provenait le péché et pourquoi il existait. Le missionnaire lui répondit: Un boeuf énorme entra dans un jardin et le dévasta. Le propriétaire du jardin constatait avec terreur les dégâts qui avaient été commis. Toutefois au lieu de chasser le boeuf, il se mit à dire: Comment cet animal a-t-il pu entrer ici? je ne puis le comprendre, le jardin était, pourtant si bien fermé. Sur ces entrefaites sa femme lui cria: «Au lieu de rester là à réfléchir et à chercher la cause du mal, tu ferais mieux de chasser le boeuf.»

*(L. PESTALOZZI, La vie chrétienne.)*

## Une explosion.

Le 10 octobre 1885, une formidable détonation retentissait à l'entrée de la rade de New-York; l'eau de la mer bouillonnait; un immense rocher de 400 mètres de long et de 60 mètres de hauteur, qui barrait l'entrée du port, s'abîmait dans les flots. A cette date tout était prêt pour l'explosion, bien que rien ne fût visible au dehors. Les voyageurs arrivés le matin même d'Europe avaient pu voir ce rocher colossal, immobile depuis des siècles, battu par les flots de la mer. Et pourtant ce rocher était miné et il contenait déjà, dans la cavité centrale et dans ses ramifications, les quarante mille cartouches de dynamite qui devaient opérer sa destruction. Les travaux nécessaires pour le faire sauter avaient duré dix ans et coûté cinq millions de francs. Il ne manquait plus que l'occasion; elle est venue à point, et elle a été bien peu de chose; le doigt d'un enfant, appuyant sur un bouton d'ivoire, placé sur un des quais, a produit l'étincelle électrique qui a fait sauter le bloc et a manifesté à tous les regards l'oeuvre de destruction qui depuis longtemps s'accomplissait en lui.

N'avez-vous pas vu des hommes, des femmes de bonne réputation, des jeunes filles élevés dans un milieu honnête, sombrer d'une manière inattendue? On avait confiance. Quelques indices semblaient par moments révéler un état anormal, un trouble dans ces existences, mais l'apparence était si bonne, si solide, que personne ne s'y arrêtait; le soupçon ne les effleurait même pas; puis un jour le bruit se

toilette, lui dire adieu avant de se rendre dans une société discutable et qu'elle répondait aux objections de son père:

-Cela ne me fera point de mal.

Tholuck prit un morceau de charbon et le tendit à sa fille, mais comme elle faisait des difficultés pour le prendre, ne voulant pas salir ses gants tout frais:

-Prends donc, cela ne te brûlera pas.

-Sans doute, mais mes gants seront noircis.

-Il en est de même de la société où tu veux te rendre; elle ne te perdra pas sans doute, mais elle aura une fâcheuse influence sur toi.

### **Le Maëlstrom.**

Le long des côtes glacées de la Norvège, près des îles Loffoden, se trouve un gouffre immense, un abîme redouté: c'est le Maëlstrom.

Il est formé par un courant qui s'établit avec une furie sans égale, entre plusieurs îlots, au moment de la marée montante, et qui attire d'une très grande distance tout ce qui se trouve à sa portée.

Chose étrange! c'est lorsque le temps est parfaitement beau et calme que le gouffre a le plus de puissance.

Les marins connaissent ce dangereux courant, aussi se tiennent-ils sur leurs gardes.

Pourtant, il arrive encore de nos jours, que des vaisseaux mal dirigés s'approchent peu à peu du sombre abîme, inconscients du danger qui les menace. Ils dévient petit à petit et suivent imperceptiblement le courant qui les entraîne à leur perte.

Ils commencent à décrire un cercle qui se resserre toujours plus, et qui tend au centre d'attraction du Maëlstrom.

-Capitaine, criait un jour un vieux matelot à un jeune officier qui, pour la première fois, traversait ces parages, il nous faut jeter l'ancre immédiatement! Le vent est tombé, et, depuis une demi-heure, le vaisseau a décrit un quart de cercle.

-N'aie pas peur, répondit celui-ci, le vaisseau est bon, il tiendra bien!

Tout anxieux, le pilote retourne à sa boussole. Un instant après il revient pâle de terreur:

-Capitaine! s'écrie-t-il, au nom du ciel, faites jeter l'ancre jusqu'à ce que le vent se lève, nous sommes dans le courant du Maëlstrom! Voyez là-bas ce vaisseau qui est déjà immobile et qui nous fait des signaux d'alarme!

-Allons, allons! dit le capitaine, du calme, mon brave!

Et la boussole indiquait toujours plus clairement que le beau navire était pris dans le cercle mystérieux et fatal!

Tout-à-coup un cri s'élève. L'équipage a vu le danger, il veut essayer de le conjurer.

Toutes les voiles sont mises au vent, la vapeur gronde sourdement, le capitaine, les matelots, les passagers même, tous sont à l'oeuvre pour éviter le dénouement prochain de ce drame. Efforts inutiles... trop tard! ...

Le Maëlstrom poursuit lentement mais sûrement son oeuvre.

Le voyez-vous maintenant, le beau vaisseau? ... Il tourne, tourne avec une vitesse effrayante sous la puissante attraction du courant!

Un dernier cri de désespoir s'élève des poitrines des malheureux qui vont être engloutis... puis un bruit sinistre, des craquements saccades, quelques débris sur la surface des eaux et tout est fini! Le drame est consommé!

### **La cloche d'alarme.**

Un poète raconte qu'une cloche avait été fixée sur un écueil dangereux, près d'une côte escarpée. Quand la tempête soulevait les vagues, celles-ci faisaient vibrer la cloche; les marins étaient ainsi avertis de la proximité du redoutable écueil et du danger qui les menaçait

Un jour, des pirates abattirent la cloche, dans l'espoir de piller les navires qui feraient naufrage.

Mais il arriva qu'au bout de quelques mois, ce furent ces mêmes pirates qui brisèrent leur barque contre ce rocher, que les tintements de la cloche ne signalaient plus.

Ceci n'est-il pas l'image de ce que font beaucoup de gens, qui étouffent la voix de leur conscience, parce qu'elle les gêne?

Le jour vient aussi pour eux où une chute retentissante leur fait regretter amèrement leur folie.

### **Que servirait il à un homme de gagner le monde entier?...**

En 1894, Youssouf, un lutteur turc réputé remporta à Paris d'éclatantes victoires. Ce fut une stupeur, dans le monde des athlètes, que l'apparition de ce colosse. Puis Youssouf s'embarqua pour les Etats-Unis. L'impression en Amérique fut aussi vive qu'en Europe; en une tournée triomphale, Youssouf gagna une fortune qu'il se fit payer en or. Il enferma cette fortune dans une ceinture qui ne devait plus le quitter. Il n'eût dès lors plus qu'une idée: rentrer dans son pays pour y jouir de ses richesses.

Quelques jours après, Youssouf s'embarqua sur La Bourgogne. Il avait fière mine en ses vêtements orientaux; un énorme poignard était passé dans sa lourde ceinture gonflée d'or; l'un semblait garder l'autre, et lui gardait bien les deux. Lorsque la terre fut hors de vue, il descendit dans sa cabine. Mais peu d'heures plus tard, c'était la catastrophe. La Bourgogne venait d'être abordée par un autre navire et se mettait aussitôt à sombrer!

Une panique terrible s'empara des passagers; la foule affolée s'écrasait littéralement pour s'embarquer plus vite sur les chaloupes. Au milieu des cris de «sauve qui peut», un être formidable apparut soudain sur le pont: c'était Youssouf. D'une main tenant sa ceinture, de l'autre son poignard, il frappa à droite et à gauche, s'ouvrant ainsi un passage sanglant jusqu'au point qui dominait le canot. L'embarcation surpleine s'éloignait déjà. Youssouf sauta; sous son poids formidable elle chavira et tout ce qu'elle contenait fut précipité à la mer. Le Turc était bon nageur mais la pesante ceinture qui lui ceignait les

reins l'entraînait irrésistiblement au fond. Trois fois, a raconté un témoin oculaire échappé du naufrage, on put voir la figure grimaçante et hideuse de Youssouf apparaître sur l'eau, puis s'enfoncer malgré les efforts terribles de sa rage impuissante; l'or qu'il avait gagné devait le perdre à son tour.

Ainsi disparut tragiquement l'un des plus forts lutteurs des temps modernes!

A quoi servirait-il à un homme de gagner le monde entier, a dit Jésus, s'il perdait son âme?

*ERNEST FAVRE.*

## **La passion du jeu.**

Quand père et mère m'auraient abandonné, l'Éternel me recueillera. *{#Ps 27:10}* On lit ces paroles sur la croix d'une tombe d'enfant, au cimetière d'Ems. Inscription saisissante, quand on en connaît les circonstances!

Au temps où Ems avait encore les jeux de hasard, un couple russe était venu y tenter la chance. Père et mère savaient leur enfant gravement malade d'une angine à l'hôtel. Cela ne les empêchait pas de risquer les pièces d'or, l'une après l'autre.

Un garçon d'hôtel vint souffler à l'oreille du père:

-La bonne vous fait dire que l'enfant va mourir.

-Tout à l'heure, j'arrive.

Un second messager vient avertir la mère. Même réponse.

Encore dix minutes et la dernière pièce d'or est perdue; l'enfant est mort. Seule la bonne pleure auprès du petit cadavre. Un homme de cœur de la ville a commandé, le lendemain, le petit cercueil et fait placer le monument sur la tombe.

## **Un ange devenu démon.**

Un peintre italien, désirant peindre un ange, cherchait un modèle convenable. Il rencontra un jour dans la rue un petit garçon aux cheveux blonds, qui avait le plus beau et le plus gracieux visage qu'il eût jamais vu. J'ai trouvé mon modèle, se dit-il, et sans tarder, il alla demander aux parents de cet enfant l'autorisation de faire son portrait. Quand celui-ci fut achevé, le peintre le suspendit dans son atelier, où tout le monde put venir admirer son Ange aux traits radieux. Le peintre lui-même le contemplait souvent, et quand il était soucieux ou contrarié, la vue du portrait exerçait sur lui une influence bienfaisante.

L'artiste désirait bien aussi trouver un autre modèle, qui pût lui servir à peindre le pendant du premier tableau: le Malin. Bien des années se passèrent, sans qu'il rencontrât le modèle qu'il désirait. Un jour enfin, en visitant les prisons d'un pays étranger, il y vit un jeune homme à l'aspect terrible et repoussant. Son regard dur et mauvais pouvait bien ressembler à celui du Malin, son visage portait comme l'empreinte du crime.

Le peintre fit donc le portrait de cet homme infâme, et, quand il l'eut achevé, il le compara à son Ange. Le contraste était saisissant. Un peu plus tard, il apprit avec stupéfaction, que le misérable

prisonnier n'était autre que le petit chérubin, qu'il avait connu autrefois et dont il avait déjà fait le portrait.

Quelle était donc la cause de cette transformation inouïe? Le Péché!

*(L. PESTALOZZI, La vie chrétienne)*

### **Moustiques et poissons dorés.**

Le célèbre prédicateur anglais Spurgeon, ayant passé un hiver en Italie, en rapporta cette curieuse observation:

Les moustiques, dit-il, se multiplient dans les étangs et les réservoirs si nécessaires aux jardins de Menton. Il serait impossible de pêcher les larves pour les détruire. Un de nos amis a placé dans ses étangs des poissons dorés, qui ont bientôt tranché la difficulté en dévorant ces larves. Qui ne préférerait ces jolies créatures aux malfaisants moustiques?

Dans le domaine spirituel aussi l'on ne détruit que ce que l'on remplace. Pour faire disparaître les mauvaises pensées et les tentations, il n'y a qu'un moyen: leur substituer la réflexion, la prière et l'activité bonne.

### **Où mène l'ivrognerie ?**

Un modeste cercueil, suivi d'une foule de chiffonniers, se dirigeait vers le cimetière Montparnasse. C'était le convoi du Dr Genson qui, jadis homme du monde et pourvu d'une belle clientèle, avait fini par descendre au rang de médecin des chiffonniers. On déposa son cercueil dans la fosse commune et plusieurs discours furent prononcés par un ex-notaire, un ex-avocat, un ex-sous-préfet, exerçant tous aujourd'hui la profession de chiffonnier, par suite de leur intempérance.

### **Une parole de prix.**

Le vieux Gossner, pasteur à Berlin, passait un jour devant un bâtiment en construction. Un maçon le reconnut, et dans la pensée de lui jouer un bon tour, lui présenta soudain une bouteille d'eau-de-vie en lui disant: «Père Gossner, prends et bois!» Et les assistants de rire! -

Mais Gossner, conservant tout son sang-froid, regarda fixement le manoeuvre et lui dit d'un ton sérieux: «je puis boire, si je le veux, mais toi, tu dois boire, même si tu ne le veux pas. «Quoi, répondit le moqueur, je suis forcé de boire, on le verra bien...» et il jeta violemment la bouteille sur le sol. - quinze jours après, Gossner voyait entrer dans son cabinet de travail l'ouvrier dont nous venons de parler. Le regard trouble, il s'écria: «Père Gossner, sauve-moi! Oui, je dois boire et cela contre ma volonté. J'en ai fait la honteuse expérience, je cours à ma perte.» Le fidèle pasteur, dans une prière fervente, recommanda le malheureux esclave de la boisson à la miséricorde du Sauveur. Ce fut une heure bénie. La brebis égarée était sauvée. -Ainsi une simple parole, mais venue de Dieu, a plus de puissance que le marteau qui brise les durs anneaux d'une chaîne.

*(Der Saemann.)*

## **L'exemple d'une chèvre.**

Un Gallois avait une chèvre favorite qui le suivait partout. Grand pilier de cabaret, la chèvre pénétrait avec lui dans les estaminets et l'attendait fidèlement. Quand il rentrait en titubant, il se maintenait plus ou moins dans la direction, grâce à sa chèvre qui, souvent, malgré son maître, refusait de prendre un chemin contraire.

-Un jour, déjà pris de boisson, il fit la gageure d'enivrer sa compagne fidèle et lui versa de la bière, encore et encore, dans le gosier. La pauvre chèvre, malade, ivre à son tour, regagna tristement le logis.

Le lendemain, lorsque son maître arriva devant le cabaret, l'animal ne voulut pas entrer. Caresses, sucre, gronderies, coups, rien n'y fit. La chèvre, butée, ruait, faisant tous ses efforts pour échapper à ses persécuteurs. On finit par la laisser dehors.

Le jour suivant, même scène, mêmes efforts, même résistance victorieuse de l'animal qui... resta dehors.

La conduite de sa chèvre impressionna le pochard. «Cette bête, dit-il, est moins bête que moi. je ne veux plus qu'elle reste seule, la dehors à m'attendre, tandis que moi je me saoule comme une brute, je n'irai plus au cabaret puisqu'elle ne veut pas m'y suivre.»

## **Dévotion et médisance**

Dans ma jeunesse, dit un célèbre écrivain persan, j'avais coutume de me relever la nuit pour veiller, prier et lire le Coran. Une nuit, mon père, homme de grande vertu, se réveilla.

-Voici, lui dis-je, tes autres enfants sont absorbés dans un irrégulier sommeil, tandis que moi seul, je veille pour louer Dieu.

-Mon fils bien-aimé, me répondit-il, il te vaudrait mieux dormir d'un irrégulier sommeil que de te tenir éveillé pour trouver à redire à tes frères.

Dévotion et médisance font souvent trop bon ménage ensemble. Quelle étrange association!

## **Jean Chrysostome.**

Au IV<sup>e</sup> siècle vivait à Antioche Jean Chrysostome; il était doué d'une grande éloquence, mais, plus que ses paroles, ce que l'on admirait en lui, c'était la fermeté et l'élévation de son caractère. Il s'était attiré l'inimitié de l'empereur de Constantinople en censurant les péchés de ce monarque. Dans sa colère, Arcadius voulut tirer une éclatante vengeance. Ses courtisans lui apportèrent leurs conseils:

-Exilez-le dans quelque sauvage Thébàïde, d'où il ne pourra plus faire entendre sa voix.

-Confisquez tous ses biens; qu'il soit réduit à l'indigence.

-Jetez-le dans une prison; qu'il y meure chargé de fers.

-N'êtes-vous pas maître de son existence? Dites seulement un mot, et sa tête roulera sur le sable de l'arène.

Mais un courtisan demeure à l'écart s'approcha et, secouant la tête, dit:

-Vous vous trompez tous et ne connaissez pas cet homme. L'exil? mais l'exilerez-vous loin de son Dieu? Jésus est partout avec lui. Lui ôter ses richesses? Il les a données aux pauvres depuis longtemps. L'enfermer dans un cachot? Vous lui donnez du temps et la solitude pour s'approcher de Dieu. Et si vous le condamnez à mort, vous lui ouvrez le ciel.

Voulez-vous le punir? Forcez-le de commettre un péché; car il ne craint ni l'exil, ni la pauvreté, ni les tourments, ni la mort, il ne craint que le péché.

## **Trop tard.**

Le vent soufflait à l'orage dans le monde politique européen. Le roi Louis-Philippe était encore sur le trône de France, mais ce trône vacillait. On demandait au vieux roi des réformes qu'il refusait. Enfin il se décide devant la tourmente, il abdique et remet la régence du royaume à la duchesse d'Orléans.

Cette femme courageuse, tenant par la main son jeune fils, quitte le palais des Tuileries, traverse, au mépris de mille dangers, la place de la Concorde, et se rend au siège de la Chambre des députés. Elle demande à entrer. Qu'on ouvre la porte à la noble dame et à son enfant! C'est au nom du roi que la régente apporte un message à la France.

Lamartine était à la tribune: «Madame, il est trop tard!» Voilà le mot qui retentit dans la Chambre des députés et qui retentira longtemps dans l'histoire. Ce mot: trop tard! c'était la perte d'une couronne, la déchéance d'une dynastie, le départ pour l'exil.

## **La vie moderne des grandes villes.**

La statistique prouve que plus de la moitié des Parisiens naissent et meurent à l'hôpital... Paradoxe? Non, chiffres... voici: en 1922 par exemple, sur 59 322 naissances, 37 719, soit le 63 pour cent, ont eu lieu par les soins de l'assistance publique; la même année, sur 40 583 décès enregistrés à Paris, 20601, soit le 50 pour cent, ont eu lieu dans les établissements de l'Assistance publique.

Heureux ceux qui peuvent dire de la plus modeste chaumière: C'est chez nous!

*(Foi et Vie.)*

## **Le Seigneur n'est pas admis.**

Le jésuite Bernard Vaughan, dont le talent oratoire a souvent attiré de véritables foules, est mort à l'âge de 76 ans. Il avait quelquefois, raconte *The Christian Life*, d'amusantes saillies. On nous permettra de citer celle-ci:

Un nègre avait demandé à être admis dans une Eglise aristocratique de New-York, mais sa requête avait été repoussée. Comme il insistait en affirmant que le Seigneur lui avait ordonné de postuler l'admission dans cette Eglise, on lui intima l'ordre de chercher une meilleure inspiration. Il revint à la charge, alléguant qu'il avait encore reçu la même réponse. Comme on l'évinçait pour la troisième fois, il s'écria: «J'ai raconté au Seigneur ce que vous avez dit. Il m'a répondu: Ne t'inquiète pas, Sambo; j'ai essayé moi-même d'être admis dans cette Eglise depuis des années, mais il n'y a rien à faire».

(Evangile et Liberté.)

### **Sagesse d'enfant.**

Une dame anglaise allant faire des emplettes en ville, amena avec elle son enfant, une charmante fillette de sept ans. Pendant que la mère était occupée à choisir quelque objet dans un magasin\*, l'enfant ouvrait de grands yeux sur tous les jolis articles à sa portée. Elle en vit un particulièrement séduisant et s'assurant que personne ne la regardait, elle le glissa dans sa poche. Mais immédiatement sa jeune conscience commença à lui faire des reproches, bien mérités du reste, et se ravisant, elle remit l'objet à sa place.

Le soir, la mère après lui avoir fait faire sa prière, coucha l'enfant et retourna au salon. Bientôt il lui sembla entendre des sanglots; inquiète, elle se rend auprès de l'enfant qu'elle trouve à sa grande surprise tout en larmes. Qu'as-tu, ma chérie, es-tu malade? -Non, maman, je ne suis pas malade. -Eh bien, pourquoi pleures-tu comme cela? -je crois que Dieu est fâché contre moi. -Oh! non., ma chérie, Dieu aime beaucoup les enfants. Allons, ne crains rien et dors. -je ne le peux pas, je sais que Dieu est fâché contre moi. -Pourquoi dis-tu cela, as-tu brisé un des commandements? (les Anglais disent briser pour enfreindre) Non, mais je crois que j'en ai fendu un!

Quelle profonde sagesse dans cette distinction de l'enfant! bien qu'elle eût réparé rapidement sa faute, elle n'était pas à l'aise, car elle savait que le premier mouvement (la convoitise) était coupable. Que de fois grands et petits ne faisons-nous pas comme cet enfant? Que de fêlures aux commandements divins, même lorsqu'ils ne sont pas ouvertement brisés.

## **III L'OEUVRE DE CHRIST**

### **La parenté du Seigneur.**

Un officier autrichien, gravement malade, arriva un jour dans une ville allemande, dont les eaux jouissaient d'une grande réputation et qui était encombrée d'étrangers atteints de diverses infirmités.

Notre militaire, extrêmement faible, ne paraissait pas devoir vivre longtemps. Il parcourut successivement tous les hôtels de la ville, mais partout on refusa de le recevoir.

Il avait frappé à la porte du dernier hôtel qu'il y eut à visiter et avait été poliment éconduit sous prétexte qu'il n'y avait pas de place, lorsqu'un monsieur, qui avait entendu de sa chambre sa conversation avec le maître d'hôtel, en sortit et dit:

-Cet officier est un de mes parents, et je partagerai ma chambre avec lui. je lui céderai mon lit, et je coucherai sur le canapé.

L'hôtelier ne pouvait plus faire d'objections. Notre pauvre malade alla s'installer dans la chambre qui lui était si gracieusement offerte; et, après avoir retrouvé quelques forces dans un sommeil réparateur, il dit à l'inconnu:

-Pourriez-vous, mon excellent monsieur, vous nommer et me dire en même temps si c'est du côté paternel ou du côté maternel que nous sommes alliés?

-C'est, répondit l'obligeant étranger, du côté du Seigneur Jésus-Christ, qui m'a appris à voir un frère dans tout homme qui souffre, et à faire pour lui tout ce que je voudrais que l'on fit pour moi-même.

## Un lion dompté.

Le missionnaire Robert Moffat, parti pour évangéliser les Hottentots, avait pris pour but le village d'un chef nommé Africaner, connu pour ses violences. A la tête des hommes de sa tribu, Africaner avait mis à feu et à sang de vastes contrées: «Nous préférons, disaient les habitants, passer de longues nuits au milieu des bêtes féroces, plutôt que d'affronter les regards de ce lion rugissant.» Son nom était un épouvantail même pour ses sujets. «Africaner, disait-on à Moffat, fera de ta peau un tambour et de ton crâne une coupe pour boire la bière.» Moffat pourtant continua sa route. Il arriva sans défense et sans armes. A travers mille souffrances, il annonça l'Evangile à ces pauvres sauvages et le chef de la tribu fut le premier à se convertir. Il apprit à lire et le Nouveau Testament devint son compagnon inséparable. Une merveilleuse transformation s'était opérée en lui. Il s'occupait des plus misérables. C'était réellement un homme nouveau.

Quelques années plus tard, Moffat, devant retourner au Cap, résolut de prendre avec lui Africaner. Il fallait de la prudence, car sa tête avait été mise à prix

Le missionnaire lui donna 'un pantalon de cuir, une vieille veste, un chapeau use et le chef ainsi accoutré accompagnait Moffat comme son domestique. Personne sur le trajet ne voulait reconnaître Moffat que l'on croyait assassiné depuis longtemps.

-Moffat, s'écria un colon, non! mais son revenant!

Moffat assurait de son identité.

-N'approchez pas de moi, disait le colon suppliant. Il y a longtemps qu'Africaner vous a tue.

Moffat lui raconta en détail le changement survenu chez Africaner. Le fermier refusait d'y croire et énumérait les méfaits du chef.

-Si ce que vous racontez d'Africaner est vrai, dit-il enfin, je ne désire qu'une chose, le voir avant de mourir, quoiqu'il ait tué mon propre oncle. -Africaner? lui dit Moffat, le voici! Le colon fit un saut en arrière.

-Etes-vous Africaner, s'écria-t-il enfin?

Le chef hottentot se leva, ôta poliment son vieux chapeau et répondit

-

Légion; a cause de sa mauvaise conduite et de ses habitudes de boisson, il vient de faire trois cent cinquante jours de cellule. «J'en suis sorti hier, me dit-il, et, passant dans la rue, j'ai entendu les chants de votre assemblée, je suis entre et je viens vous dire que j'ai accepté ce que vous avez dit.»

-Qu'avez-vous compris, lui dis-je?

-J'ai compris qu'avec Jésus-Christ je pourrais redevenir un homme, et je viens vous demander ce que je dois faire.

-C'est très simple! Si vous avez compris cela, vous n'avez qu'une chose à faire: vous décider pour Lui, Le choisir comme votre Maître suprême, et Le suivre jusqu'à la fin de votre vie.

Et alors je vis cette chose unique, que je ne reverrai sans doute plus jamais: ce soldat se leva, prit la position militaire, dressa son front vers le ciel et s'écria d'une voix ferme: «A l'ordre» Il salua le grand et glorieux Invisible qu'il voyait devant lui et auquel il se consacrait.

Cette salutation militaire adressée à Jésus-Christ reste gravée dans mon coeur.

Il m'écrivit plusieurs lettres. Dans l'une d'elles, il m'annonçait qu'il faisait partie d'un corps expéditionnaire en marche vers le Sud. «J'y ai fait trois recrues, me disait-il; chaque jour, à midi, alors que le bataillon est au repos, je me retire avec mes camarades à l'écart pour la prière.» Il m'envoya leurs photographies avec cette annotation: «Pensez dans vos prières aux trois amis du désert!»

Plus tard encore, il m'annonça qu'il était parti pour Madagascar, où il était monté en grade. Un jour de Pâques, éprouvant le besoin de communier, mais ne trouvant au régiment aucun camarade partageant sa foi, il se retira dans une forêt et là, à l'ombre d'un grand baobab, il communia tout seul avec le Maître qu'il avait choisi pour la vie.

*ALEXANDRE MOREL. (Les temps héroïques de la Croix-bleue)*

{1} Souvenir d'une semaine d'évangélisation parmi les soldats de la Légion étrangère, à Saïda (Algérie).

## **Wesley et le voleur.**

Un jour Wesley est arrêté par un voleur qui lui demande sa bourse. Le missionnaire la lui donne et lui dit:

-Ecoute un seul mot: si jamais vient le temps où tu regrettes la vie que tu mènes, rappelle-toi cette parole: «Le sang de Christ purifie de tous péchés.»

Il n'en dit pas davantage, et laissa le voleur. Bien des années plus tard, au sortir d'une église où il venait d'annoncer l'Évangile, Wesley rencontre un homme qui lui dit:

-Vous rappelez-vous avoir été arrêté et volé à telle époque, dans tel lieu

-Oui, sans doute.

-Eh bien! je suis le coupable. La parole que vous m'avez jetée est tombée sur ma conscience et y a si bien germé, que j'ai fini par quitter ce métier détestable pour m'attacher au Sauveur et mener une vie paisible et honnête.

*(NAPOLÉON ROUSSEL, L'Évangile expliqué aux petits.)*

## Ne t'assieds pas avec les moqueurs.

Un célèbre prédicateur était venu prêcher dans une ville, et bientôt ses discours firent le sujet de toutes les conversations; jusque sur la place publique, jusque dans les cafés on s'entretenait de lui, de ses doctrines, soit en bien, soit en mal. Dans un lieu de plaisir, un jeune homme dont je veux taire le nom, bien que je puisse le donner de même que celui du prédicateur et de la ville, un jeune homme au milieu des pots de vin et de la fumée des cigares, proposa à ses compagnons de monter tour à tour sur une table comme dans une chaire, et de faire chacun son sermon pour singer le prédicant.

Quand les amis du moqueur eurent parlé: «je veux tous vous enfoncer, leur dit-il; passez-moi la Bible, que je prenne mon texte.» On lui donne le volume sacré, il l'ouvre au hasard et tombe sur ce passage: «Si vous ne vous repentez, vous périrez tous de même...» A cette lecture, le sérieux contre lequel il se débattait prit le dessus cette pensée le saisit comme une main de fer en vain il voulut la secouer, elle revint toujours. Il n'eut plus la force de plaisanter. Au lieu de railler, il parla sincèrement. Comme sa tâche était d'imiter le prédicateur chrétien, il put sans être soupçonné entrer vraiment dans son sujet, et il finit par s'exprimer avec tant de force qu'on s'aperçut enfin qu'il était sérieusement ému. Ce n'était plus une moquerie, c'était une fervente et pieuse exhortation. Il s'avoua vaincu, se déclara gagné à l'Évangile et confessa que toutes ses moqueries n'avaient été que de vains efforts pour étouffer le cri de sa conscience. Aujourd'hui cet homme est un ministre de Jésus-Christ.

*(NAPOLÉON ROUSSEL, L'Évangile expliqué aux petits.)*

## Libérateurs!

Livingstone a donné sa vie pour que l'Afrique soit délivrée de l'odieux trafic des esclaves. «je travaille, a-t-il écrit, dans l'espoir que cet horrible commerce prendra fin une fois.» Au cours d'une exploration, parvenu au village d'un certain roi Mbamé, Livingstone est averti qu'une chaîne d'esclaves va passer par là.

«A peine étions-nous avertis depuis quelques minutes, dit-il, qu'une longue chaîne composée d'hommes > de femmes et d'enfants, liés les uns aux autres et les mains attachées, apparut, serpentant sur la colline, et prit le sentier du village. Armés de fusils et parés d'un uniforme voyant, les agents noirs des Portugais, placés à l'avant-garde, sur le flanc et à l'arrière de la bande, marchaient d'un pas délibéré. Dès qu'ils nous aperçurent, ces triomphateurs se précipitèrent dans la forêt, et tellement vite, que nous ne fîmes qu'entrevoir leurs culottes rouges et leurs talons.

Les prisonniers, restés seuls avec nous, s'agenouillèrent et battirent des mains avec énergie pour exprimer leur gratitude.

Nous eûmes bientôt coupé les liens des femmes et des enfants; mais il était plus difficile de délivrer les hommes: chacun de ces malheureux avait le cou pris dans l'enfourchure d'une forte branche de six à sept pieds de long, maintenue à la gorge par une tige de fer solidement rivée aux dents de la fourche. Cependant, au moyen d'une scie qui, par bonheur, se trouvait dans nos bagages, la liberté leur fut rendue. Nous dûmes alors aux femmes de prendre la farine dont elles étaient chargées, et d'en faire de la bouillie pour elles et leurs enfants. Tout d'abord, elles n'en voulurent rien croire; c'était trop beau pour être vrai! Mais, quand l'invitation leur fut renouvelée, elles se mirent promptement à l'œuvre, firent un grand feu et commencèrent par y jeter les cordes et les fourches, maudites compagnes de tant de nuits douloureuses et de pénibles journées!

Un petit garçon disait a nos hommes, avec la simplicité de son âge: «Les autres nous attachaient et nous laissaient mourir de faim; vous, vous nous avez détachés, et vous nous donnez à manger; qui donc êtes-vous, et d'où venez-vous?»

*(TH.-D. PACHE, David Livingstone.)*

## **Défaire le passé**

C'était en Amérique, pendant la guerre de Sécession, au soir d'un combat acharné. Une infirmière penchée sur un blessé d'une pâleur mortelle, lui demanda:

-Que puis-je faire pour vous

-Il ne s'agit pas de faire, répondit le blessé d'un air sombre. Il s'agit de défaire... Dites, m'aideriez-vous à défaire le passé?

Et il se mit à raconter fiévreusement un passe de honte et de malheur.

-En cela, mon ami, je ne puis rien pour vous, fit l'infirmière, mais il y a la-haut quelqu'un qui pourra s'en charger.

Et elle rappela le message de l'amour divin à l'adresse des désespérés.

## **Les orchidées.**

Au fond des forêts tropicales croissent en abondance des orchidées d'une merveilleuse beauté. Certaines de ces fleurs semblent de grands et beaux papillons qui se balancent au-dessus des branches; une autre a toute l'apparence d'un cygne aux ailes enflées; une troisième espèce a la forme d'une colombe qui plane, à tel point que les indigènes du Panama l'appellent: la fleur du Saint-Esprit.

Les longues racines de ces orchidées ne s'enfoncent pas dans le sol, mais à quelque hauteur sur les arbres creux, elles se nourrissent des vapeurs délétères qui s'en exhalent. Ainsi ces plantes aux fleurs superbes non seulement enlacent les bois difformes et pourris d'un manteau de verdure, mais elles absorbent les exhalations malsaines et les transforment, comme c'est le cas pour la vanille, en un parfum délicieux. Image magnifique de l'amour chrétien! Il supporte tout, il croit tout, il espère tout, il couvre une multitude de péchés.

## **Le nom de Jésus.**

Avant la suppression de l'esclavage aux Etats-Unis, la loi, dans certains Etats, défendait aux nègres d'apprendre à lire. Aussi parut-il étrange de voir une pauvre négresse tenir une grosse Bible sur ses genoux et suivre d'un regard attentif le doigt qu'elle promenait de ligne en ligne. Elle ne savait pas lire et pourtant on la voyait tous les jours parcourir le Saint Livre. Parfois elle restait longtemps triste, puis tout d'un coup un éclair de joie inondait son visage: elle avait trouvé ce qu'elle cherchait. La petite fille de son maître avait enseigné à la pauvre esclave à reconnaître un seul mot sur les pages sacrées: le nom de Jésus. «Quand je trouve ici son nom, disait-elle, il me semble que tout est lumière et joie.»

**Tu as oublié Jésus**

Bost le recueillit pour la nuit. Mais le malheureux jeune homme n'était pas mieux en état de marcher le lendemain. Un premier examen constata qu'il avait une hanche ankylosée et beaucoup de temps serait nécessaire pour le guérir. L'histoire du pauvre Bartier était des plus tristes: infirme dès l'âge de six ou sept ans, incapable de travailler, il errait çà et là, obtenant avec peine de quoi ne pas mourir de faim. Arrête souvent comme vagabond, il avait passé dans les prisons une partie de sa vie.

Bartier était très intelligent, il apprit à lire avec une grande facilité; mais surtout les soins affectueux dont il était l'objet exercèrent sur lui une influence profonde. L'amour lui révélait un monde si nouveau qu'il en fut lui-même renouvelé. La piété ainsi vécue gagna son cœur.

M. Bost était heureux de ce résultat, qui dépassait ses espérances. Dix-huit mois s'étaient écoulés, et Bartier restait infirme; on ne pouvait le garder toujours à Laforce, et, d'autre part, le renvoyer dans cet état, c'était le rejeter inévitablement dans la misère.

M. Bost était dans cette incertitude lorsqu'il reçut un jour une longue lettre. N'osant pas lui exposer ses pensées de vive voix, Bartier lui écrivait pour lui exprimer le désir de se consacrer à l'instruction des enfants, et prier son protecteur de lui venir en aide. M. Bost prit le parti d'envoyer cette lettre au directeur de l'École normale protestante de Paris. Peu de temps après, Bartier était admis à l'école de Courbevoie. M. Gauthey, directeur de l'école, put rendre bientôt les meilleurs témoignages de son aptitude, de son zèle, de son caractère et de sa piété. Au bout de deux ans et demi, il se présenta pour obtenir le brevet de capacité: soixante-cinq élèves se présentèrent dans la même session; Bartier sortit premier, et revint tout joyeux à Laforce pour diriger l'école que M. Bost venait de fonder.

### **Une couronne dans le ciel.**

Un officier français qui, dans les guerres de l'Empire, avait été fait prisonnier et demeurait en pays protestant, eut l'occasion d'y lire la Bible. Il renonça à ses principes d'incrédulité et de scepticisme et sa vie devint celle d'un chrétien sincère.

Ses compagnons de service se moquèrent de lui et lui reprochèrent d'avoir changé de religion.

-Je n'ai pas fait autre chose que mon ancien camarade Bernadotte, répondit-il, qui s'est fait luthérien.

-Oui, lui répliqua-t-on, mais il l'a fait, lui, pour obtenir une couronne.

-Mon motif est le même, répondit l'officier, il n'y a de différent que le pays. Bernadotte a voulu obtenir la couronne de Suède; moi, j'aspire à obtenir une couronne dans le ciel.

## **IV VIE CHRETIENNE . Vie intérieure.**

### **Théophore**

-Comment t'appelles-tu? demandait-on un jour à Ignace, évêque d'Antioche, qui mourut martyr pour sa foi.

-Je m'appelle Théophore, répondit-il.

Ce mot signifie: porteur de Dieu. Ignace voulait dire qu'il portait Dieu en lui.

## **Dieu m'a abandonné.**

Un homme se tient près de la cheminée; il a chaud.

-Voilà un feu qui chauffe admirablement, dit-il.

Un moment après, il s'éloigne jusqu'à l'autre bout de la chambre; il a froid.

-Ce feu ne chauffe plus, dit-il.

-Mais oui, le feu est aussi brillant que tout à l'heure, seulement vous vous en êtes éloigné. De même, bien des gens s'écrient: Dieu m'a abandonné! Non, ce sont eux qui se sont éloignés de Dieu, voilà tout!

## **H. M. Stanley.**

1er janvier 1869. je fais comme beaucoup d'autres en ce jour, je médite, je pense avec regret à tout ce que j'ai laissé inachevé et que j'aurais dû faire, aux paroles que je n'aurais pas dû prononcer, aux basses pensées qui m'ont souillé l'esprit; je prends la résolution, avec l'aide de Dieu, d'être plus noble, plus pur, meilleur. Puisse le Ciel assister ceux qui forment le même vœu et remplir leur cœur de bonté

## **Précieuse découverte.**

Un pasteur, dont le fils a été tué dans un accident de chemin de fer, a, dans un cercle d'amis, fait un récit bien touchant:

Nous n'avions pas le courage, ma femme et moi, a-t-il dit, d'examiner les vêtements que notre fils portait le jour où il nous a été enlevé. Cependant, il y a quelques semaines, nous avons pu le faire, et, dans la poche de son habit, nous avons trouvé une carte très usée et noircie, portant de nombreuses marques de doigts. Nous y lûmes ces mots:

Ma résolution.

«je ne vivrai qu'une fois le jour d'aujourd'hui je ne reverrai jamais les heures qui vont s'écouler; j'en profiterai donc pour dire toute bonne parole que j'aurai l'occasion d'adresser et faire toute bonne action qui se présentera.»

Ma femme et moi nous nous sommes regardés à travers nos larmes, et elle me dit:

-Notre cher garçon pouvait-il nous laisser aucun souvenir meilleur que celui-ci?

Je lui ai répondu

-Aucun.

*(Messager paroissial de Plainpalais, Genève.)*

Trois catéchumènes.

un petit coffret plein de cailloux. Il prit ceux-ci dans sa main les uns après les autres, les examina et s'amusa à les voir étinceler au soleil; puis, pour passer le temps, il se mit à les jeter aux mouettes qui se jouaient sur les eaux. Quand il ne lui resta plus qu'un de ces cailloux, il l'emporta chez lui comme un objet de curiosité. En s'en allant, il rencontra par hasard un joaillier, auquel il montra sa trouvaille. Celui-ci déclara que c'était un diamant admirable et d'une très grande valeur. Alors le malheureux propriétaire de ce précieux joyau se reprocha amèrement sa folie. Il ne lui restait que cette seule pierre, tandis qu'avec une légèreté incroyable, il s'était amusé à jeter les autres dans la mer immense, où il ne pourrait jamais les retrouver.

*(L. PESTALOZZI, La Vie chrétienne.)*

### **Le vrai trésor.**

Thomas d'Aquin rendant visite au pape le trouva occupé à compter ses trésors:

-Vous le voyez, dit le pontife au moine surpris, l'Eglise ne peut plus dire: je n'ai ni or, ni argent.

-Cela est vrai, Saint Père, répondit Thomas, mais elle ne peut pas dire non plus: Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche!

### **La pensée de la vie éternelle.**

Agrippa d'Aubigné connut à Lyon l'extrême pauvreté. Un soir, étant à jeun depuis la veille, il s'arrêta sur le pont de la Saône, la tête penchée vers l'eau «pour apaiser ses larmes qui tombaient en bas». Il lui prit un grand désir de tomber après elles. Mais il voulut prier d'abord et dire son credo. Lorsqu'il arriva au dernier mot de cette confession de foi: la vie éternelle, ce mot l'effraya «et le fit crier à Dieu qu'il l'assistât en son agonie». Il était sauvé.

### **Le bonnet du dimanche.**

Vers l'an 1860, par un hiver rigoureux, le lac de Neuchâtel avait gelé, et la population de cette ville s'était aventurée en masse sur la glace. Une brave femme, qui avait à faire dans un village sur la rive opposée, voulut profiter de l'occasion pour traverser le lac, et partit, son panier au bras, sans craindre aucun danger. Tout alla bien d'abord; elle croyait déjà toucher au terme de son voyage, quand elle entend un sourd craquement, puis un second!... une fente se produit ... Elle s'arrête! nouvelle fissure! ... elle repart ... mais avant qu'elle ait eu le temps de réfléchir, la glace, fort amincie près du rivage s'effondre sous elle. Tandis qu'elle se cramponne à la glace, les habitants du village, qui ont vu l'accident, s'agitent pour la secourir. Rapidement, l'un d'eux s'avance jusqu'à elle au moyen d'une longue échelle; il empoigne d'une main vigoureuse la pauvre victime et cherche à plusieurs reprises à l'amener sur l'échelle; mais à chaque fois, il rencontre une résistance inexplicable, et la femme replonge toujours. Sans la lâcher, il tâte, il regarde, et il trouve le panier que la femme tient à son bras.

-Lâchez donc ce panier! s'écrie-t-il, et, le saisissant violemment, il l'envoie promener au loin sur la glace.

Mais, s'écria la femme, laissez-le-moi! je le veux. J'y ai mis mon bonnet du dimanche.

-Je me moque de votre bonnet, madame, il faut d'abord vous sauver la vie!

J'ignore si, une fois le sauvetage opéré, bonnet et panier ont été retrouvés. Ce qu'il y a de certain, c'est que pour un malheureux bonnet, cette femme a failli perdre la vie, et que dans le monde, il en est aussi beaucoup qui s'en vont, perdant leur âme pour des choses sans valeur.

## **IV VIE CHRETIENNE . Confiance, foi.**

### **Je suis toujours avec vous.**

Dans sa dure carrière de pionnier de la civilisation et de la mission en Afrique, David Livingstone eut, certes, des heures de trouble, d'abattement et d'angoisses brûlantes, mais son assurance indéfectible dans la réalisation des promesses de l'Évangile l'aidera chaque fois à se relever, plus fort qu'avant: «J'ai lu, écrivait-il, que Jésus a dit: Allez, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde... C'est la parole d'honneur d'un gentleman irréprochable, voilà.»

*(TH.-D. PACHE, David Livingstone.)*

### **Paisible confiance.**

On demandait un jour à John Wesley comment il emploierait ses dernières heures, s'il savait qu'il dût mourir le lendemain, il répondit avec le plus grand calme:

-Je les emploierais exactement de la façon dont je compte employer mon temps d'ici à demain. je prêcherai à Gloucester ce soir et demain matin à cinq heures, puis je me rendrai à cheval à Tewksbury, j'y prêcherai l'après-midi et réunirai la société le soir. je me rendrai ensuite chez le frère Martin qui compte m'héberger; je m'entretiendrai et je prierai avec sa famille, comme à l'ordinaire; je me retirerais alors dans ma chambre, je me recommanderai à mon Père céleste, je me mettrai au lit, puis je me réveillerai dans la gloire.

### **Mon Dieu, tu me vois!**

Le pasteur Ninck, de Hambourg, raconte que ces cinq mots ont exercé sur sa vie une grande influence.

«C'est ma mère qui me les a enseignés, dit-il; aussi je l'en bénirai durant toute l'éternité. je la vois encore devant mes yeux, cette chère et bonne mère; chaque matin, après m'avoir habillé et avoir prié avec moi, elle me posait la main sur la tête et me disait: Cher enfant, souviens-toi de ceci pendant toute la journée

Mon Dieu, tu me vois!»

### **Confie toi en l'Éternel**

Dans une de ses gigantesques et périlleuses expéditions au centre de l'Afrique, David Livingstone eut à traverser des territoires dont toutes les tribus guerrières lui étaient hostiles. Pour la première fois,

sous l'effet de l'extrême fatigue, de la fièvre, et sous la menace de perpétuels dangers, Livingstone semble avoir été sérieusement angoissé. La perspective de la mort et de la séparation d'avec les siens hante son esprit. Reverra-t-il son pays? Pourra-t-il encore embrasser sa femme et ses enfants? La grâce lui sera-t-elle accordée de pouvoir plaider dans sa patrie la cause du continent noir?

«14 janvier 1856. -Beaucoup de trouble; grand tourment d'esprit à l'idée que tous mes projets, pour le bien de ce grand pays et de cette fourmilière d'hommes, seront anéantis demain par des sauvages... je ne veux pas me dérober pendant la nuit comme j'en avais la pensée. J'aurais l'air de fuir, et un homme tel que moi ne doit pas fuir. Non certes, je déterminerai, cette nuit, la longitude et la latitude peut-être pour la dernière fois. je suis calme à présent, grâce à Dieu.»

Paroles de héros! Au seuil de l'éternité qui, peut-être, s'ouvrira devant lui demain, il accomplit pour Dieu, pour les hommes et pour l'honneur, l'obscur devoir quotidien: «Je déterminerai, cette nuit, la longitude et la latitude, peut-être pour la dernière fois...»

Il vaut la peine de constater que, dans toutes les circonstances tragiques de sa vie, c'est presque toujours la même parole de la Bible qu'il cite, comme ayant été son seul réconfort, comme ayant exercé dans son existence errante, une influence décisive:

«Confie-toi en l'Éternel de tout ton cœur, et ne t'appuie pas sur ta propre intelligence; reconnais-le dans toutes tes voies, et il aplanira tes sentiers.»!

*(TH.-D. PACHE, David Livingstone.)*

## **Martyrs du XXe siècle.**

En 1919 et 1920, les chefs bolchevistes, à Riga, ont arrêté un certain nombre de pasteurs et en ont condamné plusieurs à mort sous prétexte de menées antirévolutionnaires, auxquelles ils se seraient livrés en 1905 et 1906. Leur mort a été saisissante.

Le jeune pasteur Grüner marcha jusqu'au lieu de l'exécution en chantant le cantique: «Si je dois un jour me séparer de toi, ô Jésus-Christ». Les bourreaux eux-mêmes en étaient émus et ont attendu pour tirer que le cantique fût achevé.

L'évangéliste B. von Botticher ne s'est pas laissé ébranler par la pensée de sa femme malade et de son enfant; pour soutenir ses compagnons de misère, il leur a donné lecture du Nouveau Testament, jusqu'à l'heure où sa bouche fut fermée par une balle.

Le pasteur Eckhard qui avait raffermi d'autres condamnés par ses prières a marché lui-même au supplice quelques minutes après. Il avait choisi pour texte de son propre service funèbre cette parole du psaume XVIe: Mon lot m'est échu dans des lieux agréables, et il a écrit à ses paroissiens une touchante lettre d'adieu.

*(Semaine religieuse de Genève.)*

## **L'Éternel guide les cœurs.**

Lorsque Oberlin vint chez ses parents, pour soutenir sa thèse, sa mère lui demanda s'il avait apporté une bourse bien garnie pour subvenir aux frais universitaires.

-Chère maman, lui répliqua-t-il en souriant, j'ai eu, Dieu merci, autant d'argent qu'il m'en fallait pour faire le voyage et voilà tout.

-Oh! lui répondit sa mère effrayée, comment feras-tu? Comment peux-tu le prendre si gaiement?

-Que m'importe, lui dit Oberlin avec assurance, je suis soldat. Dieu m'ordonna par mes supérieurs de travailler pour lui au Ban-de-la-Roche. C'est ce que j'ai fait et j'ai été tellement surchargé d'occupations que je n'ai pu, ni voulu songer à autre chose; j'en abandonne le soin à Celui que je sers.

Et le Seigneur qui guide les coeurs comme des ruisseaux d'eau arrangea tout si bien qu'à mon départ je me trouvais, au grand étonnement de ma mère, en possession de plusieurs écus de six livres.

*(Vie de J.-F. Oberlin, par C. LEENHARDT.)*

### **Le printemps reviendra.**

Le pasteur G.-D. Krummacher visitait un jour, à Elberfeld, une paroissienne qui était dans une grande angoisse. Des doutes terribles l'assaillaient. En vain le serviteur de Dieu lui rappelait-il les promesses de l'Évangile; elles étaient pour les autres, disait-elle, et son coeur demeurait ferme.

A bout d'arguments, le pasteur se leva, regarda par la fenêtre le jardin enseveli sous la neige.

-Quels mauvais arbres vous avez dans votre jardin!

-Pourquoi? demanda la malade avec inquiétude.

-Mais ils sont stériles et desséchés. Pas une feuille, pas un fruit. Pourquoi ne les faites-vous pas arracher?

-Mais, monsieur le pasteur, nous sommes en hiver. Quand le printemps reviendra, ils se couvriront de feuilles et les fruits seront mûrs à l'automne. Ces arbres ne sont pas mauvais.

Krummacher regarda alors son interlocutrice:

-Vous connaissez mieux, chère madame, ce qui concerne les arbres que ce qui concerne votre propre coeur. L'hiver y règne aussi. Ne croyez-vous pas que Dieu, qui ramène le printemps, peut aussi faire jaillir, dans votre coeur dépouillé, une vie nouvelle?

-Vous avez raison, monsieur le pasteur, je veux attendre avec confiance.

### **Heureux croyants.**

Dans les derniers jours de sa vie, le pasteur Louis Roehrich, de Genève, gravement atteint dans sa santé, se préparait avec une soumission complète au grand départ, dont il pressentait l'approche. Ceux qui l'entouraient remarquèrent que sa physionomie subissait parfois une sorte de transfiguration céleste. On le trouvait habituellement les mains jointes, la Bible ouverte devant lui. Un jour qu'il était assis dans son jardin en face de sa femme très souffrante à ce moment, celle-ci, le regard plein de compassion, lui dit:

-Mon pauvre ami, nous sommes bien bas tous les deux!

-Il me semble à moi, lui répondit-il, que nous sommes tous les deux bien haut.

### **Jean Remwick.**

C'était au dix-septième siècle. Jean Remwick prêchait l'Évangile, et cela suffit pour qu'il fût pris et condamné à mort. On le pressa de demander sa grâce, en lui disant qu'un retard pourrait le sauver.

-Le moment que Dieu choisira sera le meilleur, répondit-il.

Quand le tambour donna le signal du départ, il se leva promptement et s'écria: je suis prêt. Sur l'échafaud, il chanta deux ou trois versets du psaume 103. Il s'agenouilla en présence de la foule et pria d'une voix claire:

«Seigneur, dit-il, je meurs dans la foi que tu n'abandonneras pas l'Écosse, mais que tu feras du sang de tes témoins la semence de l'Église et que tu te montreras encore glorieux. Et maintenant je suis prêt.»

Il n'y avait pas un oeil sec dans la foule, les coeurs les plus durs étaient amollis.

«Seigneur, je remets mon esprit entre tes mains», ajouta-t-il un instant après.

Et il expira; il était âgé de vingt-six ans.

*(L'Eclaireur.)*

### **Avant la bataille de Lützen.**

Pendant la nuit du 5 au 6 novembre 1632, Gustave-Adolphe ne put dormir. Peu après minuit, il se leva et sortit du vieux char dans lequel il s'était installé. Il mit sa cuirasse ordinaire. Son domestique lui en avait préparé une plus forte qu'il refusa. Son entourage insista pour qu'il se garantît mieux. Mais il répondit avec calme: «Dieu est mon bouclier». Il ne prit aucune nourriture et se rendit vers ses troupes. Un brouillard couvrait la contrée.

Un moment après, on entendait retentir les accents d'un beau choral. L'armée de Gustave-Adolphe entonnait avec accompagnement de cymbales et de trompettes les belles paroles de Luther: «C'est un rempart que notre Dieu». Vu le brouillard persistant, le roi fit encore chanter le psaume 33e: «Dieu nous veuille être favorable», puis le cantique de sa composition: «Ne crains pas, petit troupeau!» Tout était prêt. Le roi allait de côte et d'autre encourageant ses troupes, leur rappelant qu'elles combattaient pour la cause de l'Évangile. Il leur disait qu'il était lui-même prêt à donner son sang et sa vie pour la gloire de Dieu.

Vers dix heures, le brouillard se dissipa. On pouvait apercevoir les clochers de Lützen. Le roi donna ses dernières directions, puis on le vit joindre les mains et on l'entendit prier:

-O Jésus, aide-moi aujourd'hui encore à combattre pour la gloire de ton grand et saint nom!

Un moment après, brandissant son épée, il s'écria: «En avant, au nom du Seigneur!»

Ainsi commença la bataille dont il ne devait pas voir l'issue.

## **C'est une petite nuée.**

Au temps où l'empereur Julien l'Apostat essayait de relever le paganisme de ses ruines, un idolâtre qui venait de rencontrer un chrétien lui disait en se moquant: «Que penses-tu de ce qui se passe?» Savez-vous ce que lui répondit le chrétien? Avec un calme parfait, il laissa tomber ces mots: «Nubiculum est; transibit» -«C'est une petite nuée; elle passera!»

Chrétiens, apprenez à dire en face des grandes et des petites contrariétés de la vie: «Nubiculum est; transibit!»

*(FUNCKE, Toi et ton âme.)*

## **Le révolutionnaire et le Vendéen.**

-je veux faire abattre ton vieux clocher, afin que vous n'ayez plus rien ici qui vous rappelle vos superstitions d'autrefois, disait en 1793 un révolutionnaire à un paysan vendéen.

-Vous serez bien obligé, répondit celui-ci, de nous laisser les étoiles, qui sont plus anciennes et qu'on voit de plus loin que le clocher.

## **Lumière d'En haut.**

Par une nuit très sombre, une dame faisait un long trajet en voiture, au travers d'une épaisse forêt. Parfois, il lui semblait entendre d'étranges bruits, voir des fantômes effrayants; elle en était continuellement oppressée. Toutefois le cocher menait son équipage bon train.

-Comment voyez-vous votre chemin, lui demanda-t-elle.

-C'est facile, dit le conducteur, je regarde en haut; la route m'est tracée sur le ciel par le sommet des sapins.

Regardons en haut

## **IV VIE CHRETIENNE . Humilité.**

### **Au chevet du balayeur.**

A l'époque où Gladstone était chancelier de l'Echiquier, il avait coutume d'assister au culte de l'église Saint-Martin et, pour s'y rendre, il passait régulièrement près d'un balayeur de rue. Celui-ci tomba malade.

Quand il fut guéri, le vicaire de Saint-Martin lui demanda si quelqu'un l'avait visité pendant sa maladie.

-Oui, répondit notre homme, monsieur Gladstone?

-Quel M. Gladstone?

-Eh bien! M. Gladstone lui-même. Souvent il me parlait et me donnait quelque chose. Un jour, ne me voyant pas, il demanda à ma femme pourquoi je n'étais pas là. Quand elle lui dit que j'étais malade, il demanda mon adresse, vint me voir, me parla et me fit une lecture.

### **Une pieuse servante.**

John Wesley devait prêcher dans une grande ville d'Angleterre. On lui dit que son auditoire serait composé en partie de jeunes servantes.

Il en fut réjoui et profita de la circonstance pour adresser un appel incisif à la conversion.

Parmi ses auditrices se trouvait une jeune fille du nom de Marie Millers. Gagnée à la vérité, elle entra en service dans une famille noble où elle avait à s'occuper d'un petit garçon. Tout en soignant son corps, elle pensait aussi à son âme et lui parlant de l'Évangile, priait avec lui. Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de sept ans, la jeune servante mourut, mais la semence déposée ne fut jamais perdue. Elle porta des fruits admirables, car cet enfant n'était autre que l'illustre lord Shaftesbury, le bienfaiteur des pauvres.

### **Conscience.**

La baronne de Lehzen chargée d'instruire la princesse Victoria des perspectives qui s'ouvraient devant elle, avait place dans son livre d'histoire un tableau généalogique de la famille royale. Pendant la leçon, la jeune fille ouvrit son livre, aperçut le tableau et dit:

-Je n'avais encore jamais vu cela.

-On n'avait pas jugé nécessaire que vous le vissiez plus tôt.

-Je vois que je suis plus près du trône que je ne le pensais.

-En effet, madame.

Il y eut quelques instants de silence, car la princesse pleurait.

-Bien des enfants seraient éblouis dit-elle, mais ils ne connaissent pas les difficultés. Il y a beaucoup de splendeur, mais encore plus de responsabilité.

Puis, mettant sa main dans celle de la baronne, elle répéta doucement: «je veux être bonne!»

### **Une royale lectrice de la Bible.**

Un jour, un pasteur appelé auprès d'un vieillard des environs d'Osborne, trouva, en entrant dans la chambre du pauvre invalide, une dame en grand deuil lui faisant la lecture de la Bible. L'ecclésiastique allait se retirer, mais la dame, se levant, lui dit:

-Veuillez rester, je ne voudrais pas priver ce malade des consolations que vous pouvez lui apporter.

Alors elle prit congé. Le pasteur regarda le livre laissé ouvert sur le lit. C'était un recueil de passages de la Bible et la pieuse lectrice n'était autre que la reine Victoria d'Angleterre.

### **Puissance d'un petit mot.**

Il y avait dans une prison de l'Amérique du Nord un anarchiste que son caractère à la fois farouche et moqueur rendait presque inabordable. Tous les appels qui avaient été adressés à sa conscience n'avaient fait qu'exciter son dédain. Il ne voulait reconnaître en aucune façon qu'il avait besoin de pardon.

Un jour, il reçut la visite d'un vieillard aux cheveux blancs qui lui parla avec douceur et lui dit ces simples paroles:

«Il faut que Dieu soit infiniment miséricordieux pour avoir donné son Fils en faveur de pécheurs tels que nous.»

O surprise! A ce petit mot «nous», la résistance de cet endurci se brisa comme la glace se fond sous la chaleur du soleil.

*(L. PESTALOZZI, La Vie chrétienne.)*

### **Miséricorde anonyme.**

Le pasteur Oberlin se trouvait seul sur la route, par une nuit d'hiver, prêt à succomber de fatigue et de froid; un charretier compatissant le recueillit sur sa voiture. Au moment de le quitter, Oberlin lui offrit une récompense et, sur son refus, lui demanda son nom.

-Savez-vous le nom du bon Samaritain répondit le paysan?

-Non.

-Eh bien! il n'est pas nécessaire non plus de connaître le mien.

### **Egalité.**

Les membres de la famille impériale d'Autriche doivent tous être enterrés dans la chapelle des capucins à Vienne.

Quand un empereur est porté à sa dernière demeure, le maître des cérémonies, placé en tête du convoi funèbre, frappe de son bâton à la porte de la chapelle.

-Qui est là, demande le gardien sans ouvrir?

-Sa Majesté, notre très gracieux souverain d'Autriche, roi de Hongrie.

-Je ne le connais pas, répond la voix de l'intérieur de la chapelle.

Le maître des cérémonies frappe une seconde fois.

-Qui est là? dit le gardien.

-L'empereur d'Autriche.

-je ne le connais pas.

Il frappe pour la troisième fois.

-Qui est là?

-Un mortel.

-Entrez, dit la voix.

### **Un fruit de l'épreuve.**

Le soir du 16 août 1870, un jeune dragon de la garde prussienne traversait, le coeur serré, le champ de bataille de Mars-la-Tour. Il s'appelait Fritz Reuter. Son régiment avait pris part à la terrible journée; il en était un des rares survivants. En entendant les gémissements et les imprécations des mourants, il fit voeu si Dieu lui conservait la vie jusqu'à la fin de la guerre, de se consacrer à l'oeuvre la plus excellente de la paix et de devenir missionnaire. Son service achevé, bientôt rétabli d'une légère blessure à la main, il entra à la maison des missions de Berlin et put y achever ses études. «Tout ce que j'ai et tout ce que je suis, écrivait-il alors, je l'ai et je le suis par la grâce de Dieu.» En octobre 1880 il partait pour l'Afrique.

### **En as tu davantage?**

Un jeune prince allemand, voyageant incognito en Suisse, y tenta l'ascension d'une montagne, sans guide et entièrement seul. Il s'égarait et ne sut plus retrouver son chemin; autour de lui régnait un silence de mort, il ne voyait pas la moindre cabane, et, malgré ses appels, personne ne vint à son aide.

Après plusieurs heures d'angoisse, il eut le bonheur de rencontrer enfin un pauvre chevrier qui lui fit retrouver son chemin. Avant de quitter le brave petit pâtre, le prince voulut s'enquérir de sa condition.

-Tu fais là, lui dit-il, un métier dangereux et pénible.

-Oh! pendant le beau temps, je n'ai pas à me plaindre, répondit l'enfant.

-Sans doute, tu dois être bien payé, voyons, que gagnes-tu?

-Ma nourriture et mes vêtements.

-Quoi? rien que cela? Mais c'est peu! très peu!

Le petit, toisant alors des pieds à la tête celui dont il était loin de soupçonner le haut rang, lui répondit: «Dis donc? En as-tu davantage, toi?»

(L. PESTALOZZI, *La Vie chrétienne.*)

## L'Académie silencieuse.

Il y avait à Amadan {1} une célèbre académie, dont le premier statut était conçu en ces termes: Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu et ne parleront que le moins possible.

On l'appelait l'Académie silencieuse, et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé: le Bâillon, apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'Académie silencieuse. Il part aussitôt: il arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet. Le docteur Zeb demande humblement la place vacante. L'huissier s'acquitta sur-le-champ de la commission; mais le docteur et son billet arrivaient trop tard, la place était déjà remplie.

L'Académie fut désolée de ce contretemps elle reçut, un peu malgré elle, un bel esprit de la cour, dont l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de tous les salons, et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête si bien faite, si bien meublée! Le président, chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplir, qu'une goutte de plus l'eût fait déborder; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et, sans proférer une seule parole, il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit de reste qu'il n'y avait plus de place à l'académie; mais, sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un académicien surnuméraire n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains; on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation.

On lui présenta sur-le-champ le registre de l'académie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remerciement.

Mais, en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot. Il écrivit en marge le nombre cent; c'était celui de ses nouveaux confrères; puis, en mettant un zéro devant le chiffre, il écrivit au-dessous: Ils n'en vaudront ni plus ni moins (0100). Le président répondit au modeste docteur avec autant de politesse que de présence d'esprit. Il mit le chiffre un devant le nombre cent, et il écrivit:

Ils en vaudront dix fois davantage (1100).

*L'abbé BLANCHET.*

{1} Ville de perse

## Le message d'une petite mousse.

L'explorateur Mungo Park, traversant les déserts de l'Afrique, fut attaqué par une bande de pillards qui le dépouillèrent de tout et le laissèrent sans provisions et sans ressources. C'était la saison des

pluies. Abandonne, nu et sans armes, à la dent des animaux féroces, aux attaques d'hommes cruels, à plus de 150 lieues de tout établissement humain, le malheureux sentit le coeur lui manquer et il s'abandonna au plus profond découragement. Tandis qu'il errait en proie à sa tristesse, ses yeux tombèrent sur une petite mousse dont la beauté extraordinaire le frappa. «je ne pus, dit-il, contempler sans admiration la structure délicate de cette plante. Se pourrait-il, pensai-je, que Celui qui a fait naître, qui a arrosé, amené à une telle perfection, dans ce coin reculé du monde, une mousse de si peu de valeur, voie avec indifférence le misérable état d'une créature formée à son image? Non, cela n'est pas possible. Cette pensée me sauva du désespoir; je me levai aussitôt plein de courage et repris ma marche sans plus songer à la fatigue et au danger, bien persuadé que le secours viendrait au temps convenable. Et ma confiance ne fut point trompée.»

## **Il élève les humbles.**

Charles le Gros, empereur de 882 à 887, visita le couvent de Saint-Gall, dirigé par le célèbre Notker. Un courtisan arrogant dit au moine:

-Si, comme on dit, tu es l'homme le plus savant de l'empire, dis-nous ce que fait Dieu maintenant dans le ciel.

Le moine le regarda fixement:

-Dieu fait aujourd'hui ce qu'il a toujours fait dans tous les temps: il élève les humbles et il abaisse les orgueilleux.

En quittant le couvent, ce fier courtisan tomba de son cheval sous le portail et se fit une grave blessure. Il y reconnut la main de Dieu, rentra dans le couvent et demanda pardon au moine.

## **Le travail journalier.**

Une femme d'expérience disait que rien ne l'avait soutenue autant dans la lutte de la vie que quelques paroles de son père, alors qu'elle était enfant. Un jour j'allai, très abattue, dans le cabinet de travail de mon père, qui était médecin. Il me dit d'un ton bienveillant:

-Qu'as-tu?

-Hélas! jour après jour je ne fais que laver la vaisselle et faire les lits; j'en suis lasse.

-Vois-tu, mon enfant, répondit mon père, ces petites bouteilles vides; en elles-mêmes, elles n'ont aucune valeur; mais dans l'une, je mets un poison mortel, dans l'autre une poudre odorante, dans une troisième un remède bienfaisant. Ces flacons n'ont par eux-mêmes aucune importance, mais bien leur contenu, qui tue ou qui guérit. Ton travail journalier, laver la vaisselle, faire les lits, nettoyer le pavé, ce sont des occupations modestes; mais tout dépend de ceci: comment tu fais ton travail, ce que tu mets dedans, si c'est de l'aigreur, du dépit, ou de la persévérance, une aimable patience, de hautes pensées. De cela dépend ton bonheur et ton avenir.

## **L'humble service.**

Une femme très pauvre fut amenée à la connaissance de Jésus-Christ et à la conversion. Elle vivait

dans une des cours les plus misérables de la ville. Mais quand elle fut convertie, elle dit: «Il faut que je nettoie un peu. Il faut que j'aie une maison pour Jésus, une maison comme celle de Marthe et Marie. Il faut que ma maison soit la plus jolie, la plus agréable, la plus propre de la rue.» Et il en fut ainsi.

N'est-ce pas ainsi qu'il faut servir Jésus?

### **Humilité royale.**

Comme des courtisans exaltaient la grandeur du roi Canut (XI<sup>e</sup> siècle), lui dont la volonté faisait la loi pour six nations, le roi s'assit sur la plage; il était alors à Southampton et la marée montait. Il commanda aux flots de s'arrêter et de respecter le souverain de six royaumes. Le flux continua à monter et le força à se retirer. «Vous voyez, dit-il, aux flatteurs, la faiblesse des rois de la terre; il n'y a de fort que l'Être suprême qui gouverne les éléments.» Et à son retour à Winchester, il ôta la couronne de dessus sa tête, la plaça sur le grand crucifix de la cathédrale, et depuis ce jour ne la porta plus.

### **Pour son père.**

Abraham Lincoln avait acquis, par son travail personnel, assez de culture pour pouvoir, encore jeune, publier dans un journal quelques essais en vers et en prose. Un avocat, ayant remarqué ses capacités, lui offrit une place dans ses bureaux. Bel avenir, mais sans gain immédiat. Lincoln refusa pour ne pas perdre son gain journalier, 1 fr. 50, qu'il avait comme ouvrier de campagne et avec lequel il aidait son père chargé de famille.

### **Peu m'importe.**

Un jeune berger écossais se présenta un jour au Comité des Missions en demandant à se mettre à son service. La commission examinatrice émit l'avis qu'il était tout au plus capable de devenir artisan auxiliaire dans une oeuvre de mission. «Peu m'importe, dit le jeune chrétien, j'accepte tout, pourvu que je puisse travailler à l'avancement du règne de Dieu.» Le candidat fut accepté; il devint le docteur William Milne qui rendit tant de services à la Mission en Chine.

## **IV VIE CHRETIENNE . Soumission, obéissance.**

### **Donner et se donner.**

L'autre jour, raconte le Dr Pierson, je fus appelé chez un vieillard de mes amis, qui me dit, les yeux remplis de larmes, que son fils était sur le point de partir pour la mission. Le père avait appris que ce jeune homme avait reçu un appel positif de Dieu, mais que par dévouement filial il différerait son départ. «Comment pourrais-je le retenir, disait le vieillard, j'ai demandé toute ma vie à Dieu que son règne vienne et, sur l'ordre du Seigneur, je l'ai prié d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. Malgré toute ma douleur de me séparer de mon fils-car, sur cette terre, je ne le reverrai jamais-j'éprouve une joie profonde à le donner pour Jésus-Christ.»

## **Un renoncement.**

La grande cantatrice suédoise, Jenny Lind, quoiqu'elle aimât beaucoup sa vocation, renonça au théâtre pour obéir aux besoins de son âme.

Un jour, une de ses amies la trouva assise au bord de la mer, la Bible ouverte sur les genoux, et contemplant un magnifique coucher de soleil. Elle lui demanda comment elle avait pu abandonner la scène au point culminant de ses triomphes. Jenny Lind répondit doucement:

-Chaque jour, je pensais moins à ma Bible et je finissais par oublier l'oeuvre magnifique de Dieu. Comment aurais-je pu agir autrement?

Jamais elle ne regretta sa décision, elle en éprouva, au contraire, un immense soulagement et elle avait coutume de dire:

-Mon âme est semblable à l'oiseau échappé du filet de l'oiseleur; le piège est brisé, je suis libre.

## **Suzanne Wesley.**

Au cours de l'année 1735, Susanne Wesley, la mère du grand prédicateur anglais, fut appelée à dire adieu à ses deux plus jeunes fils qui se disposaient à partir pour la mission de Georgie. Quand ils lui demandèrent son consentement, elle leur répondit: «Si j'avais vingt fils, je me réjouirais de les voir employés à cette oeuvre, dussé-je ne les revoir jamais.»

## **Il vaut mieux obéir à Dieu.**

Un jour, dans une importante maison de commerce de Berne, le patron appela ses employés et leur tint ce langage «Il y a beaucoup de travail et je désire que, pendant quelque temps, on vienne au bureau le dimanche matin.»

Un jeune apprenti s'en alla, après cette communication, trouver le patron qui était rentré dans son cabinet, et lui dit à peu près ceci:

«Monsieur, je n'ai pas peur de travailler, et je veux faire des heures supplémentaires tant que vous voudrez, pendant la semaine, mais je ne puis pas donner mon dimanche matin, parce que j'ai besoin de suivre un culte, et parce que je suis moniteur d'école du dimanche.»

Savez-vous ce que fit le patron? Avec un mauvais éclat de rire, il montra la porte à son jeune apprenti et le renvoya de sa maison.

En voilà un, n'est-ce pas, qui était bien bête de se faire «donner son sac» pour le plaisir d'aller à l'église le dimanche?! Est-ce que vous auriez fait comme lui? Il a fait pourtant comme Jésus, et je puis vous dire, car je le connais, qu'il en a été abondamment béni.

*J. VINCENT.*

## **Obéissance.**

Le général Washington aimait l'exactitude et l'obéissance fidèle de ses subordonnés.

Un de ses secrétaires arrivait très souvent en retard à son bureau et toujours il rejetait la faute sur sa montre.

Un beau jour le général lui dit:

-Ecoutez! procurez-vous une autre montre, sinon je me procurerai un autre secrétaire.

## **La valeur de l'obéissance.**

Un jeune Suédois se convertit en entendant Moody à Chicago. Il vint demander au fameux évangéliste ce qu'il pourrait faire pour Jésus.

C'était un jeune homme gauche et sans instruction. Moody lui demanda:

-Aimeriez-vous faire l'homme-sandwich?

-Tout ce que vous voudrez, répondit le brave garçon, qui savait à peine de quoi il s'agissait.

Et le lendemain il allait et venait dans la rue, portant deux écriteaux qui annonçaient la prédication de Moody et reproduisaient en entier le texte de #Jn 3:16. Les quolibets des gamins et les avanies ne manquèrent pas, mais l'affiche ambulante frappa un voyageur, qui alla entendre Moody, se convertit et prêta à son tour son concours à l'oeuvre. C'était un chanteur de grand talent. Son chant attira un jeune juif, qui vint lui aussi au Sauveur, et fut dans la suite un prédicateur de renom aux Etats-Unis.

## **Robert Morrison.**

C'était dans une école du dimanche de Dublin dans les premières années du dix-neuvième siècle. Une monitrice amenait un jour trois nouveaux élèves, garçons ignorants et grossiers, du plus misérable quartier de la ville. L'un d'eux, nommé Robert, devint bientôt le tourment de sa classe, désobéissant, inattentif, cruel même; il se munissait d'aiguilles et piquait sans pitié ses camarades.

Après quelques dimanches, il disparut, et il fallut user de tous les moyens de persuasion et de douceur pour le ramener. Un jour qu'il jouait aux billes avec ses camarades dans une rue peu fréquentée, sa monitrice s'approcha:

-Robert, j'ai besoin de toi. J'ai de la peine à faire tenir tranquilles mes garçons, tout en leur donnant l'enseignement. Peut-être pourras-tu les tenir en respect?

Entendant ces paroles, notre garçon demeura stupéfait. Il considérait sans mot dire sa monitrice:

-Oui, j'accepte, je retournerai.

Et il tint parole. Non seulement il écouta lui-même, mais il fit si bien la police qu'il inspira bientôt une crainte salutaire aux camarades de son groupe. Toute la vivacité et l'intelligence qu'il mettait au mal, le jeune garçon les mit au service du bien. Il avait ainsi appris l'obéissance. Plus tard il devint l'illustre docteur et le grand missionnaire de la Chine, Robert Morrison.

## **Fidèle à la consigne.**

Un jour, un des grands amiraux de la flotte anglaise, se rendant au Parlement de Londres, avait pris avec lui son petit garçon qui devait faire une visite dans une famille du voisinage. Arrivés, au début de l'après-midi, à l'extrémité du fameux pont de Londres qui franchit la Tamise, et unit le quartier de la Cité à d'autres parties de la ville, l'amiral dit à son petit garçon: «Quittons-nous ici; tu te retrouveras à la même place à quatre heures, je viendrai t'y chercher.» Ainsi fut fait, le père et l'enfant se séparèrent.

A quatre heures l'enfant était au rendez-vous, suivant d'un regard amuse le flot des milliers de personnes qui, sans interruption, s'écoule par cette grande artère.

Il y était encore à cinq heures, et à six, et à sept, et à huit, jusqu'au moment où enfin il vit apparaître son père, qui paraissait tout effrayé. «Mais, mon enfant, que fais-tu là, pourquoi n'es-tu pas rentré à la maison? Tu nous as mis dans une frayeur mortelle. -Mais, papa, répondit l'enfant, tu m'avais dit de t'attendre là, je t'ai attendu!» Le père, ému jusqu'aux larmes de la confiance que l'enfant avait eue en sa parole et de la persévérance qu'il avait mise à l'attendre, sans bouger, quatre heures durant, a la même place, le père saisit l'enfant dans ses bras et lui donna le plus doux et le plus énergique des baisers qu'il lui eut jamais données.

## **Sophie de Pury.**

Sophie de Pury, qui fut appelée en 1887 à la direction de la maison des diaconesses de Strasbourg, se montra, dès sa tendre enfance, une nature remarquablement consciencieuse et obéissante.

A l'âge de onze ans, en compagnie de sa soeur, alors qu'elles étaient en séjour à la campagne chez leur grand'mère, elles faisaient, un jour, une promenade. Comme elles se reposaient sur la colline, la femme de chambre qui les accompagnait, leur offrit une collation de fruits et de friandises: «Mais, ajouta-t-elle, vous ne le direz pas à votre grand'mère».

Etonnée, Sophie lui répondit: «Mais j'ai promis à maman de ne rien faire, de ne rien accepter sans la permission de grand'mère.»

Comme la domestique insistait, l'enfant ne voulut pas toucher aux beaux fruits qu'elle voyait disparaître l'un après l'autre dans la bouche de sa soeur cadette. Elle montrait ainsi son désir bien arrêté d'obéir scrupuleusement aux ordres d'une mère tendrement aimée.

## **Soumis à son père.**

Le célèbre peintre Albert Dürer est un exemple de ceux qui se sont trouvés heureux de se soumettre à la volonté paternelle, en sacrifiant pour un temps leurs propres inclinations. La peinture avait pour lui un attrait puissant, mais, par obéissance filiale, il travailla plusieurs années dans les ateliers de son père. Ayant fait part timidement à celui-ci de sa passion pour l'art, il obtint une réponse peu encourageante et garda le silence.

A l'âge de seize ans, il fit un beau travail en argent ciselé représentant la Passion et renouvela alors ses instances auprès de son père. Cette fois encore, le père fit la sourde oreille, prétendant que son fils

perdrait son temps. De guerre lasse il finit pourtant par accorder son consentement, et certainement Albert Dürer n'a rien perdu pour attendre quelques années, avant de suivre ses propres inclinations.

### **L'Eternel l'appela pour la troisième fois.**

Un pasteur vaudois nous a raconté le trait suivant, avec un accent de sincérité qui exclut toute intervention de l'imagination.

Il habitait alors une cure de la montagne. Une nuit il se réveilla soudain avec la certitude d'avoir entendu un appel et avec le sentiment très net d'un danger menaçant. Il alluma sa bougie, se dressa sur son séant, écouta attentivement, mais ne perçut rien de suspect. S'imaginant avoir été la victime d'un cauchemar, il se recoucha et chercha à se rendormir. Mais un moment après, les mêmes sensations se renouvelèrent avec une intensité telle qu'il n'y tint plus. Il se leva, se rendit dans la chambre des enfants où il ne vit ni n'entendit rien de suspect, parcourut la maison du haut en bas, sans arriver à se rendre compte de ce qui se passait. Il se recoucha jusqu'au moment où il fut appelé pour la troisième fois et il dut sortir de son lit pour renouveler son examen. C'est alors que s'approchant du berceau de son dernier enfant, il découvrit, couche à demi sur le visage du bébé et en train de l'étouffer, le chat de la maison! La voix de l'Eternel retentissant dans la nuit avait, cette fois, arraché un des siens à la mort.

*J. VINCENT.*

### **Ta volonté soit faite.**

Charge de l'éducation du duc de Bourgogne, petit-fils et futur successeur de Louis XIV, Fénelon avait mis tout son cœur à la tâche qu'on lui avait confiée, et il avait réussi à former un prince distingué par les qualités du cœur et de l'esprit.

Tout à coup, il apprend la mort de son élève. Il accourt, il se joint à la foule des seigneurs qui entourent en pleurant le cercueil du duc, et après être resté quelques instants en contemplation devant le lit de mort, il dit:

«Ici repose mon prince bien-aimé, pour qui

j'avais toute la tendresse d'un père. Et j'étais payé de retour, car il m'aimait lui aussi avec la tendresse d'un fils. Le voilà mort, et avec lui a péri tout mon bonheur ici-bas. Cependant s'il ne fallait que remuer une paille pour le ramener à la vie, je ne voudrais pas la soulever contre la volonté de Dieu!»

### **L'obéissance des anges.**

Un maître expliquait un jour l'oraison dominicale dans une école du dimanche. Arrivé à cette demande: «Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel,» il dit aux enfants qui l'écoutaient: «Comment les anges dans le ciel font-ils la volonté de Dieu?»

Une élève lui répondit

-Ils la font sans demander pourquoi.

## IV VIE CHRETIENNE . Conscience et fidélité.

### Droiture.

L'empereur Charles-Quint, prince très catholique, ayant cité Martin Luther à comparaître devant la diète de l'empire qui allait se réunir à Worms, pour y répondre de sa foi, le réformateur quitta Wittemberg pour se rendre à Worms le 2 avril 1530. L'empereur lui avait donné un sauf-conduit qui lui assurait sécurité pendant ce voyage.

Les amis du réformateur le dissuadaient de se rendre à Worms, lui rappelant le sort de Jean Huss, convoqué à Constance sous la protection d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond, et malgré cela, saisi, emprisonné et brûlé. Luther répondit: «J'irai à Worms, quand il s'y trouverait autant de diables qu'il y a de tuiles sur les toits...»

Le 26 avril, Luther quittait Worms après avoir vaillamment défendu sa foi, au péril de sa vie. Les ennemis du réformateur avaient demandé à Charles-Quint de faire périr Luther, l'hérétique, malgré le sauf-conduit qu'il lui avait donné. Le jeune empereur s'y refusa, disant que «si la bonne foi était bannie de ce monde, il fallait du moins qu'on la retrouvât dans le cœur d'un empereur.»

Il faut aussi qu'on la retrouve dans le cœur de nos filles et de nos garçons.

### Parole donnée.

Le 31 mai 1854, David Livingstone entra dans la ville de Saint-Paul-de-Loanda, sur la côte ouest de l'Afrique. Il achevait, ce jour-là, un parcours de deux mille et quatre cents kilomètres, au prix de souffrances inouïes, dans un continent qu'il était le premier à traverser. Il y avait deux ans qu'il n'avait pu donner de nouvelles à sa famille et ses amis... On désespérait de sa vie.

L'Angleterre s'apprêtait à fêter dignement le retour du héros, quand on apprit avec stupéfaction que Livingstone avait refusé le passage qui lui était offert sur un paquebot anglais en partance pour Londres, déterminé qu'il était de refaire, en sens inverse, la traversée de l'Afrique, d'affronter ainsi à nouveau les dangers courus et les souffrances endurées.

Quand Livingstone avait quitté le Zambèze, il avait promis aux vingt-sept Makololos qui avaient accepté de l'accompagner dans cette aventure, de les ramener dans leur pays! Tenir parole envers ces noirs était aux yeux de Livingstone une obligation d'honneur à laquelle il ne pouvait se soustraire.

Il quitta donc la côte, le 20 septembre 1854, pour s'enfoncer à nouveau dans le cœur de l'Afrique.

*(TH.-D. PACHE, David Livingstone.)*

### Persévérer.

Robert Bruce, roi d'Ecosse, étant poursuivi par ses ennemis, dut chercher un refuge dans une misérable grange. Le matin suivant, lorsqu'il s'éveilla, le roi remarqua une araignée qui essayait d'atteindre une des poutres de la toiture. Etant tombée, malgré ses efforts, elle renouvela douze fois sa tentative sans mieux réussir. Ce n'est qu'à la treizième fois, qu'elle atteignit son but. «Cette araignée m'apprendra à persévérer, se dit le roi en lui-même; mes ennemis m'ont battu douze fois, je vais aussi essayer de reprendre la lutte.» Il gagna la première bataille qui suivit.

*(L. PESTALOZZI, La Fie chrétienne.)*

### **Jésus notre Roi.**

Il y a trois siècles, l'homme qui devait être le héros de la Réforme française, Gaspard de Coligny, défendait la petite ville de Saint-Quentin contre la formidable invasion espagnole. L'imprévoyance des Valois avait livré aux étrangers la frontière de la France. Saint-Quentin n'avait que des remparts en ruines. La fièvre et la faim décimaient ses défenseurs. La population terrifiée parlait de reddition; la trahison se glissait partout dans l'ombre. Un jour, les ennemis lancèrent par-dessus les murailles de la ville des flèches portant des bandelettes sur lesquelles était une inscription promettant aux habitants la vie sauve et de leur laisser leurs biens s'ils voulaient se rendre. Pour toute réponse, raconte un officier espagnol, Coligny prit une bande de parchemin et y écrivit ces simples mots: Regem habemus (Nous avons un Roi). C'était pour lui l'expression héroïque de sa foi en sa patrie que son cœur fidèle incarnait dans son roi. Et cependant ce roi c'était Henri II, l'époux de Catherine de Médicis, le père de Charles IX, qui devait être le meurtrier du noble amiral huguenot.

*(L. PESTALOZZI, La Fie chrétienne.)*

### **Obéissant jusqu'à la mort.**

Dans la guerre de Vendée (1793), l'armée républicaine fut mise en pleine déroute. Kléber qui commandait l'arrière-garde appela un officier:

-Vous vous porterez avec deux cents hommes à l'entrée de ce défilé.

Oui, mon général.

Au moyen de deux pièces de canon et grâce aux avantages du poste, vous arrêterez l'ennemi.

-Oui, mon général.

-Vous périrez tous, mais vous sauverez l'armée.

-Oui, mon général.

Et sans prononcer d'autres paroles, l'officier alla exécuter l'ordre.

Tout arriva comme Kléber l'avait prédit.

### **Le mot d'ordre.**

On raconte que Napoléon 1er, parcourant son camp pendant la nuit, voulut s'assurer par lui-même de la rigueur avec laquelle la consigne était observée. Il arriva près d'un poste et fit mine de passer. La sentinelle lui barra le passage. -Le mot d'ordre? dit-elle. -je suis un officier. -Le mot d'ordre? -je suis le général. -Le mot d'ordre? Si vous ne l'avez pas, vous ne passerez pas, quand bien même vous seriez le Petit caporal.

## **Je ne mentirai pas.**

Il avait jadis combattu pour l'Autriche, sa patrie, à Solférino. Une balle lui fracassa le bras droit; un éclat d'obus lui déchira la jambe.

Il fallut la lui enlever. L'invalidé se retira à Klagenfurt où il vécut dans le silence.

Longtemps après, un commissaire impérial vint auprès de lui:

-J'ai une bonne nouvelle à vous apporter, dit-il; vous toucherez l'an prochain une pension de trente couronnes par mois.

Sa joie fut de courte durée. Quelques jours plus tard le commissaire revint:

-Je me suis trompé, dit-il, le décret ne vise que les vieux soldats de religion catholique et vous êtes protestant. Puis il ajouta: Savez-vous, prenez l'argent, sans dire que vous êtes protestant, je ne vous dénoncerai pas.

Alors l'invalidé, regardant fixement le commissaire, s'écria:

-Accepter cet argent grâce à un mensonge, jamais!

## **Il faut tenir ses promesses.**

Le juge Washington, parent du premier président des Etats-Unis, rapporte le trait suivant de sa jeunesse, qui ne s'est jamais effacé de sa mémoire:

Au commencement de l'année 1782, mon père m'envoya à Philadelphie pour y continuer mes études de droit. J'eus le bonheur d'y rencontrer le général Washington. Quelques jours après il me procura une place et m'assura la protection et les bontés de quelques-uns de ses amis, et retourna ensuite dans l'Etat de New-York.

Avant de me quitter, il me pria de m'informer d'une espèce de drap qu'il me décrivit et qu'il désirait acheter, et de lui écrire quel en était le prix et l'endroit où l'on pouvait se le procurer, je lui promis de m'en occuper incessamment et je ne doute pas que mon intention ne fût réellement alors de remplir consciencieusement ma promesse, je renvoyai cependant de jour en jour jusqu'à ce que la chose fût complètement oubliée, ou du moins que j'y pensasse trop rarement pour qu'elle produisît sur moi beaucoup d'impression.

Vers l'époque où l'on célébra à New-York l'anniversaire de l'évacuation de cette ville par les troupes anglaises, le général m'écrivit pour me donner la permission d'assister à cette fête, et m'envoya l'argent qui m'était nécessaire pour le voyage. A mon arrivée à New-York j'allai le voir et il me reçut avec sa bonté accoutumée. Après quelques moments de conversation générale, il me demanda si j'avais fait sa commission par rapport au drap et quel avait été le résultat de mes recherches.

On peut comprendre, mais je ne saurais décrire ce que j'éprouvai alors. Je n'avais point d'excuses à présenter, et dès que je pus parler, je reconnus mes torts. Se tournant vers moi, avec une douceur que je ne méritais pas, mais en appuyant sur ses paroles de manière à les graver profondément dans mon esprit, il me dit:

«Jeune homme, souvenez-vous à l'avenir de ne jamais faire de promesses, même pour des bagatelles,

sans en avoir bien considéré la nature et l'étendue, et une fois que vous les aurez faites, que rien ne vous empêche de les accomplir si cela est en votre pouvoir.»

Il me congédia ensuite sans me faire aucun autre reproche.

### **Ne mentez jamais.**

A l'époque de la Terreur, en France, on recherchait tous les protestants de noble origine pour les faire mourir. Ce triste sort était réservé à une jeune orpheline qu'un vieux domestique cacha longtemps dans les caves du château. Puis, pour la soustraire à de nouvelles poursuites, il résolut de l'envoyer chez le pasteur Oberlin, au Ban-de-la-Roche. Il défonça un tonneau, le perça de quelques trous pour que l'air pût y pénétrer et y enferma la jeune fille.

A peine était-elle arrivée chez le pasteur que des espions la dénoncèrent au tribunal révolutionnaire de Strasbourg. En l'apprenant, le serviteur de Dieu, conscient du danger, la recommanda avec foi à son Père céleste.

Un jour, les gendarmes arrivèrent chez lui et lui dirent:

-Nous savons que vous cachez dans votre presbytère telle jeune fille noble. Elle est comprise dans la sentence de mort et nous venons la chercher. Montrez-nous où elle est.

-Je ne veux pas vous empêcher de faire votre devoir, se borna à leur répondre le pasteur, je vous accompagnerai même partout pour la chercher.

Malgré son émotion, Oberlin resta calme et confiant dans le Seigneur. Les soldats visitèrent en vain plusieurs pièces de la maison. Arrivés devant une petite porte, ils hésitent à entrer.

-Ouvrez, ouvrez!

Ils ouvrent, avancent la tête et ne voient personne.

Après leur départ, Oberlin étonné retourne à la chambrette et y trouve la jeune fille. Pendant la perquisition, elle était occupée à sa toilette. Entendant du bruit dans le corridor, et saisie de crainte, elle s'était blottie derrière la porte, attendant qu'on se fût retiré.

### **Maître de lui même.**

Oberlin avait, un jour, promis une prédication à Strasbourg et, bien qu'il souffrît d'un violent abcès à la joue, il n'hésita pas à s'y rendre. Il prêcha son sermon à six heures du matin, malgré les rigueurs de la saison. Rentre chez lui, il fit l'opération de son abcès et se remit à l'étude.

Il aimait beaucoup priser. Comme il craignait que cette habitude prît trop d'empire sur lui: «Ah! s'écria-t-il, ma tabatière, tu veux me commander; je m'en vais te faire voir à qui de nous deux appartient l'obéissance: en prison!»

Il l'enferma dans une armoire du rez-de-chaussée, afin d'être obligé de se déranger pour aller y puiser.

Et cette fermeté se manifesta jusqu'à la dernière heure. Comme son estomac lui refusait son service:

-Marche! aurait-il dit d'un ton de commandement à l'eau qu'il voulait boire.

*(Vie de J.-F. Oberlin, par C. LEENHARDT.)*

## **Un mensonge.**

Le missionnaire Büchner raconte dans ses Souvenirs de jeunesse:

Un jour, j'avais dit à mon père un mensonge pour me justifier d'une faute. Lui, sans prolonger l'entretien, prononça simplement ces mots: «jeune homme, tu mens!» puis il quitta la maison pour aller à ses occupations.

Quelques heures plus tard, l'entendant rentrer, je me précipitai au-devant de lui, pensant que tout était oublié. Mon père fit comme s'il ne me voyait pas et prit en silence le chemin de sa chambre sans m'inviter à l'y suivre.

Je restai derrière la porte, le coeur gros, et bientôt les larmes me vinrent aux yeux. N'y tenant plus j'entrai sans bruit et me tins devant mon père en pleurant. Il me regarda longuement.

-Sais-tu maintenant, me dit-il, ce qui se passe dans le coeur d'un menteur? Le menteur est méprisé de Dieu et de tous les honnêtes gens; l'homme d'honneur ne le regarde pas et ne veut rien avoir à faire avec lui.

Je ne l'ai jamais oublié.

## **La course triomphale.**

A Paris, aux jeux olympiques internationaux de 1924, il y eut cette fameuse course des 400 m dont le Times disait que «c'était probablement la course la plus dramatique qui ait jamais été courue sur une arène». Figurez-vous ce spectacle. Le signal de départ est donné. La troupe impatiente des concurrents s'élance, un chacun possédé d'un ardent désir de victoire. Mais l'indécision sur l'issue de la lutte cesse vite parmi les spectateurs des gradins. On voit en effet un bel athlète dépasser résolument ses camarades: la tête dressée, les cheveux au vent, les coudes au corps, la face grave, le regard au loin; il semble, en de superbes foulées sur la piste de sable fin, une flèche en plein vol qui va se planter dans le but. Bientôt les haut-parleurs annoncent à la foule qu'Eric Lyddell devient champion du monde, et qu'en 47 sec. 3/5 il a battu tous les records précédents. Tout à l'heure le télégraphe va lancer à travers l'espace le nom, hier obscur, de cet étudiant en théologie venu d'Ecosse, à qui ira demain l'admiration des jeunes hommes du monde entier.

Son temps de course fut tel que déjà l'on escompte sa facile victoire à la course des 100 m., le dimanche suivant. Mais il y a surprise, et bientôt stupeur! Ce jeune homme auquel on parle d'un second triomphe se refuse fermement. Il ne prendra point part à la course du dimanche, dit-il, parce qu'il est de ceux qui ont l'habitude de mettre à part ce jour-là pour obéir à la recommandation de l'apôtre: Exerce-toi à la piété; car l'exercice corporel est utile à peu de chose, tandis que la piété est utile à tout, ayant la promesse de la vie présente et de celle qui est à venir... (#1Ti 4:8)» Très gravement, Lyddell déclare aux hommes qui l'entourent: «Messieurs, c'est une bonne chose, par le temps qui court, que d'avoir de fortes convictions!»

Le dimanche suivant, Eric Lyddell, vainqueur à la course des 400 m., occupe la chaire de l'église protestante écossaise de Paris. Un nombreux auditoire de jeunes gymnastes, hommes et femmes, de

tous les pays anglo-saxons, des journalistes parisiens curieux d'un phénomène si peu courant, emplissent l'édifice. Ils sont attentifs et recueillis. Très sérieusement, très simplement, désireux, comme à la course, de se débarrasser de tout ce qui l'empêcherait d'atteindre son but: planter une conviction dans le coeur de ses auditeurs, Lyddell développe sa pensée sur cette prière: «O Dieu, ouvre mes yeux, afin que je puisse voir les choses merveilleuses qui sont écrites dans ta loi.»

Eric Lyddell se prépare à partir pour la Chine, où il servira comme missionnaire.

*(L'Aventurier.) WILLIAM CUENDET.*

### **Garde ta Bible.**

Une jeune fille venait d'achever son instruction religieuse. Elle s'était engagée comme servante chez des étrangers et se préparait à faire un assez long voyage.

Au moment de fermer sa malle, elle y déposa encore sa Bible. Le père de ses futurs maîtres qui se trouvait dans la chambre lui dit en la voyant serrer le précieux volume:

-Laissez seulement ce vieux livre ici; dans la place où vous allez on n'a que faire d'une Bible.

Cette observation troubla la jeune fille, et cette parole, qu'elle alla rapporter à ses parents, la décida avec eux à renoncer à une place avantageuse au point de vue matériel, mais dangereuse pour ses convictions.

La jeune fille qui rompit son engagement à cause de sa Bible n'y aura certainement rien perdu; elle y aura gagné, au contraire, pour le temps et pour l'éternité.

### **Ce n'est pas ma faute.**

Un boulanger, établi dans une petite ville de Normandie, prenait le beurre dont il avait besoin chez un fermier du voisinage. Un jour, il découvrit que les mottes de beurre, qui devaient peser trois livres, n'avaient pas le poids. La fraude s'étant répétée, il porta plainte et le fermier fut traduit en justice.

-N'avez-vous donc pas de balances, lui demanda le juge?

-Oh! si, monsieur.

-Vous manque-t-il alors des poids?

-Pour cela, oui, il m'en manque.

-Comment alors pesiez-vous ces mottes de beurre?

-Je m'en vais vous dire, Monsieur le président, c'est que je n'avais pas besoin de poids.

-Comment cela?

-Eh bien! quand le plaignant me fit l'honneur de prendre du beurre chez moi, je décidai de faire de même à son égard et de lui prendre du pain. Or, comme il me livre des pains de trois livres, je me sers toujours d'un de ses pains pour peser mes mottes de beurre. Si celles-ci n'ont pas le poids, ce n'est pas

ma faute, mais la sienne.

Là-dessus, le fermier fut acquitté.

La fausse balance est une abomination à l'Eternel, mais le poids juste Lui est agréable. {#Pr 1 1:1}

### **La gardienne du phare.**

Pendant un voyage que la princesse Victoria d'Angleterre faisait avec sa mère, elle eut l'occasion de visiter un phare confié à la garde d'une pauvre femme. Celle-ci aimait les missions et, voulant contribuer pour sa part, elle avait résolu de donner à cette oeuvre les bonnes mains d'une journée.

Justement au jour fixé, elle voit arriver une dame accompagnée d'une jeune fille. Elles visitèrent le phare et glissèrent, en sortant, un souverain dans la main de la gardienne.

Un souverain: jamais elle n'avait connu pareille aubaine. Sa première pensée fut d'essayer d'un compromis avec elle-même: Si je n'en mettais que la moitié dans la boîte. C'est déjà bien beau, un demi-souverain!»

Mais elle ne put dormir cette nuit-là. Sa conscience était mal à l'aise. Vaincue enfin par l'angoisse, elle glissa dans la boîte le souverain tout entier.

### **La puissance de la vérité.**

Le pasteur Hirsch de Paris racontait aux obsèques de son collègue Armand Delille un trait de la vie de ce dernier pour montrer comment il faut toujours croire au bien.

Un solliciteur était venu le trouver.

-Mon ami, lui dit-il après un moment de conversation, j'ai lieu de douter que ce que vous me dites soit vrai, mais il ne m'est pas possible de vérifier vos assertions. Voici un secours: si vous ne m'avez pas dit la vérité, vous saurez que vous avez trompé un vieillard.

L'homme garda un instant le silence et fondit en larmes:

-Reprenez votre don, dit-il, je vous ai trompé.

### **Conscience.**

Un Indien de l'Amérique du Nord visitant un jour les blancs de son voisinage, leur demanda un peu de tabac; un de ceux-ci mit la main à la poche et lui en offrit une poignée. Le lendemain, l'Indien revint à la recherche du donateur, et l'ayant découvert, lui remit une pièce de monnaie trouvée dans le tabac. Comme on lui fit remarquer qu'il aurait pu garder l'argent, puisque le tout lui avait été donné:

-Non, répondit-il en plaçant la main sur sa poitrine; j'ai là un homme bon et un homme mauvais. L'homme bon m'a dit:

-Cela ne t'appartient pas; il faut le rendre à son propriétaire.

L'homme mauvais a murmuré

-Puisqu'il te l'a donné, c'est à toi.

L'homme bon a répondu:

-Ce n'est pas juste; le tabac est tien, mais non l'argent.

Le mauvais homme a repris:

-Qu'importe! tu l'as, garde-le et achète de l'eau-de-vie.

L'homme bon s'est écrié:

-Non, non; tu ne dois pas faire ça!

«Et ainsi je ne savais que faire. je suis allé me coucher; mais voilà que les deux hommes, le bon et le mauvais, se sont mis à se disputer et m'ont empêché de dormir. Pour retrouver la paix, je vous rapporte l'argent, et je sens que cela est bien.»

*NAPOLEON ROUSSEL, (l'Evangile expliqué aux enfants.)*

## **Les hirondelles.**

-En vérité, c'est à perdre patience, disait Jeanne, son long balai à la main, sous une des fenêtres du presbytère.

-Qu'y a-t-il donc, lui demanda le pasteur sortant de son cabinet de travail.

-Les hirondelles, Monsieur, voilà la quatrième fois que j'abats leurs nids et elles s'obstinent toujours à les recommencer; j'ai tant à nettoyer que j'en perds patience.

-Quatre fois! Vraiment elles ont recommencé quatre fois?

-Oui, monsieur, J'en suis sûre, ce sont des bêtes obstinées, perverses. Il faut que Monsieur dise à André de prendre son fusil et de leur tirer dessus.

-Je m'en garderais bien, je le lui défends absolument.

-Alors, nous n'en serons jamais débarrassés.

-Eh! laissez-les tranquilles, ma pauvre Jeanne. Elles l'ont bien mérité par leur patience et leur persévérance, je voudrais bien que le sermon que je vais prêcher dimanche fût aussi utile à mes paroissiens que l'exemple de ces hirondelles me l'est à moi-même en ce moment.

-Monsieur plaisante!

-Non pas; chaque fois que je les entends gazouiller sous ma fenêtre, elles me rappellent cette exhortation. «Ne vous laissez point!» Ainsi donc, plus de balai! C'est procès gagné pour les hirondelles!

## **Braves catéchumènes.**

Le pasteur R. J. du Bois-de-Boussu en Belgique s'informait de ses catéchumènes employés dans les mines, quand ils trouvaient le temps d'étudier leurs leçons (une quinzaine de versets).

-Depuis que je fais mon instruction religieuse, dit l'un, ma mère me réveille à quatre heures du matin au lieu de quatre heures et demie. je puis me mettre dans la tête mes versets que je me répète à moi-même pendant la journée, en tirant mes chariots.

-Moi, dit un autre, je descends dans la mine avec mon livre de passages. Quand mes chariots sont vides, je m'accroupis auprès du premier, j'approche la lampe de mon livre et j'étudie. Mon cheval est une bonne bête qui va tranquillement son petit train, je n'ai pas besoin de le surveiller.

## **IV VIE CHRETIENNE . Courage moral**

### **Résister.**

Dans le midi de la France, on peut voir aujourd'hui encore une tour qui se nomme la Tour de Constance. Sous Louis XIV, plusieurs femmes protestantes y furent enfermées parce qu'elles refusaient de renoncer à leur foi pour plaire au souverain. Dans cette tour, se trouve une chambre sombre et lugubre, où ces pauvres femmes passèrent bien des années de leur vie. Parmi elles se trouvait une noble huguenote qui s'appelait Marie Durand. Le seul crime qui lui avait valu la prison, était d'être la soeur d'un pasteur protestant. Pendant sa captivité, elle grava avec un instrument de fer, dans la pierre du sol, ce seul mot: "Résister". Elle passa quarante ans dans cette prison. On raconte que sa plus grande consolation, en gravant ce mot, fut l'espoir que d'autres personnes, venant après elle, se trouveraient en le lisant fortifiées dans leur foi.

### **Hugo Latimer.**

H. Latimer exerçait à la cour du roi d'Angleterre, Henri VIII, les délicates fonctions de chapelain. Il arriva qu'un de ses sermons, dans sa courageuse droiture, mécontenta le souverain; celui-ci ordonna au prédicateur de parler, le dimanche suivant, de manière à effacer l'impression fâcheuse produite par sa parole sévère.

Ce jour amena dans l'église une foule attentive. Latimer commença en ces termes:

«Hugo Latimer, sais-tu bien devant qui tu vas prêcher aujourd'hui? Devant le haut et puissant monarque qui a le pouvoir de te faire mourir. Tiens-toi donc sur tes gardes. Toutefois ne perds pas de vue que tu es ici le messenger du

Tout-Puissant. Veille donc à remplir ton mandat fidèlement.»

Ensuite il répéta le sermon du dimanche précédent.

Après le service, le roi fit venir son chapelain.

-Comment as-tu osé parler comme tu l'as fait ce matin?

-Sire, j'ai fait ce que je devais vis-à-vis de mon Dieu et de mon roi. Ma conscience ne me reproche rien.

Henri VIII se leva et lui tendit la main.

### **Héroïque empire sur soi même.**

Agrippa d'Aubigné, retiré en Saintonge, y reçoit la visite de Taley auquel il confesse son extrême dénuement; il n'a pas les moyens d'aller jusqu'à La Rochelle où les Huguenots l'attendent. Et Taley d'en profiter pour lui dire:

-Vous possédez des pièces concernant la Conspiration d'Amboise et l'une d'elles porte la signature de ce chancelier de l'Hospital qui a lâchement délaissé votre parti. Laissez-moi faire savoir à ses ennemis, ou à lui-même, que cette pièce compromettante est entre vos mains; eux ou lui vous donneront bien 100 000 écus pour l'obtenir.

Aussitôt d'Aubigné va chercher les papiers en question et, brusquement, les jette au feu en présence de Taley.

-Malheureux, que faites-vous?

-Avec ma pauvreté croissante, je risquerais de succomber à la tentation; je brûle donc ces pièces pour qu'elles ne me brûlent pas.

### **Contre l'idolâtrie.**

Un jour, vers la fin de février 1525, Farel rencontra sur un pont une procession qui s'avancait en récitant des prières à saint Antoine. Deux prêtres marchaient en tête, portant la châsse du saint. Farel croit voir une troupe d'idolâtres; son zèle s'enflamme, il s'indigne, saisit la chasse et la jette du haut du pont dans la rivière; puis se tournant vers le peuple, il leur dit: «Pauvres idolâtres, ne laisserez-vous jamais votre idolâtrie?»

Le peuple et les prêtres furent stupéfaits et «si Dieu, dit un manuscrit, n'eût par une spéciale providence protégé Farel, ils l'eussent tué».

*(Farel, par L. JUNOD.)*

### **Dieu esprit et vérité.**

Farel, accompagné d'un jeune homme du Dauphiné, passait, un soir, au pied du château de Valangin, quand ils furent assaillis par une vingtaine de personnes qui les frappèrent à coups de bâtons. Ils se saisirent de Farel et de son compagnon et les menèrent au château.

Comme ils passaient près d'une chapelle, leurs ennemis voulurent les contraindre à se prosterner devant une image de la Vierge Marie et à implorer sa grâce. Mais lui leur disait:

-Adorez un seul Dieu en esprit et en vérité et non des images muettes, sans âme ni pouvoir. je crie merci à Dieu et non à un autre; c'est lui que j'ai offensé et nous ne devons demander grâce, ni merci à aucun autre

A l'ouïe de ces paroles, ils le battirent et frappèrent sa tête contre la muraille.

*(Farel, par L. JUNOD.)*

### **Une fière réponse.**

Les bourgeois de Neuchâtel, après avoir accepté la Réforme, venaient de supprimer la messe et, dans leur zèle, estimaient indispensable de faire disparaître toute trace d'idolâtrie.

Ils brisent les images, renversent les autels; les hosties elles-mêmes sont distribuées et mangées comme du simple pain.

A cette vue, les chanoines et les chapelains qui étaient restés jusqu'ici comme pétrifiés, prièrent le gouverneur de la ville, Georges de Rive, de rétablir l'ordre. Celui-ci ordonna aux évangéliques de paraître devant lui:

-Dites au gouverneur, répondirent les bourgeois, que pour le fait de Dieu et concernant les âmes, il n'a point à nous commander.

*(Farel, par L. JUNOD.)*

### **Conduit par l'Éternel.**

Comme Farel arrivait à Bâle, ses amis lui demandaient: Où allez-vous?

-Je l'ignore, je ne sais rien, sinon que je suis contraint par la bonne volonté de mon cœur d'entrer en l'œuvre du ministère.

-Eh bien! rendez-vous à Berne, sur laquelle l'aurore de l'Évangile commence à se lever; mais sachez que des croix et des tribulations vous y attendent.

-Je ne l'ignore pas, mais je n'ai aucune crainte, je n'ai dans mon cœur d'autre vœu que de porter remède à l'ignorance du peuple et de faire part à d'autres de la grâce que j'ai reçue de Dieu.

Farel suivit cette indication providentielle en passant, il voulut visiter Montbéliard; on ne l'y reçut point; c'est alors que, continuant sa route, il alla, pour la première fois, à Neuchâtel.

*(Farel, par L. JUNOD.)*

### **Respect pour lui!**

Un digne pasteur vaudois remontait la pente rapide qui du lac conduit à l'un des villages du vignoble. Devant une maison isolée, deux hommes étaient engagés dans une conversation assez vive à laquelle mit fin l'arrivée du pasteur. Au bout de quelques instants, ce dernier, après un court arrêt, rejoignit un

des interlocuteurs qui avait pris les devants et qui n'était autre que le nouvel instituteur du village.

-Monsieur le pasteur, dit-il, je crains bien de m'être fait un ennemi.

-Et comment?

-La personne que je viens de rencontrer et qui me paraît un des gros bonnets du village, m'a offert un verre à sa cave et je n'ai pas accepté. Elle a fini par se fâcher: «Monsieur le régent, laissez-moi vous donner un bon conseil. Si vous vous mettez sur le pied de refuser un verre, vous passerez pour un «fiérot» et vous vous ferez beaucoup d'ennemis. Allons, entrez!»

-Et que lui avez-vous répondu?

-Merci, je n'ai pas soif; je dois rentrer chez moi. Il n'a rien voulu entendre. Monsieur le régent, m'a-t-il dit encore, si vous me refusez, c'est fini entre nous.

-Eh bien! mon ami, je crois que vous pouvez vous rassurer, dit le pasteur en souriant, je me suis arrêté un instant auprès de votre homme et savez-vous ce qu'il m'a dit? «Cette fois, monsieur le pasteur, nous avons un bon régent. J'ai tout fait pour l'obliger à prendre un verre à ma cave, jamais il n'a voulu. Respect pour lui!»

*(Bulletin de l'Union évangélique.)*

### **Sur la table d'opération.**

Le pasteur G. Pons de Naples raconte qu'une de ses paroissiennes, mère de famille, dut aller à l'hôpital pour y subir une grave opération. Son cas, intéressant pour la science, avait attiré un grand nombre de professeurs et d'étudiants. Au moment où on allait la chloroformer, elle dit:

-Monsieur le professeur, que Dieu conduise votre main!

Ces mots furent accueillis par les rires de plusieurs des assistants. Mais, sans se laisser intimider, la malade jeta sur ceux qui l'entouraient un regard plein de fermeté:

-Oui, messieurs, dit-elle, que Dieu veuille conduire la main de celui qui doit m'opérer!

Cette fois, il n'y eut plus de rires. Le médecin lui-même, un homme à cheveux blancs dit, les larmes aux yeux:

-Vous avez raison; sans le secours de Dieu, nous ne pouvons rien faire.

### **Pour le Maître**

Voyageant, un jour, en wagon avec une troupe d'ouvriers à moitié ivres qui proféraient d'épouvantables blasphèmes, Dora Pattison, la brave infirmière anglaise connue aussi sous le nom de Soeur Dora, se dressa de toute sa hauteur et leur cria à haute voix: «je ne veux pas entendre parler ainsi du Maître que je sers.» Ces hommes se jetèrent alors sur elle avec des menaces et des injures, puis la tinrent de force à sa place.

Quand elle réussit à sortir du wagon, elle entendit une voix rude lui dire: «Touchez-la, Madame, vous

êtes une brave et crâne femme! Vous aviez raison et nous avions tort.» Elle toucha la main à cet homme qui s'éloigna rapidement.

### David et Goliath.

Dans une famille de mineur belge. Le père boit depuis longtemps et toujours plus. La vie de la famille est un enfer: misère, disputes, coups. Une enfant, une fillette qui va aux réunions des protestants, qui donne son coeur à Dieu. Menaces du père, interdiction, violences. L'enfant, chassée de la chambre de famille, se retire dans un bûcher pour prier. Et voilà qu'un jour le père rentrant entend un murmure de voix qui sort du bûcher. Il s'approche, il écoute, il entend son enfant qui prie avec tant de ferveur que soudain, il est étranglé par l'émotion, toute l'ignominie de sa vie lui est révélée, son coeur est brisé: l'enfant a vaincu le géant, David a vaincu Goliath!

### Sur la grande place.

Sur la grande place d'Estavayer, le dernier samedi de juillet 1919. Toute la population est rassemblée pour accueillir le Président de la Confédération, Gustave Ador, en passage. Autorités, musiques, police. On attend. Pour le moment, c'est une pauvre vieille femme, ignorante et inconsciente de tout ce qui se passe, qui traverse péniblement la place, son

seau a la main, pour aller chercher de l'eau à la fontaine. Un jeune homme dans la foule. Sa conscience lui dit: Va aider à cette pauvre femme. -Mais «tout le monde» est là qui te verra... qu'est-ce que «tout le monde dira...» «tout le monde» se moquera de toi ...« tout le monde» dira que c'est pour la blague ...« Vas-y» dit la voix intérieure. Un moment d'hésitation et sous les regards de tous, le jeune homme rejoint la vieille à la fontaine et lui porte son seau a travers la place: David a vaincu Goliath!

## IV VIE CHRETIENNE . Reconnaissance.

### Où sont donc les neuf autres?...

*Lu 17:17 17 Jésus, prenant la parole, dit: Les dix n'ont-ils pas été guéris? Et les neuf autres, où sont-ils?*

Lorsque Miss Cawell {1}, l'héroïne sans peur et sans reproche, comparut devant ses juges, on lui demanda combien de soldats anglais et alliés elle avait, au péril de sa vie, aidés à franchir la frontière hollandaise. Elle répondit, avec sa loyauté toute puritaine:

-Environ deux cents.

-Et combien, une fois en sûreté, vous écrivirent pour vous remercier et vous donner de leurs nouvelles?

-Quatre ou cinq seulement.

Ces deux chiffres serrent le coeur! Hélas! c'est la proportion habituelle. Demandez plutôt à ceux qui se

vouent, corps et âme, à faire du bien, et qui en ont si peu de remerciements, si peu de récompense! ...

*YVONNE PITROIS.*

*{1}* Infirmière anglaise condamnée à mort, à Bruxelles, par un conseil de guerre allemand.

### **Pourquoi ne me l'as tu jamais dit?**

Dans une ferme vaudoise se mourait une mère qui avait consacré toute sa vie à la direction d'un lourd ménage et aux soins de ses nombreux enfants. Ceux-ci, déjà grands, entouraient leur mère dont on attendait le dernier soupir et qui semblait déjà avoir perdu toute connaissance. Ils étaient muets de tristesse et d'angoisse, muets aussi comme ces fils de la campagne qui ne sont pas habitués à s'exprimer, qui, le plus souvent, n'ont fait aucun effort pour apprendre à s'exprimer et pour dire ce qu'ils ont dans le coeur. Tout à coup, l'un des fils, comme poussé par un irrésistible besoin, s'approcha de sa mère, déposa un baiser sur son front et ajouta ces paroles: «Pauvre maman, on t'aimait quand même bien!» A ces mots, la malade, comme rappelée à la vie, ouvrit de grands yeux chargés de tristesse et laissa tomber ces paroles, les dernières qu'elle prononça: «Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit?»

Combien d'enfants qui n'ont jamais dit à leur père, à leur mère, à Dieu, ce qu'il serait si naturel et si nécessaire de dire?

*J. V*

### **Merci de tout mon coeur.**

Mme de Pressensé dirigea longtemps à la Chaussée du Maine une oeuvre de bienfaisance pour les mères et les enfants. Il y a quelques années, un ouvrier arrivait de Nouméa avec d'autres déportés. Il avait laissé une femme et un tout jeune enfant. Qu'allait-il trouver? Il se met à la recherche de sa femme et la découvre enfin dans ce pauvre quartier de Vaugirard, tenant une petite boutique de mercerie. Il ne pouvait croire qu'elle fût là chez elle; mais, une fois convaincu de la chose, il tomba sur une chaise en pleurant.

La pauvre mère raconta sa vie et nomma sa bienfaitrice. Deux jours après, Mme de Pressensé recevait la visite de l'ouvrier:

-Madame, lui dit-il, je sais tout et je viens vous dire merci de tout mon coeur. Mais ce n'est pas assez, je veux vous dire que vous pouvez compter sur moi. Il ne se fera plus rien dans le quartier que ce que vous voudrez. Aux élections prochaines, vous n'aurez qu'à me dire un mot.

Mme de Pressensé eut de la peine à lui faire comprendre que la politique n'avait rien à voir dans son oeuvre.

### **Une prière d'actions de grâces.**

Un malade souffrait du foie et sa mauvaise humeur rendait la vie amère à tout son entourage. Un jour qu'il recevait la visite de son conducteur spirituel, il recommençait, comme de coutume, à défiler le long chapelet de ses plaintes et de ses griefs, quand le pasteur l'interrompit et lui dit:

Cette fois, commençons par remercier Dieu!

-Remercier, répliqua le malade; pour moi, je n'ai aucun sujet de remercier Dieu!

-Fi donc! reprit le pasteur, n'avez-vous pas honte de parler ainsi? Si vous ne savez de quoi rendre grâces, je me chargerai pour une fois de le faire pour vous!

Là-dessus le pasteur joignit les mains et dit:

«Bon Père céleste, mon coeur trop prompt au murmure s'élève jusqu'à Toi et Te loue. J'ai à manger et à boire en suffisance, et, dès que j'ai besoin de quelque chose, on me l'apporte aussitôt. Mon lit est large, propre et tendre, tandis que bien des malades plus malades que moi sont couchés sur de misérables grabats. Je n'ai pas de mouches dans ma chambre, bien que nous soyons au gros de l'été. Mes proches et le médecin me traitent avec affection et ne m'abandonnent pas à moi-même, bien que je sois insupportable. Il ne s'est pas encore présenté de nuit où je n'aie pu dormir trois ou quatre heures. Mon Dieu, que tu es bon de m'envoyer mon pasteur pour me dire la vérité sans détour et me montrer combien je suis pêcheur et combien tu es miséricordieux! Et maintenant, tu me fais entendre la bonne nouvelle de ta grâce et tu me fais annoncer le salut éternel! Combien je suis plus favorisé que tant d'autres qui ne possèdent pas ta Parole!»

Le pasteur n'eut pas besoin d'en dire davantage. A ce moment le malade, l'interrompant, s'écria: «Assez, assez, Monsieur le pasteur! je n'ouvrirai maintenant plus la bouche que pour bénir et remercier Dieu!»

Si tu commençais par rendre grâces à Dieu pour chacun de ses bienfaits, il ne te resterait plus de temps pour te plaindre de tes peines.

### **Une pièce de cinquante centimes.**

Un monsieur traversait un soir, très tard, une rue de Paris; en passant devant un hôpital d'enfants, il aperçut trois danseurs de corde, accablés de fatigue, qui regagnaient leur misérable demeure après une longue journée de travail pénible. Les deux premiers étaient des hommes; ils portaient les échelles et les perches, sur lesquelles ils avaient l'habitude de donner leurs représentations, toutes les fois qu'un groupe de spectateurs s'assemblait autour d'eux. Le troisième était un petit garçon, vêtu d'un costume de clown. Il courait derrière les autres, pâle de froid, de faim et de lassitude. Arrive devant l'hôpital, sa figure s'illumina un instant d'un rayon de joie. Il monta rapidement l'escalier et mit un morceau de papier dans une boîte fixée à la porte. Sur ce papier, on lisait ces mots: «Pour un enfant malade»; il renfermait une pièce de cinquante centimes. Le monsieur qui l'observait apprit plus tard que le petit garçon, orphelin et sans protection, avait été recueilli tout malade une année auparavant dans cet hôpital et qu'il y avait recouvré la santé. L'affection qu'on lui avait témoignée dans cette maison- vrai palais pour lui-et les bons soins qui lui avaient été prodigués, avaient fait autant de bien à son âme qu'à son corps. Un jour, un inconnu lui avait glissé une pièce de cinquante centimes dans la main, et plein de reconnaissance pour tous les bienfaits goûtés autrefois à l'hôpital, il avait donné en faveur d'autres enfants malheureux et souffrants «tout ce qu'il possédait». Tout cela s'était passé en silence; mais, soyez-en persuadés, chers enfants, le son que rendit cette pièce en tombant dans le tronc de l'hôpital, s'éleva bien au-dessus du tumulte de la grande ville et fut entendu avec joie par Dieu lui-même dans les cieux.

*(T. TEIGNMOUTH-SHORE, Le jardin du Roi.)*

## Une chaîne de bénédictions.

Le coup de vent qui chasse un nuage ébranle le chêne et l'une de ces petites coupes qui portent le gland tombe à terre sur le sentier.

Une goutte de pluie descend du nuage et remplit la coupe.

Un rouge-gorge qui sautille se rafraîchit en la buvant. Il n'en faut pas plus pour le réjouir et il s'envole dans le lierre qui entoure la fenêtre du poète, chantant la plus douce de ses mélodies.

Le poète l'entend, il écrit une hymne d'allégresse et de reconnaissance. Cette hymne va par le monde, au chevet du malade, au foyer des heureux et partout elle élève et réjouit les coeurs.

Aux éloges qu'on lui adresse, le poète répond C'est le chant de l'oiseau qui m'a inspiré.

L'oiseau dit: C'est la goutte d'eau qui m'a rafraîchi.

La goutte dit: C'est la coupe du gland qui m'a recueillie.

Mais aurais-je été la pour la recueillir, dit la coupe, sans le coup de vent? Et le vent dit: Louez Celui dont la puissance dirige toutes choses et fait souffler le vent. Ils sont mystérieusement unis, les anneaux qui forment la chaîne de ses bénédictions.

## Un verre d'eau

Un jour Agrippa, dénonce par un de ses esclaves comme ayant prononcé avec mépris le nom de l'empereur Tibère, fut condamné à être exposé, chargé de chaînes, à la porte du palais. Le temps était chaud. Des heures passées sous un soleil ardent vinrent ajouter le tourment de la soif à celui de la honte. Un esclave passe devant le supplicié, une cruche d'eau sur l'épaule. Le patient l'appelle et le supplie de lui donner à boire. Le serviteur y consent et verse ainsi dans le coeur d'Agrippa un sentiment de reconnaissance.

A la mort de Tibère, Agrippa devint roi de Judée, et, en souvenir du verre d'eau, il fit de l'esclave obligeant l'intendant de son palais.

*(NAPOLÉON ROUSSEL, L'Évangile expliqué aux petits.)*

## Le don des lépreux.

Le pasteur Motsamaï, qui s'occupait de la léproserie du Lessouto, demandait aux lépreux chrétiens s'ils ne pourraient pas donner quelque argent pour l'église. Quelques-uns répondirent: «Nous sommes malades. Comment pourrions-nous verser cette contribution?» Mais un de leurs camarades se redressa et protesta: «Nous avons la lèpre dans la chair, mais elle ne mange pas nos âmes. Sur ce que nous gagnons ici, nous pouvons bien donner quelque chose à Dieu.»

*H. DIETERLEN.*

## **Dans la sécheresse.**

C'était quelque temps après la sécheresse qui, en 1904, a désolé le Lessouto. En mettant pied à terre au logis, raconte le missionnaire Dieterlen, je trouve deux sacs de «mabélé» ou sorgho que m'a amenés le vieux Jacob Khachavé, ancien de mon Eglise. Il était venu causer avec moi le dimanche précédent et m'avait dit: Missionnaire, j'ai une petite chose à te dire. L'autre jour, j'ai réuni nos gens et je leur ai dit: Nos pères ne connaissaient pas le vrai Dieu. Mais quand ils avaient fini la récolte du mabélé, ils en laissaient toujours quelques poignées dans l'aire. C'était un témoignage de reconnaissance.

Aujourd'hui, nous connaissons le vrai Dieu. Ne lui donnerons-nous pas un témoignage de reconnaissance pour le mabélé, qu'il nous a accordé cette année? Nous n'avons pas récolté grand'chose, mais c'est plus que nous ne pouvions espérer. Mes gens ont entendu mon avis avec plaisir. Ils ont apporté chacun un panier de mabélé. C'est une offrande de reconnaissance que nous faisons à Dieu. C'est tout, je n'ai rien d'autre à dire.

## **La pite de la veuve.**

(Conte chinois.)

Dans une ville de la Chine, il était question de doter un temple païen d'une nouvelle cloche. Un appel fut adressé à la population.

Une vieille femme se présente devant les collecteurs. Elle voudrait, comme les autres, contribuer à l'acquisition de la cloche. Et, pauvre veuve, elle donne tout ce qu'elle possède: une sapèque, une seule, la valeur d'un demi-centime de notre monnaie, au receveur des dons. Celui-ci regarde un instant avec mépris la pièce de cuivre qu'il tient dans sa main, puis, se levant de son siège, la lance dans un étang voisin, demandant à la pauvre femme si elle se moque du dieu.

-Une sapèque donnée gaîment vaut mieux que dix mille de superflu, réplique la femme s'éloignant toute triste.

La collecte rapporta abondamment et l'on se mit aussitôt à fondre la cloche projetée. Le travail terminé, on découvrit qu'elle sonnait faux. L'on recommença, mais le résultat ne fut pas meilleur.

Alors le dieu apparut au maître fondeur:

«La cloche ne sonnera juste, lui dit-il, que si l'on mêle au métal la sapèque méprisée de la pauvre veuve.»

On se hâta de mettre à sec l'étang où la pièce avait été jetée; elle fut retrouvée et on la mêla au métal de la cloche, qui cette fois, rendit un son clair et pur.

## **IV VIE CHRETIENNE . Amour et sacrifice.**

### **Grandeur d'âme d'une humble femme.**

C'est par un dur temps de chômage, dans une grande ville. Dans la bise glaciale de décembre une salle

hospitière s'ouvre. On y offre aux sans-travail une soupe chaude. Une très vieille femme, qui a longtemps attendu son tour, est enfin assise et servie. Avant qu'elle ait touché sa portion, elle remarque qu'un homme jeune, mais pâle et amaigri, place à côté d'elle, a déjà mangé la sienne avec une avidité qui trahit un être affamé. Aussitôt elle pousse son assiette du côté de l'ouvrier et lui dit: «je ne me sens pas d'appétit, voulez-vous manger cela?» L'ouvrier accepte.

Mais quelqu'un a tout remarqué. A la sortie, il prend à part la vieille femme et lui dit:

-Vous n'avez donc pas faim?

-Oh! si, répondit-elle en rougissant, mais je suis vieille et je sais la supporter, et ce pauvre jeune homme en avait plus besoin que moi.

valeur. Il me la tendit en me disant:

-Comprenez-vous que je chante: «Oh que ton joug est facile!»

Une autre fois que je voyageais, je rencontrai un homme portant le ruban bleu à sa boutonnière.

-Vous êtes donc tempérant? lui dis-je. Me raconteriez-vous comment vous êtes entre dans notre société?

-C'est par l'intermédiaire du pasteur Jacottet. je demeurais alors à Madretsch près de Bienne. J'étais de l'Internationale, ne voulant pas entendre parler de religion et vivais dans la débauche. Dans l'hiver rigoureux de 1882, je fus atteint de la fièvre typhoïde et grelottais seul dans une mansarde, abandonné de tous mes camarades, quand je vis entrer un beau monsieur, vêtu de noir, qui, après m'avoir regardé un instant, repartit sans rien me dire. Une demi-heure plus tard, il revenait portant un édredon sous le bras. Il le jeta sur mon corps glacé, le rendoubla avec soin, et, comme la première fois, s'en alla sans prononcer une parole; je n'aurais pu dire s'il était Allemand ou Français. Trois mois plus tard, j'appris fortuitement que cet inconnu était le pasteur Jacottet; ayant cherché à la cure de Bienne son édredon, il avait traversé toute la ville le portant sous le bras à mon intention. Vous comprenez bien, me dit mon interlocuteur, que je fus gagné à la Croix-Bleue!

Et dernièrement encore un des membres du comité de la section de Berne nous racontait que c'est à Ch. Jacottet qu'il rattache ses premières impressions, religieuses.

-J'étais petit gamin, nous disait-il, quand je le rencontrai dans une des rues de Bienne. Il m'arrêta et me dit:

-Tu as bien mauvaise mine, mon petit ami, es-tu malade?

-Non, monsieur!

-Alors, nous allons courir jusqu'au bout de la rue; nous verrons qui arrivera le premier.

Et le pasteur et l'enfant s'élançèrent. «je t'ai examiné, dit Ch. Jacottet, lorsqu'ils furent arrivés au bout de la rue, et j'ai vu que tu respirais mal.» Il lui donna quelques conseils, et c'est à cette leçon d'hygiène toute pratique que notre ami de Berne rattache ses premières impressions religieuses; la condescendance pleine d'humilité du pasteur avait gagné l'enfant.

*ALEXANDRE MOREL. (Les temps héroïques de la Croix-Bleue.)*

## **Une femme vaillante.**

Après les premiers massacres d'Arménie, trois cents chrétiens allèrent demander au consul de France de Diarbékir de les emmener à la côte. Le consul n'osait quitter son poste, craignant que son absence ne fût mise à profit pour renouveler les massacres. Alors sa femme s'offrit pour conduire la caravane!

Il faut quinze jours de cheval jusqu'à Alexandrie, le port le plus voisin. Les villages sur le chemin ont été pillés. Les Kurdes coupent la route. La femme du consul a quatre petits enfants, et elle nourrit encore le plus jeune. Malgré cela, elle part avec trois cents personnes et plusieurs centaines de chevaux!

Le gouverneur lui offre une escorte, mais pour elle seule. Elle déclare que l'escorte protégera tout le monde, ou qu'elle ne l'acceptera pas. Puis, pour forcer les gendarmes à veiller sur toute la colonne, elle envoie ses enfants en tête, et elle reste elle-même en queue! Elle voyage à cheval, et ses enfants en

litière, mais, de temps en temps, elle monte en litière pour allaiter son nourrisson. A chaque étape, il faut qu'elle s'occupe à assurer le vivre et le coucher de tous, et bien souvent, la nuit, elle doit se relever et faire le tour du camp pour calmer les paniques.

Quand on arrive à Budredjik, au passage de l'Euphrate, des ordres sont venus de Constantinople «pour laisser passer la femme du consul de France». Les autorités locales en concluent qu'il faut arrêter les autres! Alors elle envoie ses enfants sur l'autre rive du fleuve, et annonce qu'elle ne passera que la dernière, après toute la colonne, et que, si le préfet la fait attendre, si son nourrisson vient à mourir de faim, on verra, une bonne fois, où seront les responsabilités!

Le préfet cède, et la caravane repart.

A travers un pays en révolution, au milieu des bandes de Kurdes et de Circassiens., on arrive enfin au bord de la mer, après deux semaines de marche. La femme du consul embarque tout son monde et ne monte à bord que la dernière!

Que dire d'une telle valeur

Elle a certainement été inspirée par l'amour de Dieu et par celui du prochain.

### **Le rabbin juif et le mourant chrétien.**

(Episode de la guerre 1914-1918.)

Le Rev. R. J. Campbell, de Londres, a rapporté en ces termes le récit d'un soldat:

«J'ai rarement été plus ému qu'en lisant hier le récit de la mort du grand-rabbin de Lyon sur le champ de bataille.

«Ce courageux serviteur de Dieu, comme beaucoup de membres des divers clergés le font journellement, s'était avancé sur la ligne de feu pour apporter les dernières consolations à ceux de ses coreligionnaires qui gisaient blessés et mourants.

Un pauvre soldat catholique à l'agonie, le prenant pour un curé, le supplia de lui tenir le crucifix devant les yeux jusqu'au dernier moment et lui donner l'absolution.

Au lieu d'expliquer au malheureux son erreur et de passer, le rabbin juif fit exactement ce qu'on lui demandait; il prit le crucifix des mains du soldat et le tint devant ses yeux, lui murmurant jusqu'à la fin des paroles de consolation au nom du Seigneur. Mais avant de pouvoir lui-même quitter le champ de bataille, il fut atteint d'une balle et tué net.»

*(L'Essor.)*

### **Miss Mary Davies.**

Depuis le commencement de la guerre de 1914, l'ambulance de Neuilly avait reçu quantité de blessés atteints d'un mal affreux, qui ne pardonne presque jamais, la gangrène gazeuse. Un des médecins, le docteur Taylor, cherchait obstinément un vaccin à l'horrible maladie et, pour cela, il l'avait inoculée à des cobayes, mais il n'avait obtenu aucun résultat et avait fini par se persuader que, pour être efficace, il aurait fallu que l'inoculation fût faite à un être humain.

Il y avait à l'hôpital plusieurs cas de gangrène gazeuse en traitement mais, comme tous ces cas étaient compliqués par des plaies ou des infections d'un autre genre, ils ne pouvaient servir. Quelqu'un de parfaitement sain, ayant la gangrène sans aucune autre complication, eut été absolument nécessaire pour fournir le sérum sauveur.

Miss Mary Davies-petite infirmière anglaise, modeste entre tant d'autres-avait vu environ deux cents cas où la gangrène gazeuse avait amené la mort des malades dans d'indicibles tourments; elle avait vu des cobayes mourir pendant les expériences du praticien.

Elle ne dit rien elle ne fit part de ses intentions à personne mais elle prit une chambre près de l'hôpital, et, un matin, le docteur Taylor reçut un mot d'elle, le priant de venir immédiatement «faire ses dernières expériences». Il accourut... et constata qu'elle s'était inoculé le bouillon de culture employé pour les expériences faites avec des cobayes.

Deux heures après, les symptômes de l'effroyable mal apparurent. Insoucieuse de ses tortures, de la fièvre qui bouillait dans ses veines, l'héroïque jeune fille n'avait qu'une pensée: «Docteur, cette fois, c'est bien la gangrène gazeuse pure, n'est-ce pas? Vous pourrez revacciner vos blessés?...»

Où, c'était bien enfin le remède tant cherché... Que lui importait alors le reste! ...

*YVONNE PITROIS.*

### **Touchante sympathie.**

Un pasteur de l'Eglise française de Zurich s'employant à l'oeuvre de la réception des évacués de la grande guerre 1914-1918) raconte les faits suivants:

Un jour, une vieille paysanne, flanquée de deux paniers d'oeufs et de beurre, demanda à me parler. L'ayant fait entrer, je lui offris une chaise:

-Eh bien, qu'y a-t-il, chère madame, je suis à votre service?

-Dites donc, monsieur, ces évacués, est-ce que ce sont des gens vraiment malheureux questionna-t-elle d'un air soupçonneux.

Je lui citai plusieurs cas.

-Eh bien! dit-elle, je ne suis pas bien riche mais, chaque année, je mets de côté un petit brin d'argent pour ceux qui sont bien malheureux. Et voilà, monsieur, j'ai quelque chose pour vous.

Là-dessus, elle me mit, a mon grand ébahissement, quarante-huit francs dans la main.

-Mais bien sûr qu'ils sont les plus pauvres? recommença-t-elle.

-Ecoutez, lui dis-je, venez les voir le prochain jour de marche; vous me direz ce que vous voudrez, si vous ne les trouvez pas dignes de pitié.

Une semaine se passa. Un\* matin, je conduisais un groupe d'évacués au vestiaire, quelqu'un m'appela: Monsieur, Monsieur! Je me retournai. La paysanne était devant moi deux grosses larmes sillonnaient ses joues son panier était vide. Elle me prit la main

-Tenez, monsieur, prenez ça, c'est le prix de mon beurre. Bien sûr, ce sont les plus malheureux!

J'avais quatorze francs en menue monnaie dans la main. Avant que j'aie pu la remercier, la brave vieille avait disparu dans la foule.

Une modeste femme avait apporté au pasteur ses deux mille francs d'économies. A ses objections, elle répondit:

-Voyez-vous, Monsieur, il faut bien aider, c'est notre devoir; nous sommes trop privilégiés.

Une marchande de journaux a cousu cent dix petites chemises d'enfants, dans son kiosque pendant la durée des passages d'internes, pour les petits malheureux. Et il n'y faisait pas toujours chaud.

### **Les souffrances des autres.**

Le missionnaire Samuel Gobat rendait compte dans une réunion à Strasbourg des peines et des joies de son ministère en Abyssinie. Un homme savant et pieux lui demanda timidement::

-Et que faisiez-vous, quand vous étiez dans l'inquiétude et dans la peine?

-Je me rendais, dit le missionnaire, dans un endroit écarté; et là, je passais en revue toutes les personnes de ma connaissance, je pensais à leurs besoins et à leurs afflictions, puis je priais pour elles. Cette préoccupation dissipait mes inquiétudes, comme le soleil dissipe les nuages.

### **Oeuvre d'amour.**

Un chrétien était devenu infirme, et, cloué dans son fauteuil, il déplorait de ne plus pouvoir exercer d'activité bienfaisante. Quelqu'un lui proposa d'écrire des lettres aux prisonniers. Il accepta et mit dans ces lettres toute la bonne humeur, tout l'entrain et l'amour dont il était capable. Après un temps assez long, il lui semblait pénible de s'adresser toujours à des gens qui ne lui répondaient pas. Son zèle menaçait de se refroidir. Un jour, toutefois, il reçoit une lettre portant le timbre d'une des principales prisons. Ce n'était pas un prisonnier qui lui écrivait, mais le geôlier. Il le priait de bien vouloir à l'avenir employer du papier plus fort, parce qu'en passant de mains en mains, ces lettres tombaient vite en lambeaux.

Quelle réponse! quelle récompense! oh! si nous pouvions aimer!

### **Pour une enfant malade**

En 1910, lors des inondations qui désolèrent le canton des Grisons, des troupes du génie avaient été envoyées dans le Prättigau, où la Landquart transformée en torrent furieux avait emporté un pont.

On travaillait à le rétablir, quand un homme se présenta portant enveloppée dans une couverture une fillette dangereusement malade et qui devait à tout prix être transportée à l'hôpital de Coire. Seule une opération pouvait la sauver.

-Soyez tranquille, brave homme, dit un des sapeurs, demain, à la première heure, vous passerez!

Avec fièvre on se remet au travail. On entre dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture. Le lendemain, à

l'heure dite, le pont était achevé et l'homme passait avec son précieux fardeau. Mais le sapeur, emporte par un paquet d'eau tourbillonnante, manquait à l'appel. On ne retrouva que son cadavre.

Trois jours plus tard, un cortège pénétrait dans un petit cimetière du canton de Thurgovie. En tête, des camarades portant des couronnes, puis venait le cercueil entouré du drapeau fédéral. Derrière, un vieillard brisé de douleur, car celui qu'il menait à la tombe était son fils unique. Bientôt on fait cercle autour de la fosse pour écouter en silence des paroles d'adieu. La douleur du vieillard redouble.

Le commandant des troupes s'approche alors, met doucement la main sur l'épaule du désespéré et lui dit:

-Ne pleurez pas, soyez fier plutôt d'avoir un fils mort au poste du devoir! Votre enfant est enveloppé dans le drapeau de la patrie.

Le vieillard se redressa et un sourire éclaira son visage. Au milieu de l'émotion générale, l'officier conclut:

-Soyons nous aussi des hommes d'honneur! Travaillons à faire une patrie digne de la croix que porte son drapeau, une patrie où l'on respecte les faibles, où l'on entoure de sympathie les malheureux, où l'on s'incline devant la valeur morale et non devant l'argent, une patrie où la force soit basée sur la justice.

*(Cité par M. BENJ. VALLOTTON.)*

### **Un sauvetage.**

Un jour, dans un débordement de l'Adige, le pont de Vérone fut emporté à l'exception d'une arche sur laquelle était bâtie une maison. Les habitants de cette dernière, penchés aux fenêtres, imploraient l'aide des riverains:

-Cent louis, cria le comte Spolverini, à qui s'exposera pour sauver ces malheureux.

Un jeune paysan sortit de la foule, sauta dans un bateau et gagna le large. Ayant réussi, non sans peine, à aborder au lieu exposé, il recueillit toute la famille et la conduisit à terre saine et sauve.

-Voici votre argent, mon brave, lui dit le comte.

-je n'expose pas ma vie pour de l'argent, répondit le jeune homme, donnez-le à cette pauvre famille qui en a grand besoin.

### **Pour les autres.**

Dans un jardin public, il y avait un chemin et, au bord de ce chemin, un buisson d'épines. Un enfant mauvais qui passait cassa une branche d'épines et la mit au milieu du chemin, parce qu'il trouvait du plaisir à faire le mal. Or, plusieurs personnes vinrent en ce même endroit. La première ne vit point l'épine et s'embarrassa dans ses piquants. Puis, s'étant tirée d'affaire, elle continua sa route. La seconde aperçut l'objet à temps et, l'ayant évité, passa. Une troisième vint ensuite et se piqua jusqu'au sang. Mais après s'être dégagée à grand-peine, elle saisit l'épine, au risque de se blesser encore, et la jeta hors du chemin.

Laquelle te semble avoir le mieux agi La dernière, répond ton coeur.

Va et fais de même!

*F. DUPERRUT.*

### **Servir.**

‘Le chapelain de Cromwell, John Howe, compatissant à toutes les souffrances, s’ingéniait chaque jour à ravir au Protecteur l’aumône d’une faveur pour les malheureux. Il plaidait auprès de lui les causes les plus désespérées.

Un jour, comme Howe venait de demander la grâce d’un prisonnier, Cromwell lui dit:

-Révérend chapelain, vous excellez à m’arracher des bienfaits pour les uns et pour les autres; aujourd’hui le pardon de quelque royaliste impénitent; demain, un poste pour je ne sais quel mérite ignore; demain, de l’or pour les pauvres de Whitechapel, mais quand songerez-vous à vous-même? Votre tour ne viendra-t-il jamais?

-Monseigneur, c’est constamment mon tour, répondit le chapelain, puisqu’il m’est permis de servir les autres par mes intercessions.

### **Les plus beaux diamants.**

La princesse Eugénie de Suède, soeur du roi, fut frappée, pendant un séjour qu’elle faisait dans une île italienne, d’y rencontrer un nombre inusité d’infirmes. Touchée de compassion,

elle résolut de soulager leur misère, mais, sa fortune personnelle n’y suffisant pas, elle voulut vendre ses bijoux et ses diamants. Il lui fallait l’autorisation du roi qui refusa d’abord, puis céda, quand elle lui renouvela sa demande au nom de Jésus.

Avec le produit de cette vente, la princesse fit construire un vaste édifice et, tout en leur assurant tous les soins nécessaires, elle venait en personne, régulièrement, consoler ses protégés, leur parler du Sauveur et de la vie éternelle.

Un jour, une agonisante l’ayant remerciée avec larmes de l’avoir sauvée de la misère et de lui avoir fait trouver le Sauveur de son âme, la princesse s’écria:

-Béni sois-tu, ô mon Dieu! J’avais donné pour toi mes diamants: tu m’en as rendu d’infiniment plus beaux!

### **Cherchez et vous trouverez.**

Je me souviens, raconte Moody, d’avoir entendu parler d’un homme, qui, après avoir longtemps séjourné aux Indes, retourna dans sa patrie, en Angleterre.

Invite un jour à

indigène converti au christianisme.

Un missionnaire se trouvait précisément parmi les convives. Il ne répondit pas directement à cette assertion, mais demanda à celui qui l'avait émise, s'il n'avait jamais vu de tigres, dans la colonie dont il venait de parler.

-Des tigres! répondit son interlocuteur, non seulement j'en ai vu de mes propres yeux, mais j'en ai même tue en nombre respectable.

-Vraiment! dit le missionnaire, j'ai pourtant aussi habité aux Indes et je n'y ai jamais vu un seul tigre.

La différence d'appréciation provenait tout entière de ce que l'un de ces hommes avait cherché des âmes aux Indes et l'autre des tigres. Tous deux avaient trouvé ce qu'ils cherchaient.

*(L. PESTALOZZI, La Vie chrétienne.)*

## Combats de gladiateurs

On raconte que la cessation définitive des combats de gladiateurs dans l'empire romain, au cinquième siècle, est due à un seul homme. Cet homme ne fut pas l'empereur qui avait en vain promulgué des édits contre ce jeu cruel,

Ce fut un moine obscur, qui, devant le peuple de Rome rassemblé dans le Colisée, se jeta entre les deux rangs de ceux qui combattaient pour le divertissement de la populace, en les conjurant au nom de Christ, de s'arrêter. Il fut tué, mais les combats de gladiateurs avaient reçu le coup de mort.

*(Tiré de HENRI APPIA, Sa jeunesse, son activité.)*

## IV VIE CHRETIENNE . Parents et enfants.

### Combien devez vous.

Un petit garçon de dix ans, du nom de Henri, entendit un jour une conversation au cours de laquelle il était question de factures, notes et comptes, ce qui lui donna l'idée d'établir le compte de «ce qu'on lui devait».

Un matin donc, avant de déjeuner, il glissa sur l'assiette de sa mère la note que voici

Maman doit à Henri.

Pour avoir cherché 6 fois du charbon.....Fr. 0,60

Pour avoir cherché plusieurs fois du bois..... 0,60

Pour commissions et courses..... 0,40

Pour avoir été un gentil garçon..... 0,20

Total Fr. 1,80

Sa mère lut la note sans rien dire. Le soir même, Henri trouvait dans son assiette, comme paiement de sa note, la somme de 1 fr. 80, accompagnée d'une note où l'on pouvait lire:

Henri doit à sa maman:

Pour l'heureux foyer dont il jouit depuis 10 ans.....	Rien
Pour sa nourriture.....	Rien
Pour soins donnés pendant sa maladie.....	Rien
Pour toute la bonté qu'on lui a témoignée.....	Rien
Total Rien	

Quand Henri eut pris connaissance de cette note, ses yeux étaient voilés et ses lèvres tremblaient.

Il sortit aussitôt l'argent de sa poche, courut vers sa mère, lui passa le bras autour du cou et lui dit: «Mère chérie, j'étais un égoïste et un avare! Pardonne-moi et fais-moi désormais faire une foule de choses pour toi!»

### **Amour filial.**

Le 6 avril 1899 était jour de fête dans la petite ville de Montélimar (Drôme). Il s'agissait d'accueillir, avec les honneurs dus à son rang, Emile Loubet, président de la République française. Lorsque ce dernier traversa les rues de sa ville natale avec son escorte de cuirassiers, il aperçut sa mère âgée de 86 ans. Faisant arrêter le cortège, il descendit de voiture et alla se jeter dans les bras de celle qu'il n'avait pas cessé de vénérer.

Ce geste si touchant produisit sur les assistants une profonde impression.

### **Fils de paysan.**

Sous le règne de Louis XIV, un brave officier, nommé Duras, servait dans le régiment d'Aubusson; il était fils d'un simple paysan.

La plupart de ceux qui le connaissaient le croyaient membre d'une puissante famille portant le même nom. Un jour, son père étant venu le voir, l'officier le présenta à son colonel en sabots et veste de laboureur. Le roi, instruit de la manière dont ce soldat avait honoré son père en présence de tous, le fit venir, lui tendit la main, et lui dit: «je suis très heureux de connaître un des plus honnêtes hommes de mon royaume».

### **Le souvenir d'une mère.**

Un homme distingué se dirigeait vers un temple où devait avoir lieu un service spécial pour les marins. Il remarqua sur la terrasse d'un café un marin qui, la pipe à la bouche, semblait regarder avec mépris ceux de ses camarades qui se rendaient au culte.

-Mon ami, dit cet homme au marin, ne voulez-vous pas venir à l'église?

-Non, fut-il répondu rudement.

-Vous avez l'air d'avoir passé de mauvais jours. Votre mère vit-elle encore? Si elle était ici, ne croyez-vous pas qu'elle vous engagerait à m'accompagner?

-Le marin se leva brusquement, une larme roulait sur sa joue bronzée; il dit d'une voix émue:

-J'y vais, Monsieur.

## **Honorer les parents.**

C'était une pauvre veuve, qui avait un seul fils. Il fallait travailler dur pour se nourrir, et plus encore pour faire faire des études au garçon, intelligent et travailleur.

Après que le jeune homme eût parcouru toutes les classes, le jour du diplôme arrive enfin; pendant la cérémonie publique, l'élève qui a tenu la première place dans l'école doit prononcer un discours d'adieu.

Le matin de ce jour, le fils dit à sa mère

-Mère, c'est le jour du diplôme.

-Oh! dit-elle, je le sais bien.

-Je vais recevoir mon diplôme et je dois faire le discours aujourd'hui, dit le fils.

-Oui, je le sais, répliqua la veuve.

-Mais alors, pourquoi ne te prépares-tu pas pour venir à la fête?

-Oh! répondit-elle, je n'irai pas. je n'ai pas de vêtements assez convenables. Les gens riches de la ville y seront, et si moi j'y allais, tu serais obligé d'avoir honte de ta vieille mère.

-Quoi, dit-il, avoir honte de toi> ma mère? jamais! Tout ce que j'ai appris, tout ce que je suis devenu, je te le dois, et je te déclare, si tu ne viens pas avec moi, je n'irai pas recevoir mon diplôme!

La veuve fut obligée de céder. Elle mit sa meilleure robe- elle était bien usée et décolorée-et son chapeau du dimanche; son fils lui-même l'aïda aussi bien qu'il put à épingler le vieux châle autour de ses épaules. Puis il lui offrit son bras et la mena, par la rue principale de la ville, jusqu'au bâtiment où devait avoir lieu la cérémonie publique. Arrivé là, il la conduisit au centre de la grande salle et lui chercha une des meilleures places, en avant, à côté des gens les plus élégants de la ville. Ensuite il monta sur la plateforme pour y prendre place parmi ses collègues et, au cours de la séance, il fit son discours, qui fut vivement applaudi. Il reçut ensuite son diplôme et une médaille d'or pour ses succès spéciaux dans certaines branches. Alors il se passa un incident imprévu et charmant. L'étudiant descendit de la plateforme et alla, devant toute l'assemblée, ses professeurs et collègues, droit à sa vieille mère, si pauvrement vêtue et tout intimidée, il épingla la médaille qu'il venait de recevoir à la poitrine de sa mère, en disant à haute voix:

-Ma mère, c'est à toi qu'appartient la médaille, c'est toi qui l'as gagnée!

Le premier moment de surprise passé, les applaudissements redoublèrent.

*(Porteur de Dépêches.)*

ouvriresei 2 ( 2 1t) 2 (s) 2'(r)-2é(u) 1 (c) 1 (r)-2 (i) 2 (a) 1 (: 2 1t) 2«(a) 1M(q)) 7è(c) 1 (r)-2 (e) 1,1tt 2 (e) 1 1toi

## Le portrait de sa mère.

C'était dans la guerre des Etats-Unis avec l'Espagne. Le bombardement de Manille allait commencer et le capitaine du navire avait déjà donné l'ordre: Au combat! Tout à coup on vit un matelot se précipiter à la mer, plonger et, au bout de quelques secondes, reparaître tenant à la main un calepin.

Après le combat, un conseil de guerre est appelé à le juger:

-Vous avez manqué à la discipline, au moment du branle-bas de combat, dit le président du conseil, votre cas est grave; qu'avez-vous à répondre:

-La photographie de ma mère était dans ce carnet que, par mégarde, j'avais laissé choir à l'eau et pour rien au monde je n'aurais voulu la perdre.

-Messieurs, fit le capitaine visiblement ému, un jeune homme qui ne craint pas d'exposer sa vie pour sauver le portrait de sa mère doit être aussi capable de l'exposer pour sa patrie; je demande qu'il soit acquitté.

eeq issavers ac -3 (o) 2 (u) 2 (c -3 (h) 2 (e)-2 (t -6 (t) 6 (e)-2 1t) 7 (d) 2 (e)-2 1t) 7 (s) 4 (o) 2n(u) 2 1teufaut -6,1tr  
*(L'Eclairneur.)*

## L'amour d'une mère.

Au temps de la guerre civile, en Amérique, une mère reçut la nouvelle que son fils avait été blessé dans la bataille de Wilderness. Elle prit le premier train et alla le rejoindre, puis, à force d'insistance et de larmes, elle parvint à pénétrer dans les lignes. Enfin elle découvrit l'hôpital et vint auprès du docteur.

-Me permettez-vous, docteur, d'entrer et de soigner mon fils?

-Il vient à peine de s'endormir, son état est très critique et je crains, si vous l'éveillez, que l'émotion ne l'emporte. Il vaut mieux que vous restiez dehors et je (i) 4 (e) 1t3(é) 1 (pa) 1 (r) 3 (e) 1 (r) 3 (a) 1 (i) 4 (.) 5 ( )

9 5n(u) 2 1tet9 5 1t

at posa (s)urlefraut dumalude: At pelinelejuuehommeeut

G. Washington, le libérateur de l'Amérique, témoigna, dès l'enfance, du respect le plus inviolable pour la vérité. A l'âge de dix ans, il avait reçu une petite hache dont il était très heureux. Pour l'essayer, il court au verger et il enlève à chacun des arbres, d'une allée plantée par son père une couronne d'écorce. L'enfant ignorait les conséquences d'un tel acte. Quand le père vit l'opération meurtrière, il l'attribua d'abord à la malveillance et, transporté de colère, il chercha l'auteur du dégât. L'enfant tremble mais n'hésite pas; il vient se jeter aux genoux de son père et avoue ce qu'il a fait.

Le père demeure muet de surprise, mais bientôt, versant des larmes de joie, il presse l'enfant dans ses bras.

-Mon fils, lui dit-il, tu me rends cent fois plus que tu ne m'as fait perdre par ton étourderie. je suis heureux d'avoir un enfant qu'aucun intérêt et qu'aucune crainte n'empêcheront jamais de dire la vérité.

### **Pas un de trop!**

-Que je vous plains! monsieur Oberlin! s'écriait un jour un voisin, en contemplant toute la famille attablée.

-Et pourquoi donc, repartit le bon père de famille?

-Hélas! vous avez là sept garçons turbulents. je n'en ai que deux et ils me tueront par leurs désobéissances.

-Oh! dit le père, les miens ne sont pas de cette trempe; n'est-ce pas mes garçons, vous savez que vous devez obéir et vous aimez à obéir?

-Oui, papa, s'écrièrent-ils tous, et le père d'ajouter: Voyez-vous, mon ami, si la mort entrerait ici, à cette heure, pour m'enlever un de mes enfants (à ces mots il ôta brusquement son bonnet et le jeta contre la porte) je lui dirais: Insolente, qui t'a donc dit que j'en ai un de trop?

*(Pie de J.-F. Oberlin, par C. LEENHARDT.)*

### **Je ne briserai pas le coeur de ma mère.**

G. Washington était dans sa jeunesse grand amateur de voyages sur mer. Il avait enfin obtenu un poste de contre-maître sur un vaisseau. Déjà sa malle avait été portée à bord et il allait monter dans une embarcation, après avoir dit adieu à sa mère. Il la trouva baignée de larmes et incapable de parler. Son départ était la cause de cet immense chagrin.

Sans rien dire, Georges se retourne vers le marin qui l'attend:

-Va chercher ma malle et rapporte-la ici, lui dit-il, je ne veux pas que mon plaisir brise le coeur de ma mère.

Et Washington resta auprès de ses parents.

## **Ingratitude filiale.**

Après la guerre de 1870 entre les Allemands et les Français et à la suite de l'entrée des Bourbaki en Suisse, une terrible épidémie de variole s'abattit sur notre pays. Cette maladie redoutable fit de nombreuses victimes et la plupart de celles qui ne furent pas vouées à la mort restèrent défigurées par les boutons purulents qui se formaient surtout sur le visage et y creusaient de profondes et ineffaçables cicatrices.

Dans l'une de nos villes, une jeune fille fut atteinte de ce mal redoutable; mais, près d'elle, veillait une mère qui la défendit avec tant d'amour et avec tant de soins que, non seulement elle échappa à la mort, mais qu'elle ressortit de sa longue épreuve sans aucune des vilaines cicatrices dont je vous parlais. Mais voici qu'après l'enfant la mère tombe malade à son tour. Elle échappa à la mort, elle n'échappa pas aux ravages de la maladie sur son visage

défends de continuer!»

Il y eut un moment de silence, puis l'autre descendit du pupitre, baissant la tête comme tous les rieurs, vaincu par ce cri d'une conscience indignée. Mais ne fallait-il pas que le petit fût un héros pour se dresser ainsi en face de toute la classe?

*J. VINCENT.*

### **Le petit champion.**

Au commencement d'octobre de l'année 1803, à quatre heures et demie du soir, les enfants sortaient tumultueusement du Lycée Charlemagne, à Paris, et poursuivaient à grands cris un de leurs camarades revêtu d'une houppelande qui, à leurs yeux du moins, le rendait fort ridicule. C'était E. Vignier, que j'ai connu depuis professeur de grec et directeur des Etudes à l'Ecole normale, alors le plus doux, le plus savant et le plus gauche des écoliers. Au lieu de résister et de se défendre, il pleurait à chaudes larmes. Plus il pleurait, plus on le houspillait.

Il était donc bousculé, poussé, frappé, quand un gamin de onze ans, qui jouait dans le ruisseau se jeta au milieu de la mêlée et dispersa la bande des persécuteurs en administrant aux plus acharnés une volée de coups de poing.

Mme Vignier fut informée le soir même de cet acte généreux. Elle apprit que le jeune vainqueur appartenait à une famille d'ouvriers, que par pur hasard il savait lire et écrire, et qu'il vagabondait toute la journée en attendant le moment d'entrer en apprentissage. Elle déclara qu'elle se chargerait des frais de son instruction. Il entra au Lycée Charlemagne, marcha à pas de géant, faisant deux classes chaque année et obtenant tous les prix du concours général.

Ce jeune gamin devint par la suite grand maître de l'Université et fut, peut-on dire, le créateur ou l'organisateur de l'enseignement philosophique en France.

C'était Victor Cousin.

*JULES SIMON.*

### **C'est la Parole de Dieu.**

Aux jours des persécutions, en Ecosse, un jeune garçon, sa Bible sous le bras, rencontrait une troupe de soldats.

- Qu'est-ce que ce livre? lui demandèrent-ils.

-La Bible répondit-il sans crainte et en levant la tête.

-Jette-la dans le ruisseau! commanda le chef.

-Non, répondit le jeune garçon. C'est la Parole de Dieu!

L'ordre fut renouvelé. L'enfant ne fit que tenir plus ferme le livre saint.

-Eh bien! ramène ta casquette sur les yeux! Soldats, préparez-vous à faire feu.

-Je ne me couvrirai pas les yeux! dit le garçon d'un ton ferme, je vous regarderai en face comme vous aurez à me regarder en face au jour du grand jugement.

Un instant après il gisait à terre, percé de balles.

Voilà encore un héros, n'est-ce pas!

### **Ce que fit un enfant noir.**

Un jour, dans sa station du Congo, le missionnaire vit arriver d'un village lointain un enfant noir qui voulait suivre l'école. Il y fut accueilli et la suivit si bien qu'il y réalisa le plus grand des progrès: il donna son coeur à Dieu. A peine la grande décision était-elle prise que l'enfant tomba malade, de cette terrible maladie du sommeil qui peut durer des mois, mais dont l'issue est toujours fatale.

«Je voudrais retourner chez moi, vers ma mère», dit alors le malade au missionnaire. Il partit, en effet, retrouver sa mère païenne et consacra ses dernières forces à lui parler de

Jésus et de son amour. Deux ans plus tard, le missionnaire eut l'occasion de se rendre, pour la première fois, dans ce village, à Boginda, où: il apprit à sa grande surprise qu'une femme se rendait tous les jours, depuis la mort de son enfant, au bord du fleuve pour voir si l'homme blanc venait et pour prier le Dieu de l'homme blanc. C'était la mère de l'ancien écolier de la station! Dans le même village, trente-trois personnes gagnées par le témoignage de l'enfant s'unirent à la pauvre mère pour entendre parler encore du Sauveur et constituer bientôt une solide Eglise.

*(D'après der Weg zum Kinde 1917.)*

### **Envoie leur notre bourse.**

Un jour, la mère d'Oberlin faisait devant sa famille un tableau saisissant des malheurs d'un foyer indigent et ajoutait qu'elle enverrait des secours. Aussitôt les enfants de s'écrier:

«Chère maman, envoie-leur aussi notre bourse.»

On leur remettait à chacun trois centimes par semaine. Et la vieille domestique, attachée au service de la maison depuis nombre d'années, supplia sa maîtresse d'accepter aussi une part de ses économies.

*(Vie de Y.-F. Oberlin, par C. LEENHARDT.)*

### **Héroïsme d'enfants.**

De Maurice Barrès dans l'Echo de Paris:

«Le 24 décembre 1914, par un temps froid, vers trois heures du soir, les Prussiens essayaient de franchir une nouvelle fois la frontière pour rentrer en France. Il faisait grand froid, grand vent, et la neige couvrait la terre...

Qui est-ce qui parle ainsi? Un ouvrier mobilisé qui, des environs de Pont-à-Mousson, écrit à ses deux

petits enfants restes chez lui, à Neuilly-sur-Marne. On m'a donné sa lettre. Je l'abîmerais en la retouchant. La voici, transcrite telle quelle:

Ma chère petite Marcelle, cette histoire arrivée à des soldats français, tu la liras à ton petit Charlot et à tes camarades; tu leur feras voir comment deux petits enfants ont sauvé la vie à vingt-huit papas...

Dans une ferme isolée, un détachement du 368<sup>e</sup> de réserve, composé de trente hommes, se reposent des fatigues de la nuit dans une cave et attendent la nuit prochaine pour reprendre le travail et accomplir leur mission.

A la cuisine, deux petits enfants, Lise et Jean, sont assis à côté de leur maman auprès du feu. Tous les trois parlent dans le vieux patois du pays. Tout à coup, la maman se lève, court à la porte et voit arriver au loin des cavaliers.

Mes enfants., dit-elle en les serrant sur son cœur, je crois que les Prussiens arrivent. Ils vont voir que nous avons logé et nourri des soldats français, et sûrement ils voudront nous faire dire où ils sont. Ils les prendront et les fusilleront.

-Il faut leur dire qu'ils sont partis par là, juste le chemin opposé, dit le petit Jean.

Oh! non, dit la maman, si nous les trompons par un mensonge, ils reviendront se venger. Écoutez plutôt: je ne parlerai aux Prussiens qu'en patois, ils n'en comprendront pas un mot. Vous ferez comme moi, et à tout ce qu'ils diront vous ne répondrez toujours que par la même phrase que vous direz en patois.

Des pas de chevaux se font entendre, puis un cliquetis d'armes. Du courage! mes enfants, dit la maman. La porte s'ouvre, les Allemands entrent. Ils questionnent, mais les réponses de la maman sont incompréhensibles.

-Voyons ces deux enfants, ils doivent apprendre le français à l'école, dit l'officier qui parlait un peu le français.

Un des soldats saisit la petite Lise, tandis qu'un autre s'emparait du petit Jean. -Où est votre père? dit-il d'une voix rude; où sont les «Françoses» qui ont passé ici?

Lise leva ses yeux bleus vers ce soldat étranger et toute tremblante répondit en patois. Jean fit de même. Les soldats irrités, soupçonnant une ruse, fouillent la maison, mais ne parviennent pas à découvrir la trappe, qui auparavant avait été recouverte de paille sale. Ils menacent les enfants de leur sabre. Ils leur disent qu'ils vont tuer leur maman et les tuer eux-mêmes s'ils ne répondent pas. Les pauvres enfants se mirent à pleurer, mais, fidèles aux recommandations de leur mère, ils répétaient à travers leurs larmes toujours la même phrase.

Les soldats français qui étaient dans la cave, et qui entendaient tout par une petite plaque formant soupirail, bouillaient dans leur sang et, sans leur officier, seraient sortis pour défendre ces pauvres enfants et se seraient sans doute fait tuer, car leur nombre était inférieur. Les Prussiens ne pensèrent pas que des enfants si jeunes et menacés de si près étaient capables d'une discrétion si héroïque; ils finirent par croire qu'ils ne pouvaient se faire comprendre et s'en allèrent.

Et voilà comment deux petits enfants, Lise huit ans et Jean dix ans, ont, par leur obéissance à leur maman et leur courage, empêché trente hommes d'être tués, permis à vingt-huit femmes d'avoir encore leurs maris et à quarante-sept petits enfants d'avoir leur papa. Dans ces quarante-sept petits enfants, ma petite Marcelle et mon petit Charles reverront peut-être leur papa.»

Maurice Barrès ajoute

«Je laisse à ce récit son gentil caractère. Un ouvrier devenu Soldat, cause de loin avec ses enfants. Mais là-dedans, pour moi, le principal attrait, c'est que le fait rapporté est bien authentique, je connais la ferme de Meurthe-et-Moselle, et je la nommerai plus tard, ainsi que la fermière et ses deux enfants qui ont été justement récompensés.»

*(Feuille d'Avis de Lausanne, 18 mars 1915.)*

### **Les Indes sauvées par un enfant.**

C'était au Bengale, dans la terrible année 1857. Les Indes britanniques étaient en révolte. Delhi était occupée par des hordes de cipayes rebelles contre les Anglais. Tous les bâtiments publics étaient au pouvoir des insurgés, sauf celui des télégraphes.

Un jeune garçon, dont le nom est resté inconnu, s'aperçut de cet oubli; c'était un apprenti télégraphiste. Il parvint comme par miracle à traverser les rues remplies d'insurgés et à pénétrer dans le bureau abandonné. Il alla jusqu'à l'appareil et lança au prochain bureau ce message: «Les rebelles se sont emparés de l'arsenal; ils ont tué les magistrats et massacrent les Européens.»

Il ne put continuer. Saisi par les cipayes, il fut mis en pièces, mais l'avis était parvenu à destination. Bientôt le général Havelock accourait, entra à Delhi et désarmait les troupes indigènes. L'insurrection était étouffée.

### **Libre accès auprès du Père.**

Un soldat américain blessé désirait obtenir sa retraite pour aller vivre dans son village. Il résolut de s'adresser au président de la République en personne. C'était alors Abram Lincoln.

Comme le malade se promenait dans les jardins du Palais présidentiel, il rencontra un jeune garçon qui, le voyant si triste, lui demanda ce qu'il avait.

-Hélas! dit le soldat, je crains de mourir sans revoir les miens! Le président seul peut me donner mon congé et l'on m'empêche de le voir.

-Le président! mais c'est mon papa, dit le petit garçon. Venez avec moi, je vais vous conduire vers lui.

Quand ils arrivèrent à la porte, la sentinelle essaya de leur barrer le chemin, mais le petit garçon cria de toutes ses forces:

-Papa, papa! c'est moi, laisse-moi entrer.

Quand la porte s'ouvrit, l'enfant dit à son père, en lui présentant l'invalides:

-Papa, voilà mon ami le soldat, que je t'amène pour que tu lui donnes son congé.

Le grand Lincoln accorda la pension de retraite.

### **Le choral de Luther.**

En 1547, trois hommes qui devinrent plus tard les colonnes de l'Église, Mélanchthon, juste Jonas et Cruciger éprouvèrent la puissance de consolation renfermée dans ce cantique.

Lorsque Charles-Quint entra dans Wittemberg, ils durent chercher une autre retraite. Au moment où, accablés de tristesse, ils entraient à Weimar, ils entendirent, près de la fontaine de la place du marché, une jeune fille chanter de tout son cœur

Que les démons forgent des fers

Pour accabler l'Église,

Ta Sion brave les enfers

Sur ton rocher assise.

Ces paroles relevèrent leurs esprits abattus et, se tournant vers la chanteuse, Mélanchthon lui dit: «Chante, chante, ma chère enfant; tu ne sais pas quelles gens tu as consolés!»,

### **Ce qu'Hérode aurait dû répondre.**

Un instituteur de village venait de raconter à ses élèves l'histoire de la décapitation de Jean-Baptiste. Il avait vivement dépeint la conduite de cette jeune fille d'Hérodiade, leur faisant comprendre quels sentiments révélait chez elle la demande d'un pareil présent. Puis il demanda:

-Le roi avait-il le droit d'accorder cette indigne requête et de faire mettre à mort le pieux Jean-Baptiste?

-Non, répondent les enfants.

-En effet, mais, puisqu'il était engagé par serment, qu'aurait-il dû répondre à la fille d'Hérodiade?

Long silence. Enfin un petit garçon lève timidement un doigt en l'air.

-Eh bien, Fritz, voyons, qu'aurait pu dire Hérode?

-La tête de Jean fait partie de la moitié du royaume que je garde pour moi, répond l'enfant avec beaucoup d'à-propos.

*(Église libre.)*

### **Regardez les oiseaux des champs.**

M. le pasteur Ruel écrivait naguère ce qui suit au journal Le Huguenot:

«Dans l'église de Lamastre vient de mourir un chrétien dont les pauvres et nos œuvres de charité auront à regretter vivement le départ. M. Pierre Cornut faisait en secret beaucoup d'aumônes, donnait largement aux collectes pour les œuvres chrétiennes, étendait au loin ses dons généreux, toujours sous le voile de l'anonymat.

M'étant un jour enquis, auprès de M. Cornut lui-même du mobile de son étonnante charité voici ce

que j'appris: «je dois, me dit-il, tout ce que je possède à mon Dieu qui, lorsque j'étais encore tout enfant, me fit instruire par ses chères bergeronnettes. je m'étais loué pour garder les moutons, non loin de Mezenc, aux gages de trois francs pour tout un été, et Dieu m'apprit à regarder avec quel soin les bergeronnettes cueillaient de leur bec effilé, pour faire leur nid, la laine que les moutons de mon maître abandonnaient, par petits flocons, aux buissons du chemin. Pourquoi ne serais-tu pas aussi intelligent et aussi laborieux que ces petits oiseaux du bon Dieu, me dis-je? je me mis donc au travail, et avant la fin de septembre, j'eus ramassé pour quatre francs de laine. C'était ma fortune. Avec cet argent, joint à celui de mes gages, sept francs en tout, j'achetai un panier d'osier, quelques pelotes de fil, des boutons, des aiguilles. je portai la malle quelques années; maintenant, j'ai deux grands magasins de mercerie. Non, je ne rendrai jamais à mon Dieu tout ce que je dois à ces chers petits oiseaux.»

*(Semaine religieuse, 25 mai 1895.)*

## **IV VIE CHRETIENNE . Aimez vos ennemis.**

### **Un acte d'amour.**

Dans le Journal de Genève du 9 septembre 1914, sous la signature Paul Seippel-

Tant d'actes de barbarie soulèvent notre conscience qu'il est bon pourtant de savoir que même chez les combattants de ces luttes sans merci, il y a des coeurs assez hauts pour que les meilleurs sentiments humains n'y soient pas étouffés.

Dans un hôpital savoyard, non loin de notre frontière, sont soignés côte à côte deux blessés un Français et un Allemand, qui se sont liés de la plus étroite amitié. Comment en sont-ils venus là?

Je veux vous conter leur histoire dans toute sa simplicité, d'après un témoin entièrement digne de foi, qui l'a recueillie de leur bouche.

C'était au cours des combats acharnés qui se livrèrent dans les Vosges. Chaque pouce de terrain était disputé avec acharnement. Tantôt une armée avançait, tantôt l'autre. De fréquents corps à corps se produisaient. L'exaspération allait croissant. On ne faisait plus de quartier. Tant d'atrocités avaient été commises dans les villages d'alentour!

Un fantassin allemand, ayant trouvé, dans un lieu écarté, un blessé français baigné dans son sang, eut pitié de lui, le chargea sur ses robustes épaules et voulut l'emporter à l'ambulance. «Quoi! s'écria un de ses camarades, tu soignes un de ces cochons de Français!» Dans sa fureur, cette brute arma son fusil, épaula et fit feu. Ce fut l'ambulancier volontaire qui fut atteint dans le dos.

Les deux blessés gisaient l'un près de l'autre se soignant de leur mieux mutuellement. Les Français ayant avancé, ils furent tous deux recueillis et, après les premiers soins, sans les séparer, on les achemina vers la Savoie.

Aujourd'hui ils ne peuvent plus se passer l'un de l'autre. Et, quoique le règlement exige que les prisonniers soient mis à part, on laisse souvent côte à côte les deux amis. Rien de plus touchant que de voir l'affection qu'ils se témoignent.

Mais l'Allemand a été, dit-on, atteint mortellement. S'il meurt sur terre française, il mériterait que des mains françaises lui élevassent un modeste monument.

L'acte de cet humble héros ne console-t-il pas de bien des tristesses?

### **D'une lettre du front à M. le professeur Raoul Allier**

«J'ai vu un jour une scène qui m'a tiré les larmes des yeux. Sur une route défoncée par la pluie et le passage continu des convois, deux blessés se soutenant mutuellement s'avancent. L'un est fantassin français, à la tête bandée; il donne son bras à un Allemand blessé aux bras et à la poitrine. Le sang a rougi sa tunique. Il est blême, et en passant à côté de moi il me demande en assez bon français: A boire. Alors je me rappelle que je suis unioniste. Je le fais rentrer dans la ferme où je me trouve et lui offre une chaise. Exténué, il s'assied... Il boit avidement le bol d'eau... et est tout surpris quand je lui offre une tablette de chocolat. Alors, ému, il me dit: «Oh, merci, mon ami!» C'est un jeune homme de vingt et un ans, originaire de Brandebourg. Et les deux blessés, unis par la souffrance, repartent dans la direction de l'hôpital de Poperinghe.»

### **Le pardon du père.**

Quel souvenir m'a laissé mon culte de Noël au dépôt des prisonniers allemands, où l'autorité, hélas n'est pas très disposée à favoriser mon ministère! Exceptionnellement, sur la demande des soldats, je fus autorisé à me rendre au milieu d'eux ce matin-là. Les 252 protestants du dépôt étaient serrés autour de la table sainte, écoutant avec une émotion évidente; 70 environ avaient d'avance manifesté leur désir de communier; plus de 200 prirent part à cette Cène; avant la fin nous manquions de vin; j'étais enfermé à clef avec eux; la Cène continua avec le pain seulement. Nous avions défendu de chanter, mais le commandant, un excellent homme, qui veut être plus que juste avec les Allemands, parce qu'ils lui ont tué un fils et probablement deux, nous avait quand même permis de chanter à mi-voix; le murmure de ces 250 voix mâles faisait un chœur saisissant.

*JOSPIN, pasteur à St-Nazaire.*

### **Plus fort que la haine.**

Pendant la guerre de 1914, sur un champ de bataille, un blessé allemand était tombé. Il gémissait, la nuit allait venir... et personne pour lui porter secours.

Tout à coup il entendit le bruit d'une contre-offensive et près de lui des soldats vinrent à passer, dont l'un le blessa encore.

Puis ce furent des hommes recrutés aux terres lointaines, des noirs... et le blessé se disait:

«Si les blancs ont ajouté à mes blessures, que feront ces sauvages!»

Il ferma les yeux...

Tout à coup il sentit une main posée sur lui.

C'était un de ces noirs qui s'était arrêté et cherchait à verser quelques gouttes d'eau dans sa gorge brûlante de fièvre.

Ce noir était un chrétien. Le fait ci-dessus a été raconté en Allemagne par le blessé lui-même.

## **Les grands blessés.**

Au cours de la guerre 1914-1918, les gouvernements des pays belligérants échangèrent leurs prisonniers grands blessés. Les mutilés allemands, prisonniers en France, purent rentrer dans leur pays, et il en fut de même des grands blessés français prisonniers en Allemagne.

L'échange se fit par convois de chemin de fer, à travers le territoire suisse.

Des foules énormes se portaient dans les gares suisses à toutes les heures de la nuit, pour acclamer les mutilés, et les combler de friandises.

Une dame de la Croix-Rouge qui accompagnait un train de grands blessés, de Constance à Lyon, à rapporté le trait suivant qui mérite d'être connu partout.

Le train français était arrivé vers deux heures du matin à la station de Matran, dans le canton de Fribourg. Il stoppa à cause du train allemand qui arrivait pour le croisement. Français et Allemands se trouvèrent un instant arrêtés portière à portière, à un mètre de distance.

On se demandait avec une certaine angoisse ce qui allait se passer.

«Voilà les Allemands!» cria quelqu'un.

Aussitôt les blessés français saisirent les fleurs qu'on leur avait offertes dans les gares et les jetèrent dans les wagons allemands en s'écriant: «Ce sont des camarades. Qui sait si ce n'est pas nous qui les avons blessés!»

Cette scène ne dura qu'une demi-minute. Avouez qu'elle n'aurait pu être plus émouvante.

## **Jean Huss et Paletz.**

Etienne Paletz, membre influent du clergé de Prague avait été un intime ami de Jean Huss; il était devenu un de ses plus ardents adversaires. Cependant Huss fut admirable d'humilité et de charité; il porta l'esprit de pardon si loin qu'il choisit Paletz lui-même pour recevoir sa confession avant de mourir. Celui-ci recula devant une pareille tâche et refusa catégoriquement. Pourtant, vaincu par une telle grandeur d'âme, il vint visiter sa victime.

Huss lui adressa la parole d'un ton triste et doux:

-Paletz, dit-il, j'ai prononcé devant le Concile quelques paroles offensantes pour toi. Pardonne-moi.

Au sujet d'un autre adversaire, Michel Causis, Huss disait aussi:

-Michel est venu plusieurs fois dans ma prison. Il a dit à mes gardiens: «Avec la grâce de Dieu, nous brûlerons bientôt cet hérétique.» Pour moi, je n'exprime aucun désir de vengeance, je la laisse à Dieu et je prie pour cet homme du fond du cœur.

## **Oberlin et le Juif.**

Un jour qu'Oberlin travaillait dans son cabinet, il entendit une grande rumeur au village. Apercevant un étranger que toute la population accablait d'injures et de menaces, il perce la foule. De toutes parts on crie: C'est un juif, c'est un juif! Et ce n'est pas sans peine que le pasteur obtient le silence. Il en profite pour reprocher à ses montagnards de ne pas se montrer dignes du nom de chrétiens. Puis, chargeant sur ses épaules le ballot de marchandises de l'étranger, il le prend par la main, le conduit dans son presbytère et le soustrait ainsi à cette fureur aveugle.

*(Vie de J.-F. Oberlin par C. LEENHARDT.)*

## **Une bonne réponse.**

Un ami informa, un jour, le poète Le Tasse qu'un méchant homme le diffamait de tous côtés.

-Sa maladie, répondit Le Tasse, ne me cause aucun dommage réel. Combien il vaut mieux qu'il parle mal de moi à tout le monde, que si tout le monde lui parlait mal de moi.

## **Le Tasse à propos de la vengeance.**

Le Tasse répondit à une proposition qu'on lui faisait de tirer vengeance d'un homme qui lui avait rendu de mauvais offices: «je ne veux lui ôter ni ses biens, ni sa vie, ni son honneur; je voudrais seulement lui ôter sa mauvaise volonté.»

## **La croix de Louis XII**

Louis XII, roi de France, ne parvint au trône qu'après beaucoup de contrariétés et de luttes, que lui suscitèrent de violents ennemis. Lorsqu'il fut devenu roi, il prit un registre où étaient inscrits les noms de beaucoup de personnes, et il marqua ceux de ses persécuteurs d'une croix rouge.

Cette action du roi fut connue, et ses ennemis l'ayant apprise, se crurent perdus et s'enfuirent. Mais Louis XII les fit rappeler et leur dit:

«J'ai fait une croix rouge à vos noms pour me souvenir de la croix de Christ, et pour prendre exemple de Celui qui du haut de cette croix a dit: «Mon père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.»

## **Générosité des Soleurois.**

Au XIVE siècle, les Soleurois ayant embrassé le parti de Louis de Bavière, leur ville fut assiégée par le duc Léopold d'Autriche, celui que sa défaite à Morgarten a rendu célèbre.

Pendant le siège, l'Aar déborda, et l'inondation vint détruire les travaux des assiégeants.

Léopold avait fait construire un pont de bateaux pour le service de son camp. Craignant que ce pont ne puisse résister à la violence du courant, il donna l'ordre de placer dessus autant de soldats qu'il en pourrait contenir. Cet ordre fut exécuté.

Mais bientôt le pont trop chargé se rompt, et les malheureux soldats sont précipités dans les flots. Les Soleurois, voyant ce désastre du haut de leurs remparts, oublient que ce sont des ennemis qui vont périr, et se hâtent de leur porter secours. Après bien des efforts, ils parviennent à en sauver le plus grand nombre. Le duc Léopold fut obligé de lever le siège de la ville, car ses soldats ne voulaient plus se battre avec ceux qui venaient de leur rendre un aussi grand service.

### **Un païen modèle.**

Raboroko qui vient d'entrer dans l'Eglise, racontait M. P. Germond, a toujours été un païen modèle. Il en remontrait à plusieurs par son assiduité aux services et par sa fidélité à lire la Bible. Il ne la lisait pas sans fruits. Un jour, le missionnaire lui demanda:

-Raboroko comment cela va-t-il avec ton voisin, le Boer? T'ennuie-t-il toujours, toi et tes gens?

-Non, il ne le fait plus.

-Comment cela?

-C'est depuis cet hiver. Une nuit, tout son bétail avait été paître dans mes champs. Le matin, il vint le réclamer et demanda combien il devait payer.

-Va tout d'abord, lui dis-je, voir le dégât que tes bêtes ont fait.

Il revint, reconnaissant qu'elles avaient beaucoup gâté et demanda de nouveau ce qu'il devait payer.

-Prends ton bétail, lui répondis-je. je ne te demande rien.

### **Romains :**

Un fermier vivait en mauvais termes avec son voisin. Celui-ci souffrait de cette inimitié et, à maintes reprises, avait offert la paix à son adversaire. Tout fut vain. Un jour qu'il lui ramenait une de ses vaches qui avait piétiné son jardin, il lui dit:

-Voisin, voilà ta vache, et si je la trouve encore paissant mes choux...

-Eh bien! quoi? interrompit l'autre excité et croyant à une menace.

-Eh bien! répondit paisiblement l'offense je te la ramènerai encore.

Plus jamais la vache ne revint et la paix fut conclue entre les deux hommes.

### **Pardon.**

Parmi les actes de générosité et de miséricorde qui illustrent la vie de Robert Steward, alors qu'il était gouverneur du Missouri, il n'en est peut-être pas de plus touchant que le suivant.

Un jour qu'on lui avait amené un prisonnier dont on lui demandait la grâce, le gouverneur parut

étrangement impressionné en le regardant. Il le fixa longtemps en silence d'un air indécis, puis, finalement, signa l'acte de grâce qu'on lui avait présenté.

Mais avant de le tendre au condamné, il lui dit:

-Je crains fort que vous ne commettiez quelque nouveau méfait qui vous ramène en prison.

Celui-ci protesta énergiquement.

-Je suppose que vous retournerez sur le fleuve, continua le gouverneur.

-Oui, j'en ai l'intention.

-Dans ce cas, j'exige que vous me promettiez une chose; je vous demande que vous me donniez votre parole de ne plus jamais vous servir de gourdin, lorsque vous serez devenu contremaître, pour forcer n'importe quel mousse malade à sortir de son hamac pour vous aider à charger votre bateau pendant une nuit orageuse.

Le prisonnier le promit, mais, surpris d'une telle requête, il s'enhardit à demander au gouverneur pourquoi il lui faisait faire cette promesse.

-Parce que, lui répondit-il, il se pourrait que, quelque jour, ce garçon devînt gouverneur et qu'il vous refusât le pardon d'un crime si vous vous adressiez à lui pour l'obtenir.

Puis continuant:

-Par une nuit de tempête, il y a plusieurs années, vous fîtes escale sur le Mississippi pour charger du bois. Il y avait à bord un jeune garçon, qui s'était engagé à y travailler pour gagner son passage de New-York à Saint-Louis, mais étant malade de la fièvre, il était resté couché dans la cale. Vous aviez assez d'hommes pour faire la besogne sans lui; néanmoins vous allâtes chercher un gourdin pour le forcer à sortir de son hamac, le poussant devant vous, sous la pluie, dans la nuit noire. Terrorisé par vos coups et vos jurons, il fut obligé de travailler comme un esclave jusqu'à ce que le chargement fût complet!... je suis ce garçon, et... voici votre grâce!

Le prisonnier, tremblant de confusion, cacha son visage dans ses mains pendant un long moment, puis sortit sans oser prononcer une autre parole.

## **IV VIE CHRETIENNE . Bonté, douceur, bienveillance.**

### **Un miracle de l'amour.**

Un jour, il y a quelques années, à Lausanne, un jeune homme qui avait mauvaise façon, non seulement parce qu'il était mal habillé mais Parce qu'il avait une figure rude et tourmentée, entra dans un magasin pour demander un secours.

Le commerçant qui le reçut est un homme qui a eu une jeunesse difficile mais au cours de laquelle il a fait l'expérience de l'amour de Dieu. Au lieu de renvoyer le visiteur, de se débarrasser de lui, cas échéant, avec quelques sous, il l'interrogea avec bienveillance, puis finit par lui dire: «Venez souper avec moi et j'irai voir, dans la soirée, un ami qui aura peut-être du travail pour vous.» Ainsi fut fait et le vagabond s'assit, pour la première fois, peut-être, de sa vie, à la table d'une honnête famille. Le

lendemain il était engagé comme commissionnaire dans une fabrique lausannoise où il resta une année puis Partit pour la France.

Quelques années plus tard, c'était en 1922, dans le train, entre Lausanne et Genève, notre commerçant lausannois qui avait fait le bon Samaritain, se trouva assis vis-à-vis d'un monsieur très correctement mis, qui avait bonne façon et qui, après l'avoir dévisagé pendant un moment avec insistance, finit par lui dire:

-N'êtes-vous pas M. X..., de Lausanne

-Parfaitement.

-Et moi, je suis le jeune homme que vous avez accueilli, un soir, à votre foyer. Ce soir-là il s'est passé quelque chose en moi qui a transformé ma vie, j'ai recommencé une existence et aujourd'hui j'ai une situation et je suis un homme heureux!

C'est là un de ces miracles de l'amour qui n'ont jamais cesse de se produire.

### **Les souliers et les deux écus.**

Un jeune Anglais se promenait dans les environs de Lausanne avec le professeur Louis Durand.

Ils aperçurent au bord du chemin une paire de souliers tout terreux, qu'ils jugèrent appartenir à un pauvre ouvrier qui travaillait dans le champ voisin, et qui se disposait à quitter son ouvrage pour venir prendre son maigre repas.

Voyant cela, le jeune homme dit au professeur:

-Il faut jouer un tour à cet homme, cachons-lui ses souliers, et plaçons-nous derrière la haie pour voir son embarras.

-Mon ami, répond le professeur, il ne faut jamais se divertir aux dépens du pauvre. Faites une action plus digne de vous. Mettez un écu de cinq francs dans chacun des souliers et cachons-nous.

L'Anglais obéit et les deux hommes se dissimulèrent derrière un gros buisson, au travers duquel ils pourraient voir facilement ce qui allait se passer.

L'homme approche, et tout en remettant son habit, il met le pied dans un de ses souliers; sentant un corps étranger, il se baisse et trouve l'écu.

Le plus grand étonnement se peint sur son visage, il tourne et retourne la pièce d'argent, regarde autour de lui, et n'aperçoit personne. Alors il met l'écu dans sa poche, mais quelle n'est pas sa surprise lorsqu'il trouve le second écu. Le pauvre homme tombe à genoux et s'écrie: «Merci, mon Dieu! tu savais que ma femme est malade, que mes enfants et moi sommes bientôt sans ressources... et tu m'as envoyé cet argent. Oh! puissé-je reconnaître tes bienfaits et t'en témoigner ma gratitude! Des larmes jaillirent des yeux du jeune Anglais.

-Eh bien! lui dit le professeur, n'avez-vous pas plus de joie de ce que vous avez fait, que de ce que vous aviez envie de faire?

-Ah! cher Monsieur, répondit le jeune homme, vous m'avez donné une leçon que je n'oublierai jamais.

## **Un coeur gagné.**

Mathilda Wrede est une noble femme qui a consacré sa vie au soulagement des prisonniers. Fille du gouverneur de Wasa en Finlande, elle a renoncé à tout pour accomplir la mission que Dieu lui a mise au coeur et plusieurs épisodes de sa carrière sont révélateurs de la puissance victorieuse de l'amour chrétien.

Un nomme Matti Haapija, homme d'une force herculéenne, et qui avait toujours échappé à la police fut enfin terrassé et arrêté. Il devait être juge pour plusieurs crimes. On l'avait mis aux «grands fers», c'est-à-dire enchaîné pieds et mains avec un carcan au cou et les gardiens n'osaient pas même l'approcher.

Mathilda vint le voir dans sa cellule et obligea les surveillants à la laisser seule avec le détenu.

-Dormez-vous? dit-elle au malheureux couche sur une planche.

Comme il ne répondait pas, elle le toucha à l'épaule. Il se lève, se dresse devant elle malgré ses chaînes.

-Que venez-vous faire ici? Vous venez me faire un sermon, c'est peine perdue.

Mathilda, contrairement à son habitude, ouvrit cependant sa Bible et en lut au criminel quelques passages, puis, assise à côté de lui sans manifester aucune crainte, elle lui parla de l'amour de Dieu et du pardon possible.

Le misérable pleura et du fond de son coeur s'exprima une prière déchirante.

L'affection et la confiance avaient désarmé l'assassin, jusqu'à sa dernière heure il lui témoigna la plus délicate reconnaissance.

## **Un souvenir amer.**

Il est un jour de mon enfance que je ne puis oublier, raconte M. C. Nous demeurions alors à Saverne, et je jouais avec des amis près de l'auberge où s'arrête la diligence de Paris.

Quelques voyageurs étaient descendus de la voiture. L'un d'eux s'efforçait d'avancer à l'aide d'une béquille, poussant en avant ses jambes torses, d'une façon si étrange, qu'elles ne semblaient pas être attachées à son corps.

Je criai à haute voix: «Voyez-donc ces jambes en saucisses!».

Les autres garçons riaient tout haut. L'estropié se retourna et jeta sur moi un regard profondément triste.

Au même instant, je tressaillis de frayeur, car mon père, dont j'ignorais la présence, s'approchait de

-Quel beau garçon tu as là, mon cher Certes, il valait la peine de le tirer de l'eau.

Ces paroles me transpercèrent le coeur, je ne pouvais détacher les regards de cet homme.

Mon père, m'avait souvent raconté, qu'à peine âgé de trois ans, j'étais tombe dans la rivière par une froide matinée de mars, et qu'un de ses amis m'avait sauvé au péril de sa vie.

Pour moi, l'affaire n'avait pas eu de suites fâcheuses. Mais ce bain glacial avait attiré à mon sauveur un rhumatisme rebelle à tous les remèdes, et qui faisait de lui un estropié pour le reste de ses jours.

Cet ami qui m'avait sauvé, c'était cet homme; il augmentait encore mes remords en passant généreusement sous silence mes indignes moqueries.

### **Sympathie.**

Pendant les cures à Niederbronn que l'état de sa santé imposait à sa femme, Oberlin se sentait tout désemparé. Il lui écrivait de longues lettres lui donnant des nouvelles de la paroisse et de la maison et les détails dans lesquels il entre montrent clairement combien sa compagne lui manquait. Aussi était-il par moments très inquiet, et c'est sans doute dans une de ces heures douloureuses qu'il lui écrivait cette phrase si poignante dans sa naïveté:

«Ah! mon Dieu! Ne me donne pour nourriture que des pelures de pommes de terre, mais ramène-moi ma femme!»

*(Vie de J.-F. Oberlin, par C. LEENHARDT.)*

### **Pardonner.**

Sur son lit de mort et avant de lui donner la sainte Cène, on demandait au professeur Hengstenberg, de Berlin, s'il avait pardonné de tout son coeur à tous ceux qui, dans le cours de sa vie, lui avaient fait de la peine.

-Je ne connais personne, dit-il, à qui j'aie quelque chose à pardonner, je suis reconnaissant à tous ceux qui, par leurs censures, m'ont poussé à la vigilance et à la prière.

### **Puissance de la sympathie.**

Dans un magasin de joaillerie d'une grande ville, deux amis examinaient des pierres fines. L'un d'eux montra à son compagnon une pierre opaque, sans éclat ni apparence.

-Comment se fait-il qu'elle se trouve dans cet assortiment, demanda-t-il. Elle n'a rien pour attirer le regard.

Au lieu de répondre, l'ami la prit et la tint un moment cachée dans sa main. Lorsqu'il la remit au jour, elle brillait d'un vif éclat et les plus belles teintes de l'arc-en-ciel semblaient s'y jouer.

-Qu'est-ce que cela veut dire? demanda le visiteur surpris.

-C'est une opale, une de ces pierres qu'on appelle sympathiques, parce qu'il leur faut le contact d'une main chaude pour qu'elles recouvrent tout leur éclat.

### **La contagion du bien.**

Une action bonne en inspire souvent beaucoup d'autres. Voici un récit de journal qui vient à l'appui de cette vérité: «Un petit marchand de journaux monte dans un tramway; il se couche sur la banquette et s'endort profondément; peu après, deux jeunes filles entrent aussi dans le tramway et s'asseyent en face du gamin. Elles remarquent ses pieds nus, ses habits déchirés, sa figure pale et tirée portant les traces de la misère et de la faim; voyant que sa joue repose sur le cadre de bois de la fenêtre, l'une d'elles se lève et doucement glisse son manchon en guise d'oreiller sous la tête du petit dormeur. Cet acte de bonté ne passa pas inaperçu et porta ses fruits; un vieux monsieur, assis un peu plus loin, tend à la jeune fille une pièce d'argent tout en lui montrant le garçon. Après une minute d'hésitation elle la prend; un autre lui donne cinquante centimes, une femme quelques sous; et en peu de temps une petite collecte est faite en faveur du petit marchand. Un seul acte de bonté a produit comme une vague d'influence qui a touché le coeur d'une vingtaine de personnes et les a poussées à faire chacune quelque chose.

### **Je veux être bonne.**

Je veux être bonne, tel était le propos qui revenait constamment sur les lèvres de la princesse Victoria d'Angleterre. Plus tard, elle demeura toujours fidèle à ce principe évangélique.

Un jour, le couple royal avait fait venir à la cour la grande cantatrice Jenny Lind. Le pianiste de Sa Majesté poussé par une jalousie de métier, mit la pauvre artiste en détresse en l'accompagnant aussi mal que possible. La reine s'en aperçut, et quand Jenny Lind dut chanter un second morceau: C'est moi qui vous accompagnerai, dit-elle, et elle se mit au piano.

A la campagne, la reine et son époux jouissaient aussi de leurs simples promenades. Un jour qu'une averse les avait surpris, un brave facteur de campagne qui ne les avait point reconnus, leur courut après pour leur offrir son parapluie, un vieux riflard. L'abri fut accepté et Sa Majesté en retournant l'objet à son propriétaire, l'accompagna d'un billet de cent vingt-cinq francs.

### **La clef d'or.**

Il y a quelques années entré dans la colonie agricole de Sainte-Foy un enfant indiscipliné dont on n'attendait rien de bon. Famille, pasteur, maître n'avaient rien pu faire de lui: il était rebelle, violent, renfermé.

Un dimanche, les colons étaient réunis pour la distribution des lettres. Le directeur en remettait à la plupart des élèves, mais n'ayant pas à appeler le malheureux garçon, il surprit dans ses yeux un regard de jalousie et de colère.

Sans perdre de temps et s'adressant au pasteur qui l'avait envoyé:

-Ecrivez-lui, dit-il, adressez-lui une bonne lettre. C'est un coeur aigri qui a besoin d'affection.

Le dimanche suivant, quand la lettre lui fut remise, l'enfant ne put dissimuler sa joie. Le secret était

trouvé, l'oeuvre commencée, la clef d'or de la bienveillance avait ouvert ce coeur ferme. Avec la joie vint la confiance et la paix. Le garçon devint un des bons élèves de la colonie.

### **L'écho.**

Il y avait une fois un petit garçon qui demeurait sur la lisière d'un bois. Un jour, se croyant seul, il s'amusait à chanter, quand il lui sembla entendre la voix d'un autre enfant assez près de lui. «Hé! là-bas!» cria-t-il, «Hé! là-bas!» répondit la voix. Il ne savait pas que c'était l'écho et se mit à crier: «Tu es un méchant garçon!» Naturellement la voix répondit: «Tu es un méchant garçon!» Il rentra à la maison et dit à sa mère qu'il y avait un vilain enfant dans le bois. La mère qui comprit ce dont il s'agissait, lui dit: Parle-lui gentiment et tu verras. Le petit garçon retourna dans le bois et appela: «Hé! là-bas!» -«Hé! là-bas!» «Tu es un bon garçon.» -Inutile de dire que la voix répondit: «Tu es un bon garçon.» -«je t'aime bien.» -Et la voix, toujours fidèle, de répondre: «je t'aime bien.»

*MOODY.*

### **Compassion.**

Un campagnard se rendit un jour à la ville, avec ses quatre fils, pour y faire des emplettes. Il acheta au marché cinq pêches d'une grosseur et d'une beauté remarquables. Il en garda une pour sa femme, et donna les quatre autres à ses garçons. Le lendemain soir, tandis que toute la famille se trouvait réunie autour du foyer, il lui vint à l'idée de demander à ses fils ce qu'ils avaient fait de leur pêche. L'aîné dit, qu'il l'avait mangée, et avait planté le noyau au jardin, dans l'espérance qu'il en sortirait un arbre, qui porterait un jour des fruits aussi délicieux que celui qu'il avait goûté. Ce n'était pas trop mal imaginé; il avait le droit d'agir de la sorte et prouva par sa conduite, qu'il ne manquait ni de prudence, ni de sagesse. Le cadet avoua qu'il avait mangé sa pêche et jeté le noyau et que, de plus, il avait encore aidé à sa mère à manger la moitié de son fruit. C'était évidemment le petit égoïste de la famille; mais il en était le membre le plus jeune, et il faut espérer qu'il sut se corriger de ce défaut dans l'avenir.

Le second des fils raconta, qu'il avait ramassé le noyau dédaigné par son frère cadet et, qu'après l'avoir cassé, il en avait mangé l'amande. «Elle avait, dit-il, un goût très agréable, puis, continua-t-il, j'ai vendu ma pêche, et l'argent que j'en ai eu m'aidera à en acheter d'autres.» Quel garçon entreprenant n'es-tu pas? peut-être même un peu trop entreprenant, un de ceux qui, plus tard, ne penseront qu'à eux-mêmes et jamais aux autres.

Enfin., ce fut le tour du troisième enfant à dire l'emploi qu'il avait fait de son fruit. Ses frères avaient tous parlé sans crainte et sans hésitation; mais lui se mit à rougir lorsqu'on l'interrogea, puis il dit: «J'ai porté ma pêche à un pauvre petit ami qui est depuis longtemps malade et qui souffre tant. Comme il ne voulait pas la prendre, je l'ai posée sur son lit et je me suis sauvé.»

Les baisers que lui donna sa mère, à l'ouïe de cette bonne action, furent plus doux à ses lèvres, que n'auraient pu l'être les plus beaux fruits.

*(T. TEIGNMOUTH-SHORE, Le jardin du Roi.)*

### **Hospitalité orientale.**

A propos de l'hospitalité orientale (voir Genèse 18) un voyageur raconte le récit suivant:

Un soir, je demandai à acheter un peu de lait dans un village. Voyant que j'avais éprouvé un refus, un vieillard arabe s'approcha de moi.

-Suis-moi, dit-il, tu auras la moitié de ce qui me reste.

Je lui offris une rétribution.

-Non, non, dit le vieillard, en caressant sa barbe blanche; je n'ai pas besoin de ton argent. Pourquoi prendrais-je le paiement d'une bouchée de pain Dieu ne nous la donne-t-il pas tout entière?

## **IV VIE CHRETIENNE . Travail.**

### **A l'âge où l'on choisit.**

C'est à l'âge où vous êtes, enfants, et où vous allez arriver de jour en jour que l'on prépare tout son avenir; on commence à former des projets; on se demande quel métier on veut choisir; on prend aussi des habitudes de travail ou de paresse; on apprend des choses utiles ou on refuse de les apprendre.

Un vieux maître d'école avait l'habitude lorsqu'il recommençait une année scolaire d'entrer en classe en saluant ses élèves: «Bonjour, Messieurs les agriculteurs, les professeurs, les avocats, les médecins, les syndics et conseillers municipaux! Bonjour aussi, Messieurs les vauriens, vagabonds, clients de pénitenciers, ivrognes et va-nu-pieds!» Et quand les élèves tout étonnés de cette salutation inaccoutumée, le regardaient d'un oeil interrogateur, il ajoutait: «Oui, mes amis, vous pouvez être ceci ou cela, devenir une chose ou l'autre et cela va se décider pendant cette dernière année d'école.» Le vieux maître avait bien raison: Vous êtes à l'âge où l'on choisit!

### **Craindre Dieu, et travailler dur.**

David Livingstone fut missionnaire et médecin, géographe et explorateur; traversant l'Afrique de part en part; découvrant des territoires immenses jusque-là inconnus; parcourant des milliers de kilomètres avec des moyens de locomotion plus que précaires; malade de fièvres et de rhumatismes; perpétuellement séparé des siens, alors qu'un foyer était son plus grand rêve; dépouille, jeune encore, de ses parents, de sa femme et de deux enfants, il resta inébranlablement fidèle à sa vocation' de pionnier de Jésus-Christ, toujours prêt à poursuivre la route, «pourvu que ce fût en avant».

Et lorsque cet infatigable serviteur fut près d'achever sa course, quittant l'Angleterre pour son suprême voyage il adressa à la jeunesse de son pays un discours dont les derniers mots sont comme le résumé et la devise de sa vie: «Craignez Dieu; travaillez dur; tout est là.»

*(TH.-D. PACHE, David Livingstone.)*

### **Premier ministre.**

Le grand Livingstone eut un jour l'occasion d'assister à l'école d'Hamilton où deux de ses fils étaient

entrés comme élèves. Il voulut bien adresser à tous les élèves quelques conseils dont le souvenir est resté grave dans leur mémoire. Puis il ajouta: «Avec les avantages qui vous sont offerts, comparés à ceux que nous possédions dans ma jeunesse, chacun de vous peut devenir premier ministre de la Grande-Bretagne.»

Or, parmi les jeunes élèves de l'institution se trouvait un petit garçon du nom de Andrew Bonar Law qui devint effectivement premier ministre de la Grande-Bretagne, en 1923.

### **Les deux grenouilles.**

Sous la plume d'un grave philosophe, je lisais naguère la charmante histoire que voici: «Deux grenouilles tombèrent, un soir, dans un pot de crème. L'une convaincue que c'en était fait d'elle, se laissa choir au fond du vase et y trouva la mort; l'autre ne cessa de nager, tant et si bien qu'elle finit par transformer la crème en beurre, solide assise d'où, le matin, elle put rebondir vers la vie.»

Bien entendu, je ne garantis pas l'authenticité de l'histoire,- Mais j'en apprécie la saveur et la profonde signification.

Il en est des hommes comme des grenouilles.

Les résultats obtenus par le zèle passionné, l'amour du prochain, la volonté d'aboutir, la foi de tant d'apôtres de la philanthropie ou de l'Évangile, tiennent du miracle.

*M. V*

### **Commencement ou fin?**

Un étudiant du collège de la Trinité à Oxford étant allé prendre congé de son professeur, lui dit «qu'ayant fini son éducation, il allait partir.»

-Vraiment, vous avez fini votre éducation? moi, je ne fais que commencer la mienne?

Ce mot nous rappelle celui d'Isaac Newton, le grand savant: je n'ai fait que ramasser quelques coquilles sur le rivage et le grand océan de la vérité s'étend inexploré devant moi.

### **Fidèle dans les humbles devoirs.**

Lorsque le jeune James Garfield arriva en 1851 à l'Institut d'Hiram, il se mit au travail avec une ardeur étonnante. Ses fonctions de sonneur l'obligeaient à se lever de grand matin, car la première cloche sonnait à cinq heures. Ce ne fut pas une difficulté pour James qui était très ponctuel.

Un de ses camarades de chambre lui dit un jour:

-James, je crois que tu balaies aussi bien que tu récites.

-Pourquoi pas

-Parce qu'en général on fait mieux ce qui a le plus d'importance, et une leçon est plus importante

qu'un plancher à balayer.

-C'est une hérésie, répliqua James. Balayer est tout aussi nécessaire à sa place qu'une leçon de grec l'est à la sienne. Il faut donc faire l'un aussi bien que l'autre. Un garçon qui balaie mal ne saurait bien étudier.

### **Le chimiste Vauquelin.**

Le chimiste Vauquelin eut pour père un paysan de Saint-André d'Hebertot (Calvados).

A l'école, il ne brillait pas par le luxe des vêtements, mais par une intelligence des plus vives. Le maître qui lui apprenait à lire et à écrire ne cessait de répéter au gars: Travaille, étudie, Colin, et, un jour, tu porteras de beaux habits comme le marguillier de la paroisse.

Un apothicaire de campagne, visitant l'école, offrit de le prendre comme garçon de laboratoire. Vauquelin y consentit dans l'espoir de pouvoir continuer ses études. Mais l'apothicaire n'entendait pas les choses de cette oreille et le jeune homme se sauva de chez lui. Il prit le chemin de Paris, n'ayant que son sac sur le dos et deux écus dans sa poche. Après avoir attendu longtemps dans la capitale, il fut transporté à l'Hôtel Dieu, malade à la mort. C'est peu de temps après son rétablissement qu'il fit la connaissance du chimiste Fourcroy. Celui-ci le prit à son service, en fit plus tard son secrétaire; il lui succéda dans la chaire de chimie de la faculté de médecine.

### **Vaincre sa paresse.**

Dans sa jeunesse, le naturaliste Buffon passait pour n'avoir que de médiocres talents. L'habitude de rester au lit le matin lui faisait perdre un temps considérable. Il dut combattre avec force ce funeste travers. Ayant ordonné à son domestique Joseph de le réveiller de bonne heure, il promit de lui donner un écu chaque fois qu'il y réussirait. Mais tous les prétextes lui étaient bons pour rester au lit.

Un jour, décidé d'en finir avec son maître et recourant aux grands moyens, Joseph n'hésita pas à verser sur la poitrine du dormeur un baquet plein d'eau glacée. Le moyen réussit et, plus tard, Buffon disait: je dois à Joseph trois ou quatre volumes de mon Histoire naturelle.

### **Il faut le temps.**

Le savant Archimède avait été invité à donner des leçons de mathématiques à Denys, le tyran de Syracuse. L'illustre géomètre consentit à les lui enseigner. Mais Denys trouvait l'étude trop pénible.

-C'est bien long, disait-il, ne pourriez-vous pas me faire aller plus vite?

-Prince, lui répondit le savant, il n'y a pas de chemin royal pour parvenir à la science; il faut passer par la route commune, ou y renoncer tout à fait.

### **Petites choses.**

On ne songe pas assez à l'importance des petites choses. C'est une petite chose qu'un bouton ou une

épinglé, mais c'est assez pour retenir un vêtement qui tombe, pour fixer un papier qui allait se perdre et duquel dépend le sort d'une famille. C'est peu de chose qu'une parole; mais, dite à propos, elle suffit pour empêcher une faute, pour réparer une erreur, pour remettre un égaré dans le droit chemin. C'est peu de chose qu'une larme enfin: elle apaise la colère, calme la douleur, éveille le repentir et rétablit le bonheur. Combien ridicule et coupable nous paraît ce dédain avec lequel nous disons à toute heure: «Ce n'est rien qu'une épingle, un clou, une minute!» Les minutes font des heures et les heures font des années. Et il avait raison, cet apôtre de l'instruction aux Etats-Unis, Horace Mann, quand il faisait mettre dans son journal cette annonce originale «Il a été perdu deux heures en or, enrichies chacune de soixante minutes en diamant. On n'offre pas de récompense à qui les rapportera; ces choses-là ne se retrouvent jamais.»

*FRÉDÉRIC PASSY.*

## **Tous missionnaires**

David Livingstone est le premier explorateur qui réussit, au prix de souffrances inouïes, à se frayer un passage à travers le continent noir, à traverser de part en part l'Afrique. Il écrit à Sir Roderick Murchison, président de la Société royale de géographie de Londres, pour lui annoncer le succès de sa traversée, succès dont il rendait tout l'honneur à Dieu et à sa patrie: «Mais il ne faut pas croire que j'aie atteint le but: l'accomplissement de l'oeuvre géographique, à la prendre dans son rapport avec ma vocation, n'est que le commencement de l'entreprise».

Plus loin, il écrivait ces lignes qui sont le reflet de sa vision grandiose de l'apostolat humain: «Nous sommes tous engagés dans la même cause,; géographes, astronomes, ingénieurs travaillent à rapprocher les hommes les uns des autres. Réformateurs de l'hygiène, réformateurs des prisons, promoteurs d'écoles de déguenillés <sup>{1}</sup> ou d'expéditions sur le Niger, guerriers combattant pour le droit, marins croisant sous un ciel meurtrier pour délivrer des esclaves, tous sont missionnaires.»

*(TH.-D. PACHE, David Livingstone.)*

{1} Nom donné à Londres aux écoles ouvertes, le dimanche, pour les enfants des rues, sur l'initiative de R. Raikes, dès 1780. C'est l'origine des écoles du dimanche.

## **J'ai tout un travail à faire.**

Une vieille grand'mère, faible et impotente, était assise derrière le poêle, dans un fauteuil, sa place habituelle. Le pasteur vint la voir:

-N'est-ce pas, grand'mère, vous ne pouvez plus agir, et si le Seigneur venait bientôt vous reprendre, ce serait le meilleur?

-Que dites-vous? Monsieur le pasteur, j'ai tout un travail à faire chaque jour. je prie pour mes enfants, mes petits-enfants et pour toute la maison.

Le pasteur ne put qu'approuver de tout son coeur. N'est-ce pas là un travail important et béni?

longtemps le bras droit. Pour un peintre, c'était une vilaine affaire. Mais l'artiste ne se laissa pas décourager, ni détourner de sa vocation. «Si cela ne va plus à droite, essayons à gauche», dit-il dans son savoureux langage bernois. Et en effet, il réussit. Il fut bientôt en état de peindre de la main gauche de petits tableaux de genre.

«Si cela ne va plus à droite, essayons à gauche.» Cette parole dénote chez son auteur un esprit vaillant et courageux.

### **Le fauteuil brisé.**

Jasmin, le coiffeur-poète d'Agen, appartenait à une très pauvre famille. Il se souvenait d'avoir vu transporter son grand-père dans un fauteuil à travers les rues de la ville.

-Où vas-tu, grand-père?

-Mon fils, je vais à l'hôpital, c'est là que les Jasmin meurent tous.

Bien des années après, devenu poète, Jasmin brisa le fauteuil de famille, assuré qu'il pouvait attendre mieux. Longtemps, sa femme s'était opposée à ce qu'il écrivît; elle allait jusqu'à lui cacher plumes et papier. Plus tard, elle lui disait:

-Courage, courage, chaque vers est une tuile que tu pétris pour achever de couvrir la maison.

Les choses allèrent si bien que jasmin pût acheter, au bout de peu de temps, la maison dans laquelle il vivait, tuiles et tout le reste.

### **Je les ai faites en chantant!**

C'était sur le bateau qui fait le tour du Haut-Lac, par un merveilleux après-midi de cette semaine, où le bleu du ciel et celui de l'eau rivalisaient d'éclat. Un parfait bien-être envahissait les nombreux voyageurs qui venaient de goûter à Saint-Gingolph ou sur le bateau, quand un petit bonhomme, dix à douze ans, qui circulait entre les bancs, s'arrêta auprès de moi. Il avait au bras un gros panier brun, dans lequel une couche de petits bouquets de cyclamens des bois entourés de mousse, exhalaient le parfum exquis que l'on sait.

-Des cyclamens, madame?

-Volontiers, mon petit. As-tu peut-être de la monnaie? Moi, je n'en ai plus.

-Oh! oui.

Et le gamin de plonger la main dans sa poche, puis de l'en retirer pleine de pièces de vingt centimes.

-Oh! oh! tu as donc beaucoup vendu de petits bouquets. Tu as de la chance. -

-C'est parce que je les ai faits en chantant!

Brave petit homme, on lui avait appris qu'il faut remplir sa tâche en chantant, pour qu'elle soit bénie.

Je ne l'oublierai pas la leçon que tu m'as donnée ce jour-là, sur le bleu Léman, petit garçon mal lavé,

et ton minuscule bouquet, je le garderai, même flétri, pour qu'il me rappelle que, moi aussi, je dois remplir ma tâche en chantant, tant lourde soit-elle.

*(Tribune de Lausanne.) M. V*

## **La statue de David.**

C'était en 1452: le Conseil de la ville de Florence avait commandé à un sculpteur une statue colossale de David. L'artiste acheta un énorme bloc du plus beau marbre de Carrare et se mit aussitôt à l'oeuvre. Mais cet homme se sentit incapable de mener à bien l'entreprise et mourut peu après de découragement. Tous les sculpteurs appelés pour continuer son travail déclarèrent la pierre trop endommagée. Le marbre inutile resta près d'un siècle dans la cour du Palais-Royal. Au milieu du XVIe siècle, alors que la renommée naissante de Michel-Ange remplissait déjà l'Italie, ses compatriotes l'engagèrent à reprendre cette tâche et à achever l'oeuvre abandonnée.

Michel-Ange accepta et, après deux ans d'un travail acharné, il présenta au duc de Médicis l'admirable statue de David qui passe avec raison pour un des chefs-d'oeuvre de la sculpture moderne.

## **Une légende**

Des moines venus en Angleterre pour évangéliser construisirent une maison et une chapelle et se mirent à défricher le sol; mais ils n'avaient pas de blé à semer.

Un jour, un rouge-gorge se posa sur la croix de la chapelle; il portait un épi de blé dans son bec et le laissa tomber à terre. Les moines en semèrent les grains; l'année suivante, ils les semèrent de nouveau et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils eussent une abondante moisson.

C'est la raison pour laquelle les paysans anglais ont l'habitude de dire: «Souvenez-vous de la légende!» quand quelqu'un doute des fruits, alors que les débuts ont été très modestes.

*(Almanach évangélique.)*

## **Tout à la gloire de Dieu.**

Pendant un séjour que je faisais à la campagne, j'entendis un dimanche un excellent sermon sur ce texte: «Quelque chose que vous fassiez, faites tout à la gloire de Dieu!»

Le prédicateur parla des moyens par lesquels nous pouvons atteindre ce but, et il entra dans les détails les plus familiers.

Le lendemain, nous devions faire une course de quelques lieues, et nous fûmes frappés du soin inusité avec lequel les chevaux avaient été pansés, étrillés, et tout l'équipage nettoyé. Cela nous surprit, car le domestique, garçon sérieux et honnête du reste, était nonchalant et maladroit dans son service. A notre retour, je passai devant la porte de l'écurie au moment où il détélaient ses chevaux.

-Ah! Pierre, lui dis-je, vos chevaux et votre voiture vous ont fait honneur ce matin, ils étaient autrement beaux que de coutume.

-Oh! monsieur, me répondit-il, c'est le sermon d'hier; vous savez ce que le pasteur a dit, je n'ai pu m'empêcher d'y penser, et j'ai résolu de m'acquitter de mon service mieux que je ne l'ai fait jusqu'à maintenant.

### **Le but de la vie.**

Le célèbre ingénieur Favre, qui a percé le grand tunnel du Saint-Gothard, disait quelque temps avant sa mort: «J'ai travaillé toute ma vie à me faire un nom et à acquérir des richesses; maintenant que j'ai atteint mon but, je reconnais qu'il ne vaut pas la peine de vivre et de travailler uniquement pour cela. Il ne me reste que le désir d'employer mes biens au soulagement de mes semblables, moins heureux que moi.»

*(L. PESTALOZZI, La Vie chrétienne.)*

### **Prie et travaille.**

Charles Mers, le fabricant célèbre qui a été surnommé «le père des ouvriers», passait, il y a quelques années, en compagnie d'un ami, devant les ruines d'un monastère.

-Savez-vous, demanda Mers, pourquoi ce couvent n'est plus qu'une ruine?

Celui-ci interloqué ne savait que répondre.

-C'est que dans les couvents, repartit Mers, on savait encore prier, mais on ne travaillait plus. Je crains bien qu'il en advienne de même à nos usines modernes: on y travaille bien, mais, par contre, on n'y prie plus.

## **IV VIE CHRETIENNE . Devant la mort.**

### **L'au delà.**

Gustave Werner, le fondateur des établissements philanthropiques de Reutlingen, ce chrétien si vivant et si actif, sentait à la fin de sa carrière, pleine d'épreuves, un ardent besoin de paix.

Quelqu'un lui disait un jour

-Vous pourrez au moins vous reposer au ciel.

-Oh! j'espère que là-haut nous Pourrons commencer à travailler comme il faut.

Ce qu'il désirait quitter, ce n'était pas l'activité, mais l'imperfection de l'existence d'ici-bas qui trop souvent paralyse notre travail.

## Impressions d'un blessé allemand.

(Episode de la guerre 1914-1918.)

Le journal National suisse, de La Chaux-de-Fonds, publie le récit qu'a fait à l'un de ses rédacteurs, un soldat allemand blessé, qui a été renvoyé chez lui, à La Chaux-de-Fonds. Ce soldat, dit le journal, est bien connu dans notre ville, ayant établi avec science et conscience nombre d'installations électriques.

Cet homme a pris part, comme téléphoniste, à la bataille qui s'est déroulée direction Luneville-Nancy, et qui a dure cinq jours sans interruption, du 19 au 23 août 1914. Voici son récit.

Une épouvante sans nom.

Pendant ces cinq jours on n'a Pas enlevé les cadavres. Il faisait très chaud, même la nuit. Aussi le champ de bataille répandait-il une odeur épouvantable, qu'on sentait au loin. Le spectacle est horrible, au delà de toute expression. C'est une épouvante sans nom. Les chevaux crient, les corps se tordent et se convulsent. Une fois un de ceux-ci implorait de l'eau: «Mein lieber Kamerad, gieb mir Wasser.» -je voulus lui en donner... A ce moment de son récit, le narrateur s'est arrêté... Cherchait-il un mot?... Non, c'était l'émotion, qui lui serrait la gorge et faisait jaillir les larmes. Quand il voulut donner à boire au malheureux, celui-ci était mort, serrant dans la main son chapelet. Tous les soldats prient. Un blessé racontait: «J'étais un bon socialiste. Depuis quinze ans je n'avais pas mis les pieds dans une église. Mais ici, celui qui dira qu'il n'a pas prié est un menteur.»

La bataille est un épouvantable enfer, qui défie toute tentative de description.

## Le naufrage du «Titanic».

Le 14 avril 1912, le plus beau et le plus grand des navires qui faisait sa première traversée, sombrait dans les parages de Terre-Neuve. La rencontre d'une montagne de glace avait suffi pour blesser à mort le colossal vaisseau qui portait deux mille trois cent quarante personnes. Il a sombré avec ses appartements d'un luxe inouï, avec sa télégraphie sans fil, avec son nom arrogant, avec ses millionnaires, car il a entraîné avec lui dans l'abîme près de quatorze cents passagers.

Comment dépeindre les scènes de désespoir qui eurent lieu sur le navire en détresse? Là se trouvaient réunies toutes les classes sociales: ouvriers, millionnaires, officiers, journalistes, banquiers. Nulle imagination ne retracera jamais le drame de ces deux heures d'agonie. Des cris, des larmes, des séparations infiniment douloureuses, des actes de lâcheté, des actes d'héroïsme, des appels désespérés, des hommes et des femmes qui voulaient vivre et dont la plupart n'étaient pas préparés à la rencontre de Dieu.

On vit un millionnaire, le colonel Astor-un vrai chrétien -installer avec douceur sa jeune femme dans un canot de sauvetage, puis, après lui avoir dit un dernier adieu, remonter sur le navire et employer la dernière heure de sa vie à travailler énergiquement au sauvetage des autres femmes et des enfants.

Et pendant que les parents se séparent de leurs enfants, que les femmes quittent leurs maris, qu'elles ne reverront plus ici-bas, que des cris déchirants-les cris des suprêmes séparations se font entendre, les musiciens de l'orchestre, héroïques et sublimes, jouent d'émouvants cantiques: «Jésus mis à mort pour moi, je cherche un refuge en toi» et «Mon Dieu, plus près de toi!»

C'est ainsi qu'ils coulèrent dans la nuit

1) Certains journaux français ont raconté que, pendant la soirée du dimanche qui précéda la

catastrophe du «Titanic», il y eut bal et divertissement, et que les musiciens jouèrent des valse et autres pièces légères. Cela est faux, et en voici la preuve empruntée à un Français qui n'est pas suspect de puritanisme, M. Pierre Maréchal, qui fut un des rescapés. Voici ce qu'il écrit au Journal-

«C'était le dimanche 14 avril, et vous savez ce qu'est le dimanche en Angleterre; c'est la même chose sur un bateau anglais. Mais il y avait à bord un café français, le café Parisien, avec les moeurs françaises, où beaucoup de passagers se réfugièrent tout l'après-midi et dans la soirée du dimanche. On buvait, on jouait joyeusement tandis que le restant du bateau était dans le silence austère. La musique elle-même était restée silencieuse et ne joua qu'au moment où nous coulâmes».

Qu'on veuille bien remarquer cette dernière phrase. Elle prouve que, si l'on jouait le dimanche à bord du «Titanic», c'était dans «le café parisien», et que l'orchestre du bord n'a joué, ce soir-là, que pour accomplir une mission de salut.

### **Un aviateur.**

Le lieutenant Marcel Lugin, un des plus sympathiques aviateurs de l'armée suisse, s'est tué au cours d'un vol à Zurich, à l'âge de vingt-quatre ans, le jeudi 24 juin 1915. Il est mort au service de son pays.

Le hardi pilote était chrétien. On a retrouvé dans sa vareuse, après sa mort, une feuille portant le cantique:

Mon coeur joyeux, plein d'espérance,

S'élève à toi, mon Rédempteur... avec cette mention de sa main: «Pour chanter quand je suis dans les airs.»

Aux obsèques solennelles qui lui furent faites à Lausanne le 28 juin, au temple d'Ouchy, en présence de nombreux officiers supérieurs et d'une foule énorme, M. le pasteur Jules Amiguet, un ami du défunt, a raconté le fait suivant: «Le lieutenant Lugin espérait en ce ciel, à ses sublimes promesses, auxquelles il croyait fermement. A un ami qui s'étonnait de la fermeté de sa foi et de sa confiance religieuse, il répondit, il n'y a pas longtemps: «Quand on est aviateur, on doit toujours être prêt!» Il était prêt.

### **Mort d'un héros.**

L'heure de la délivrance approche pour le hardi et infatigable pionnier du Christ, David Livingstone. L'illustre explorateur est de plus en plus faible, il ne peut plus marcher; ses serviteurs noirs fabriquent, pour le porter, une sorte de palanquin, de litière, suspendue à deux grosses branches. Il souffre de fièvre et de dysenterie. C'est une vraie agonie...

Au soir du 30 avril 1873, on est à Ilala, sur le territoire de Chitambo. Devant la hutte, les hommes veillent autour des feux.

A quatre heures du matin, Majwara appelle Souzi: «Viens voir notre maître; j'ai peur; je ne sais pas s'il est vivant.» Les noirs se réveillent l'un l'autre et, tous les six, les derniers fidèles, ils pénètrent, silencieux, dans la case: Livingstone est agenouillé sur le sol; appuyé sur le bord de son lit de camp, il semble en prière. Sa tête repose sur ses mains, croisées sur l'oreiller. A côté, une bougie brûle, comme un cierge funéraire. Silence.

Alors l'un d'eux s'approche et caresse la joue de son maître. Elle est froide. Livingstone est mort en prière.

*(TH.-D. PACHE, David Livingstone.)*

### **La Bible à l'heure de la mort.**

Le professeur J.-T. Beck de Tubingue raconte que son père mourant était entouré de beaucoup d'amis. Tout a fait immobile, il ne donnait aucun signe de vie.

Je lui demandai à haute voix s'il souffrait beaucoup; il ne répondit rien, mais je remarquai sur ses traits une expression de douleur et d'angoisse. Je lui dis alors un verset de la Bible.

Se tournant de mon côté, il murmura distinctement ce mot: «Encore». C'étaient les paroles les plus simples de l'Evangile qui le rassuraient et réjouissaient son cœur.

A l'instant de la fin, il balbutia ces deux mots: Ciel! Jésus! puis il rendit l'Esprit.

### **Etre prêt.**

Le petit-fils d'une grande dame française causait un jour avec elle des jours sombres de la Terreur, qu'elle avait traversés, et où comme tant d'autres elle avait failli périr sur l'échafaud.

-Que diriez-vous, demanda-t-il, grand' mère, si jamais vous voyiez revenir des jours pareils?

-Mon enfant, répondit l'aïeule, mourir sous le glaive ou mourir dans son lit, c'est chose secondaire. Ce qui importe, c'est d'être prêt.

### **Deux morts.**

-Couronnez-moi de fleurs, enivrez-moi de parfums; que je meure au son de la musique, disait Mirabeau mourant. Et quand la mort fut plus rapprochée:

-Mes souffrances sont intolérables, dit-il, je me

Sur son lit de mort, à l'heure de la fin, il se fit lire par son fidèle serviteur le psaume XCI Quand la lecture fut achevée:

-Que c'était beau! Voilà une nourriture qui rassasie et qui restaure. Lis-moi encore quelque chose; prends-moi le chapitre quinzième de la première Epître aux Corinthiens.

Jean lut ce que son maître lui demandait et plusieurs fois le malade l'interrompit pour lui dire:

-Arrête-toi, répète-moi cela encore une fois.

Quelques instants après, il voulut qu'on lui lût dans le recueil de cantiques de sa bien-heureuse mère celui qu'elle aimait particulièrement: «J'ai l'assurance dans la foi qui m'unit à Christ.»

Haendel avait souvent exprimé le désir de mourir le jour du Vendredi-Saint. Ce voeu fut exaucé. Ses dernières paroles furent celles-ci: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit! Fais que je meure et que je ressuscite avec toi»

Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster. Sur son tombeau, une statue le représente devant son orgue; il tient dans ses mains une feuille de musique sur laquelle se lisent ces mots: je sais que mon Rédempteur est vivant.

### **Dernières paroles.**

Le président des Etats-Unis, Mac Kinley se mourait à la Maison Blanche. Sa compagne était auprès de lui.

-Adieu, dit-il, adieu à tous!

Mme Mac-Kinley regarda la blanche figure de son mari: «Ce sont les voies de Dieu, dit-elle. Que sa volonté soit faite et non la nôtre!»

Le malade se tourna faiblement vers elle. On entendait le tic-tac de l'horloge dans la chambre voisine. Encore une fois le président parla.

«Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi. Même si cela est une croix.» Il y eut un moment de silence, après quoi il ajouta:

«Telle a été ma continuelle prière.» On pouvait à peine entendre sa voix. «Ce sont les voies de Dieu», ajouta-t-il encore.

Ce fut la dernière parole du président Mac-Kinley.

### **Sur le lit de maladie.**

Pendant qu'il était pasteur à Codognan (Gard), le jeune Henri Appia, tomba gravement malade; il descendit jusqu'aux portes de la mort.

Durant ces heures d'angoisse, il ne cessait de répéter des versets. A un ami qui voulait l'arrêter, craignant qu'il ne se fatiguât trop, il répondait: Voulez-vous m'empêcher de rendre témoignage

jusqu'à la fin?

Quand son père arriva, le malade l'accueillit par ces mots: «Dieu avait quelque chose à me dire et il m'a parlé.»

Plus tard, il lui disait encore: «Qu'au moins ces affreuses souffrances servent à la gloire de Dieu!»

*(HENRI APPIA. Sa jeunesse, son activité.)*

### **La mort de Voltaire.**

Au moment de la mort du grand sceptique, le Dr Tronchin écrivait dans une lettre conservée à la Bibliothèque publique de Genève:

En comparant la mort de l'homme de bien, qui n'est que le soir d'un beau jour, à celle de Voltaire, j'ai vu bien sensiblement la différence qu'il y a entre un beau jour et une tempête. Ces derniers temps, exaspéré par des contrariétés littéraires, il a pris tant de drogues et fait tant de sottises qu'il s'est jeté dans l'état de désespoir et de démence le plus affreux. Je ne me le rappelle pas sans horreur. La mort fut toujours devant ses yeux et la rage s'est emparée de son âme; il est mort en proie aux furies.

### **La fin d'Agrippa d'Aubigné.**

Parlant de la dernière heure de son mari, sa veuve écrit:

Il eut très bonne connaissance jusque quelques heures avant qu'il mourût. Le mercredi, tout le jour, il sommeillait et s'éveillait en riant et élevant ses mains au ciel. Il nous a rendu grand témoignage de la joie qu'il sentait, et quand il faisait ses difficultés de pouvoir prendre nourriture, il disait: «Ma mie, laisse-moi aller en paix, je veux aller manger du pain céleste. Deux jours avant sa fin, il me dit d'une face joyeuse et d'un esprit paisible et content

La voici, l'heureuse journée

Que Dieu a faite à plein désir

Par nous soit joie démenée

Et prenons en elle plaisir

### **Il y a une autre vie.**

Le professeur Paulus était un homme éminent, mais il ne croyait ni à l'Évangile, ni à la vie future.

Comme il allait mourir, il rassembla quelques amis autour de son lit, afin qu'ils pussent voir comment un philosophe peut quitter la vie sans frémir:

-J'énumérerai, leur dit-il, les symptômes de la fin, je décrirai les progrès de cette lente dissolution; ce sera la fin complète de ce que l'on est convenu d'appeler: l'âme.

Les amis attendirent ses révélations. Le professeur retomba sur son lit et ferma les yeux. Un instant, il resta immobile, puis soudain, il se souleva, les yeux tout étincelants d'une grande surprise et cria à haute voix:

-Il y a une autre vie, il y a une autre vie!

Puis il mourut.

Qui peut dire ce que son esprit a vu au moment de son départ et quelle révélation de l'éternité lui a été donnée?

*(L'Etendard évangélique.)*

### **En face du bûcher.**

Jérôme Savonarole, le réformateur de Florence, venait d'être condamné à mort. Au moment d'aller au bûcher, il communia avec deux de ses amis condamnés comme lui. Au moment où l'évêque chargé de le dégrader suivant la coutume romaine, lui enlevait ses insignes ecclésiastiques en lui disant: «je te sépare de la communion de l'Eglise,» il répliqua-«De l'Eglise militante mais non de l'Eglise triomphante; cela n'est pas en ton pouvoir.»

Au moment où l'on allait mettre le feu, la populace cria: «Moine, c'est ici le moment de faire un miracle!» Mais il recommanda à ses compagnons de ne rien répondre, afin de mourir à l'exemple du Christ, comme des brebis muettes.

### **Henri Heine sur son lit de mort.**

Henri Heine, un des écrivains les plus frivoles et les plus cyniques du siècle dernier, eut à passer par des années de terribles souffrances, causées par une maladie de la moelle épinière.

La maladie se prolongea, et voici ce que raconte un de ses amis qui le visitait quelques années plus tard, en 1849:

«J'ai, dit-il, trouvé Heine à Paris, mais dans quel état! Il était couché sur un matelas étendu par terre; le pauvre homme était presque aveugle, et son corps était en proie aux douleurs les plus aiguës. Ses bras amaigris étaient étendus immobiles, il était atteint d'une incurable maladie de l'épine dorsale; son dos, brûlé de place en place par les médecins n'était qu'une plaie. Il offrait l'image frappante de la souffrance, et pourtant son noble et beau visage avait je ne sais quelle expression de paix et de soumission. Il me parlait de ses souffrances comme si elles eussent été celles d'un autre.

Pendant longtemps je ne pus m'expliquer tant de paix et de résignation au milieu d'une telle épreuve, et surtout de la part de celui qui s'était montré athée de profession. Il ne tarda pas à m'en donner l'explication.

Après m'avoir entretenu encore quelques temps de ses maux, et avoir ajouté qu'il savait qu'il ne se rétablirait jamais, il poursuivit de cette voix ferme et forte qui lui était restée malgré sa faiblesse:

-Mon ami, croyez-moi, c'est Henri Heine qui vous le dit, après y avoir réfléchi pendant des années, et après avoir examiné et sondé ce qui a été écrit à ce sujet par toutes les nations. Eh bien! j'en suis arrivé à la conclusion qu'il y a un Dieu qui juge nos actions, que notre âme est immortelle, et qu'après cette

vie il y en a une autre où le bien sera récompense et le mal puni. Oui, voilà ce que vous déclare Henri Heine qui a si souvent renié le Saint-Esprit. Si jamais vous avez doute de ces grandes vérités, rejetez loin de vous ces doutes, et apprenez par mon exemple, que la foi pure et simple dans la miséricorde du Seigneur, peut seule faire supporter sans plainte et sans murmure les souffrances les plus cruelles.

Profondément touché en entendant ces paroles, poursuit cet ami, je saisis avec une grande émotion sa main paralysée, et il ajouta:

«Il y a des insensés qui, après avoir passé leur vie dans l'incrédulité et dans l'erreur, et après avoir renié Dieu par leurs paroles et par leurs actions, n'ont pas le courage d'avouer qu'ils s'étaient trompés. Quant à moi éprouve le besoin de déclarer que c'est une erreur maudite qui m'a longtemps aveuglé. Maintenant seulement je vois clair, et celui qui me voit et me connaît, doit avouer que si je prononce ces paroles, ce n'est pas que mes facultés intellectuelles soient affaiblies, car jamais mon esprit n'a été plus lucide, ni sa force plus grande qu'en ce moment.»

## **V MOYENS DE GRACE . La Bible.**

### **Le lecteur pressé.**

J'avais prêché un jour sur le devoir de lire la Bible. Au pied de la chaire, un brave syndic m'attendait, raconte un pasteur de campagne.

-On voit bien, Monsieur le pasteur, que vous ne savez pas ce que sont les travaux du campagnard. Nous sommes trop pressés pour lire notre Bible chaque jour.

-Mais, Monsieur le syndic, combien faites-vous de repas par jour, en moyenne?

-Cinq.

-Et quand vous êtes très pressé par l'ouvrage?

Raison de plus, cinq aussi.

N'est-ce pas précisément parce que vous êtes très occupé, très absorbé par vos travaux qu'il serait urgent de donner à votre âme au moins un repas par jour?

Le syndic ne répondit pas.

### **La Bible renversée.**

Un chrétien américain, le Dr Hastings, rencontrait dernièrement un sceptique qui lui disait «La Bible! elle est renversée!» Il répondit «Depuis ma jeunesse, je l'ai vue renverser nombre de fois et j'ai remarqué que chaque fois qu'on la renverse, c'est comme si on renversait un cube de granit. Renverse, ce cube serait juste aussi haut, juste aussi long, juste aussi solide après qu'avant.»

## **Emile Faguet, académicien et la Bible.**

Nous relevons dans l'Initiation littéraire les lignes suivantes d'Emile Faguet au sujet de la Bible.

«A se tenir au seul point de vue littéraire, les écrits bibliques sont un des plus beaux monuments de la pensée humaine. Sentiment de la grandeur et même de l'infini dans la Genèse; sensibilité profonde et simple dans l'histoire de Joseph; éloquence et sentiment religieux exquis dans Job et les Psaumes; lyrisme emporté, incroyable puissance dans les Prophètes. Pardessus tout, cette grandeur, cette majesté simple, ce sublime aisé et naturel qui semble le privilège du peuple d'Israël. Voilà ce qui fait, d'une façon presque continue, l'étonnante beauté de la Bible et ce qui explique que des peuples entiers y puisent le courage, la sérénité, la hauteur d'âme et un singulier ferment de bon génie pratique.»

## **Témoignages d'hommes célèbres.**

L'influence de la Bible sur la littérature, le progrès, la morale et la religion de la race humaine est inimaginable. Ce livre est rempli de la gloire de la Révélation Divine, sur la nature de Dieu, la rédemption qui est en Jésus-Christ et l'oeuvre du Saint-Esprit dans le coeur humain.

La Bible pourrait se passer de nos éloges. Elle nous domine, elle soulève notre admiration. «Sa lumière est comme celle du ciel, disait le cardinal Newman, et son étendue est aussi vaste que la mer immense.»

Ecoutez le docteur Parker (le célèbre et ardent adversaire de l'esclavage) pasteur à Boston: «La littérature de la Grèce qui s'élève comme un encens de cette terre des temples, n'a pas eu la moitié de l'influence qu'a eue la Bible, ce livre d'une nation méprisée.»

Michel Faraday fut un homme éminent dans les sciences. Un jour, un de ses amis le trouve en pleurs, la tête appuyée sur la Bible; il lui demande s'il est malade. «Non, répond Faraday, ce qui m'afflige, c'est de voir que les hommes s'égarer quand ils ont ce livre béni pour les guider!»

Charles Dickens écrivait à son fils qui partait pour l'Australie: «je place un Nouveau Testament parmi vos livres, parce qu'il n'y en aura jamais aucun aussi bon que celui-là et parce que je suis persuadé que vous y trouverez les meilleures leçons pour être fidèle à la vérité et au devoir.»

La Bible a force l'admiration même de ses ennemis. Henri Heine, le poète sceptique, se trouvant dans l'île d'Héligoland, n'avait rien à lire et s'ennuyait à mourir. «Au plus fort de mon ennui, dit-il, je trouvai une Bible et je me mis à la lire en désespoir de cause; mais bientôt je fus intéressé et grandement édifié. Quel livre que celui-là! Vaste, infini comme le monde; enraciné dans les abîmes de la création et s'élevant par delà les profondeurs du ciel.»

Renan lui-même a fini par dire: «La Bible, c'est, après tout, le grand livre consolateur de l'humanité.»

## **Son seul secours.**

Livingstone, au cours de sa dernière grande exploration africaine, use, malade, perdu dans le centre de l'Afrique, écrivait ceci dans son carnet de notes de voyage:

«7 janvier (1869) ou à peu près: Impossible de marcher; pneumonie du poumon droit. je tousse jour et nuit et je crache du sang; ma faiblesse est désolante.»

Il y avait quatre ans, déjà, qu'il n'avait lu une ligne venue du pays! Aussi, avec quelle légitime amertume apprit-il que caisses et courrier avaient été volés! Courageusement, malgré sa faiblesse, il se mit à écrire. Hélas! les quarante-cinq lettres qu'il envoya d'Ujiji à ses enfants, à ses amis, au gouvernement anglais et à la Société de géographie de Londres, furent brûlées en route par des trafiquants d'esclaves qui redoutaient les révélations.

Dans sa solitude et sa détresse morale, accablé par sa faiblesse physique et par les échecs perpétuels, Livingstone trouva dans la Bible son seul secours. Il la lut quatre fois, d'un bout à l'autre, durant cette tragique période.

*(Th.- D. PACHE, David Livingstone.)*

## **H. M. Stanley et sa Bible.**

En entreprenant la grande tâche de ma vie, mon premier voyage en Afrique, je me rencontrai avec la nature et c'est elle, dans mon isolement complet, qui m'a rappelé ce que j'avais oublié.

J'avais emporté ma Bible et le consul à Zanzibar m'avait donné pour emballer mes médicaments un grand nombre de journaux. Rencontre étrange! Mais le plus étrange encore, ce fut le changement qu'opéra en moi, dans la mélancolie des déserts d'Afrique, la lecture de la Bible et de ces journaux.

Atteint de fièvre, immobilisé, je pouvais lire quand je ne délirais pas. Je lus ainsi Job et les Psaumes. La solitude m'a révélé bien des choses. J'eus l'impression que c'est perdre son temps que de lire dans les journaux autre chose que ce pour quoi ils sont faits, c'est-à-dire les nouvelles. Par contre, je continuai à lire la Bible, dont j'appréciais la langue souple et noble. Dans le silence du désert, les versets puissants prenaient une signification différente et il s'en dégageait une plus pénétrante influence...

Retiré, solitaire dans ma tente, mon esprit travaillait, et rien ne me soutenait, ne m'apaisait mieux que le souvenir des consolations et de l'appui si longtemps négligé auquel j'avais recouru dans mon enfance et ma jeunesse.

Je me jetais à genoux et j'épanchais mon âme en prières secrètes à Celui dont j'avais été tant d'années éloigné et qui m'avait ainsi mystérieusement amené en Afrique pour se révéler à moi et me faire connaître sa volonté.

*H. M. STANLEY.*

## **Napoléon Ier et la Bible.**

Se serait-on douté que la Bible fut le livre de prédilection de Napoléon Ier pendant sa captivité à l'île d'Elbe? On vient de retrouver l'exemplaire du Saint Livre qu'il avait alors entre les mains. C'est une Bible d'une édition très ordinaire, ornée de grossières gravures de bois; sur le dos est gravé un N surmonté de la couronne impériale.

D'après le correspondant de L'Echo de Paris, cette Bible aurait été trouvée dans le sanctuaire de la Madona del Monte qui domine l'île d'Elbe et près duquel Napoléon séjourna dix-sept jours.

L'empereur y a souligné maints passages qui traduisent son état d'âme pendant les premiers jours de son exil. En voici quelques-uns dont nous donnons la traduction française (la Bible en question est en

italien):

«Mon âme est saisie de tristesse, veuillez avec moi. -je frapperai le berger, et les brebis du troupeau seront dispersées. -Chargez-vous de mon joug et apprenez de moi, car je suis doux et humble de coeur. -Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous?»

## **Conversion de saint Augustin.**

Comment fut converti saint Augustin, l'un des plus grands parmi les Pères de l'Eglise chrétienne? En proie aux passions d'une vie désordonnée, l'histoire d'un ermite, saint Antoine, émeut profondément. Il se retire pensif au fond d'un jardin, quand une voix d'enfant parvient à ses oreilles. «Prends et lis! Prends et lis!» répétait le petit chanteur; cette voix lui semblait descendre du ciel. Il rentre à la maison; il trouve un manuscrit sacré sur la table et lit ces mots: «Marchons honnêtement en plein jour et non dans les débauches et dans l'ivrognerie, dans la luxure et dans les impudicités, dans les querelles et dans l'envie, mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et n'ayez pas soin de la chair pour satisfaire ses convoitises» {#Ro 13:13-14}

Ces paroles inondèrent l'âme de saint Augustin d'une vive lumière. Ce fut son chemin de Damas d'où avait date la conversion de saint Paul. Lui aussi fut transformé par cette vision et devint un vrai chrétien. Et si l'Eglise et le monde ont profité de ses travaux, ils le doivent à ce texte de la sainte Ecriture.

## **Luther et la Bible.**

«Il y a bien des années, dit Luther, que je lis la Bible deux fois par an. C'est un grand et puissant arbre: tous les chapitres sont des rameaux et des branches. J'ai secoué tous ces rameaux et toutes ces branches pour savoir ce qu'ils portaient et pouvaient me donner. J'en ai vu tomber des fruits précieux, et, à chaque fois, j'en ai recueilli de nouveaux.»

## **La Bible d'Olivétan.**

Farel sollicitait Olivétan de combler le voeu des Vaudois, en traduisant la Bible en français.

-Comment, répliquait ce dernier, faire parler à l'éloquence hébraïque et grecque le langage français lequel n'est que barbarie?

Farel lui dit que saint Jérôme avait bien entrepris de semblables travaux.

-Comment le ferais-je, s'écrie Olivétan, moi qui ne suis qu'un petit page ou laquais auprès d'un tel chérubin?

Mais le réformateur insista tellement qu'Olivétan promit qu'il se mettrait à l'oeuvre. Il se rendit dans les Vallées vaudoises avec quelques frères. Les Vaudois remirent à Olivétan cinq cents écus d'or pour l'impression de la traduction projetée.

*(Farel, L. JUNOD.)*

## **William Tindale.**

La Société biblique de Belgique a fait élever un monument à William Tindale, à Vilvorde, sur l'emplacement même où il subit le martyre.

Sur les trois faces du monument est grave en flamand, en français et en anglais le texte suivant:

«Près d'ici, l'Anglais William Tindale a subi le martyre. Ayant d'abord souffert le supplice de la strangulation, il fut ensuite brûlé. Son seul crime était d'avoir donné à ses compatriotes la première traduction anglaise du Nouveau Testament d'après l'original grec. Le 6 octobre 1536.»

Ses dernières paroles furent: «Seigneur, ouvre les yeux du roi d'Angleterre.»

Moins d'une année après, sa prière se trouvait exaucée par la publication en anglais, de par l'autorité royale, de la Bible tout entière.

## **Une Bible cuite au four.**

Il existe dans l'Ohio, en Amérique, une Bible qui a été cuite au four, à l'intérieur d'un gros pain. Elle appartient à un membre de l'Eglise des Frères moraves. Au temps des persécutions en Bohême, un édit avait enjoint à tous les possesseurs de Bibles de les remettre entre les mains des autorités pour qu'elles fussent brûlées. Les protestants cherchèrent tous les moyens imaginables pour sauver la Parole de Dieu.

Une brave femme ne sut faire mieux que d'envelopper le Saint Livre avec soin dans un linge, d'entourer le tout de pâte et de mettre ce paquet au four. Quand la pâte fut cuite, elle plaça le pain avec les autres et se confia en Dieu.

Sa maison fut fouillée de fond en comble par les commissaires qui, ne trouvant rien de suspect, se retirèrent satisfaits. Peu après, la Bible fut débarrassée de son étrange enveloppe et reprit sa place d'honneur.

## **La Bible de Spurgeon.**

Sur la Bible dont Spurgeon se servait journallement se trouvent ces mots: «C.H. Spurgeon. La lumière de mon cabinet de travail,

1858. -La lumière est toujours aussi brillante,

1861. -Oh! si mes yeux étaient plus ouverts!

1864. -Brisé, je suis raffermi,

1870. -La lanterne est réparée, et la lumière est, à mes yeux, aussi joyeuse qu'auparavant.

## **Le professeur Hilty et sa Bible.**

Le professeur Hilty de l'Université de Berne était un lecteur assidu de la Bible.

-Si je devais choisir, disait-il, entre la littérature de tous les âges et de tous les pays et les quatre Evangiles, je n'hésiterais pas une minute, je me déciderais pour les Evangiles.

Un rédacteur du Libérateur s'entretenait, peu de jours après la mort de Hilty, avec l'un des membres de sa famille:

-Il lisait beaucoup sa Bible, demanda-t-il.

-Il la lisait tellement qu'elle est tout en lambeaux.

-Pourrais-je la voir?

-Oh! elle est tellement usée que nous avons dû la mettre de côté. Mais voici sa nouvelle.

Et cette nouvelle Bible avait déjà l'aspect d'une toute vieille; les marges étaient couvertes d'annotations; des passages soulignés au crayon rouge; les couvertures et les pages couvertes de réflexions d'une très fine écriture. Il la lisait tout entière, mais les Prophètes étaient sa lecture de

-Ne pleure pas, ami, retourne auprès, de ma mère bien-aimée. Tu lui diras que son fils a fait son devoir, et qu'il s'est endormi ici, sur l'oreiller de la Parole et des promesses de son Sauveur.

### **Ce que la Bible a fait pour moi.**

A la fin d'une conférence qu'il avait donnée dans un village du nord de l'Angleterre, M. Bradlaugh, membre du Parlement anglais et incroyant militant invita tous les assistants à une discussion. Une vieille femme toute courbée, vêtue à la vieille mode, s'avança et lui dit:

-Monsieur, j'aurais une question à vous poser.

-Bien, ma bonne femme, qu'est-ce que c'est?

-Il y a dix ans, dit-elle, je devins veuve; j'étais dénuée de toutes ressources, je n'avais plus que cette Bible. Par ses directions, en cherchant ma force auprès de Dieu, j'ai été rendue capable de subvenir à mes besoins et à ceux de ma famille, je m'avance maintenant vers la tombe, mais je suis parfaitement tranquille. Voilà ce que ma religion a fait pour moi. Qu'est-ce que votre manière de penser a fait pour vous?

-Ma bonne dame, répondit-il, je n'ai nulle envie de troubler votre paix; mais...

-Oh! ce n'est pas là la question. Qu'est-ce que votre manière de penser a fait pour vous?

L'incroyant essaya de nouveau de détourner la question, mais l'assemblée se mit à applaudir tumultueusement, et M. Bradlaugh fut obligé de s'en aller, défait par une vieille femme.

### **Avoir une Bible ou voir Washington.**

Un jour, aux Etats-Unis, deux messieurs entrèrent dans une maison d'humble apparence et demandèrent à manger. La maîtresse leur donna le peu qu'elle avait. Tout en mangeant, les deux étrangers remarquèrent un jeune garçon qui avait l'air triste.

-Que te manque-t-il? que voudrais-tu avoir? lui demandèrent-ils.

-Une Bible, répondit-il.

Les Bibles étaient chères alors et il était trop pauvre pour l'acheter. Sa mère lui dit:

-Allons, ne te fais pas de souci. La semaine prochaine, je te mènerai voir le général Washington.

-Mais j'aimerais bien mieux avoir une Bible.

Un des deux messieurs parut fort apprécier cette réponse:

-J'espère que tu aimeras toujours la Bible comme tu l'aimes aujourd'hui.

Le lendemain, l'enfant recevait une belle Bible, et sur la première page, il lisait ces mots: «De la part de Georges Washington.» C'était à ce dernier que, sans le savoir, il avait parlé la veille.

*(Le messager des messagers.)*

## V MOYENS DE GRACE . La prière.

### Un souvenir.

C 'était pendant mes années passées en Egypte; une après-midi de janvier, au Caire, j'attendais, à la porte du jardin, tout rempli du parfum des roses, l'auto qui devait nous conduire, mes élèves et moi, à la promenade, je m'amusais à regarder passer les brillants équipages, nombreux en ce moment de l'après-midi, quand survint un Arabe avec un tonneau d'arrosage. Il s'arrête à quelques pas de moi, ajuste un tuyau à l'hydrante, tourne un robinet, et la voiture de se remplir lentement.

A ce moment même, du haut des minarets, le muezzin appelle les fidèles à la prière; c'est la neuvième heure du jour (trois heures de l'après-midi au cadran européen), la troisième prière de la journée; il y en aura encore deux jusqu'au soir.

L'Arabe, fidèle disciple de Mahomet, oublie tout, enlève sa robe de dessus, l'étend sous lui et se tournant du côté de l'Orient se met à prier, sans s'inquiéter de son tonneau, qui, rempli, commence à déborder, je lui en fis deux fois la remarque, mais ne recevant point de réponse, je me tus un peu honteuse et reprise dans ma conscience.

Sa prière terminée, le Musulman tourna sa belle figure de patriarche de mon côté et, avant même d'aller arrêter l'eau, me dit: «Allah! abla el maïa, y a Cetti», ce qui veut dire: «Dieu avant l'eau, ô Madame!»

*(Notre petite feuille.) L. BENOIT, institutrice.*

## M. Thiers et la prière.

En 1871, l'armée allemande victorieuse occupait Paris. L'Assemblée nationale venait de se réunir à Bordeaux.

Avant qu'elle eût choisi M. Thiers comme chef du pouvoir exécutif de la République, celui-ci se trouvait, après dîner, avec quelques personnes dans son salon.

Tous les assistants étaient silencieux.

L'homme d'Etat penchait la tête et demeurait pensif. Tout à coup, relevant son regard vers les personnes présentes:

«Vous ne priez pas, vous autres, dit-il. Pourtant, il faut prier. je ne suis pas dévot, moi, mais je prie... parce que dans les désastres des nations, quand tout semble perdu, et qu'on ne voit pas d'où peut venir le secours, on sent bien que c'est Dieu qui mène le monde.

## Le général Herzog en prière

On a rappelé à l'occasion de la mort du général suisse Herzog, la célèbre convention qu'il conclut avec l'armée française, le 1er février 1871. Le major Cuenod a communiqué à la presse ce fragment d'une de ses lettres, datée de 1873: Quant à ma conduite en 1871, je n'y vois rien de surprenant et il aurait été misérable de me laisser intimider par l'arrivée de l'armée de Bourbaki. Dieu nous a bien protégés, en me montrant le chemin, en ce moment un peu difficile et c'était bien à Lui que je m'étais adressé dans la nuit du 31 janvier au 1er février.

Le général Herzog savait se réfugier auprès de Celui qui veille sur les destinées des nations.

*(L. PESTALOZZI, La vie chrétienne.)*

## **Philosophie et prière.**

Le pieux baron de Kottwitz avait un jour un entretien avec le philosophe incrédule Fichte. La première impression, de part et d'autre, ne fut pas favorable: on aborda le sujet de la religion. Fichte parlait du ton d'un professeur en chaire et, tout en dissertant, en vint à dire ce mot: L'enfant prie, l'homme doit vouloir.

La réponse du baron ne se fit pas attendre.

-Monsieur le professeur, j'ai dans cette maison six cents pauvres aux besoins desquels il faut pourvoir. Souvent je ne sais pas où trouver du pain pour eux. Quand j'en suis là, ma seule ressource est la prière.

Fichte se tut: le trait avait porté; des larmes coulaient le long de ses joues.

-Vous avez raison, mon cher baron, ma philosophie ne va pas jusque-là.

## **Heures d'angoisse.**

Un jour, J.-F. Oberlin rentrait seul à cheval de Barr. En arrivant sur la hauteur et en voyant son village si pauvre, si petit au fond de sa vallée pierreuse, toute la misère, tout le poids de sa lourde charge lui tomba sur le coeur. Il se jeta à bas de sa monture, se coucha sur la terre et lutta avec Dieu pour qu'il prît en pitié son angoisse. Il finit par se relever encouragé, consolé et reprit son chemin avec un nouvel élan de bonne volonté. Il ne désirait et ne voulait avant toute chose que faire la volonté du Seigneur.

*(J.-F. Oberlin, sa vie, par C. LEENHARDT.)*

## **À deux genoux.**

Un Chinois devenu chrétien avait été un si grand fumeur d'opium qu'il était maigre comme un squelette et paraissait devoir bientôt mourir. On disait de lui qu'il allait tomber en pièces. Après qu'il eut complètement cessé de fumer, quelqu'un lui demanda:

-Quel remède as-tu employé pour être délivré de l'opium?

-J'ai employé mes deux genoux, répondit-il, et le Sauveur m'a donné la force de surmonter le mal.

## **Prie et travaille.**

On raconte que sir Walter Scott, le fameux romancier écossais, faisant un jour une promenade en bateau sur un des lacs de sa pittoresque patrie, remarqua que le batelier se servait de deux rames sur l'une desquelles était écrit: «Prie» et sur l'autre «Travaille». Ayant demandé au rameur la signification de ces deux mots: «je vais vous la montrer, monsieur», dit-il.

Il se servit alors seulement de la rame qui portait écrit: «Travaille», et le bateau se mit à tourner sur lui-même.

Puis il se servit seulement de l'autre rame qui portait écrit: «Prie» et la barque recommença de tourner sur elle-même, dans le sens contraire.

Enfin, il prit les deux rames et les fit manoeuvrer ensemble; la barque cessa de tourner sur elle-même, et s'avança tout droit vers le but de la course.

Quand il eut fait ce petit manège, il regarda le grand écrivain d'un regard qui voulait dire. «Avez-vous compris?» Et celui-ci sans attendre la question:

«J'ai compris, dit-il, ni la prière sans le travail, ni le travail sans la prière ne pourraient nous conduire au but.

## **Mots d'enfants.**

Je connais une petite fille que sa mère exhortait un soir à prier. L'enfant avait si grand désir de vite en finir, qu'elle chercha la phrase la plus concise pour tout dire à la fois, et sa prière fut celle-ci: «Mon Dieu, bénis tout le monde. Amen!»

Je connais d'autres enfants qui sont encore, plus expéditifs que cette petite fille, et qui pour être plus tôt débarrassés de leur prière, n'en font point!

*(NAPOLÉON ROUSSEL, L'Évangile expliqué aux petits.)*

## **Agir et prier.**

Un fermier dont les greniers regorgeaient de grains priaient habituellement le Seigneur de venir en aide aux nécessiteux, mais quand quelque miséreux lui demandait un peu de son blé, il répondait qu'il n'en avait pas trop pour son usage.

Un jour, après l'avoir entendu prier, son petit garçon lui dit:

Papa, j'aimerais bien avoir ton blé.

Pourquoi donc, mon enfant, que pourrais-tu bien en faire?

-J'exaucerais tes prières, dit l'enfant.

## **Jésus, notre hôte.**

C'était dans un orphelinat, en Allemagne. On venait de se mettre à table. Un enfant avait dit la prière, alors répétée chaque jour par des milliers de coeurs avant le repas: «Viens, Seigneur, sois notre hôte et bénis ce que tu nous as donné.» Ces mots prononcés, il relève la tête et s'adressant au directeur:

-Monsieur, pourquoi ne vient-il jamais, alors que nous l'invitons tous les jours?

-Mon enfant, crois seulement, et tu seras sûr de le voir venir, car il ne méprise pas notre invitation.

A ce moment, on frappait à la porte. C'était un pauvre apprenti, à demi-gelé et affamé. Le faire entrer, s'asseoir à table, lui donner à manger fut l'affaire d'un instant.

Le petit homme avait l'air absorbé dans des pensées embarrassantes. Tout à coup son visage s'éclaircit.

-Ah! je comprends, le Seigneur Jésus n'a pas pu venir lui-même et il y a envoyé ce pauvre homme à sa place.

## **Une prière qui demeure.**

Parmi les élèves de mon orphelinat, raconte le directeur de l'asile de Hildesheim près de Hanovre, il y en a un qui est très faible d'esprit. Il a si peu de mémoire qu'il est presque impossible de lui faire apprendre, ne fût-ce qu'un court verset de la Bible, mais il est toujours tranquille et attentif. Un soir, après la prière, il resta le dernier dans la salle et vint tout tremblant vers moi:

-Monsieur, dit-il, je sais aussi prier, moi!

-Vraiment, eh bien! montre-moi comment tu pries.

Il joignit les mains, me regarda d'un air sérieux et récita sans faute ni accroc une strophe de cantique analogue à celle-ci:

Oh! que ta main paternelle

Me bénisse à mon coucher

Et que ce soit sous ton aile

Que je dorme, ô bon Berger

Très étonné, je lui dis:

-D'où sais-tu donc cette prière

-C'est ma mère qui me l'a apprise; elle me la faisait répéter tous les soirs en me couchant.

## **Messenger de Dieu.**

Le docteur Wilson, de l'Alliance Mission, raconte le fait suivant: C'était en plein hiver; un de mes

amis et moi, nous rentrions chez nous, quand, au milieu des rues de la ville, nous fûmes surpris par une de ces bourrasques qui, subitement, vous assaillent au point de vous arrêter net.

Tout en me hâtant, je m'efforçais de boutonner mon pardessus, mais sans y parvenir, je priai mon compagnon de m'attendre une minute, juste le temps d'entrer dans l'embrasement d'une porte et d'ajuster mon vêtement.

«Ce n'est pas la peine, répondit-il, hâtons-nous de rentrer à la maison.»

Mais déjà je m'étais réfugié sous la porte voisine, où mon attention fut éveillée par une voix d'enfant à l'intérieur de la maison. On eût dit un cri de détresse.

Nous entrâmes sans hésiter. La voix venait d'une seconde pièce dont la porte était entrebâillée et nous prêtâmes l'oreille. L'enfant priait:

«O Seigneur! Vous ne répondez pas encore à ma lettre! je vous ai cependant écrit pour vous dire que maman est si malade, et que nous n'avons pas de médicaments, ni rien à manger!»

Poussant la porte, nous entrâmes. La chambre était toute nue et les deux occupantes-une femme malade et une petite fille-semblaient se mourir de froid et de besoin. En nous apercevant, l'enfant se leva:

-Est-ce le Seigneur qui vous a envoyés?

-Oui, répondis-je.

N'était-ce pas, en effet, le Seigneur qui nous avait fait entrer là?

*(Echo de la Vérité.)*

## **Pour l'amour du maître.**

C'était par une radieuse matinée de printemps. Un gai soleil éclairait les rues étroites et pittoresques de Florence, cette fleur de l'Italie, et jetait avec profusion sa lumière dans l'atelier d'un des maîtres les plus en renom de la Toscane, André Verrochio. Près de lui, un pâle jeune homme, penché sur son chevalet, paraissait absorbé dans son travail. Sa noble figure était voilée d'un nuage de tristesse.

Tout à coup le jeune peintre fut interrompu dans son travail. Une femme âgée, qui venait d'entrer, lui dit d'une voix étouffée par l'émotion:

-Mon fils, le maître désire te voir. Hâte-toi d'aller auprès de lui.

Immédiatement Leonardo posa palette et pinceau et se rendit dans la chambre de son maître vénère, qui se trouvait entre la vie et la mort.

-Léonardo, lui dit le malade, à voix basse, je suis près de mourir; veux-tu me faire un plaisir? C'est peut-être la dernière prière que je t'adresse.

Le jeune homme s'agenouilla près du lit de son maître, prit entre ses mains la main tremblante qu'il lui tendait et répondit avec une émotion profonde:

-Mon maître, sur ton désir, je suis prêt à aller partout, à tout faire; il n'est aucun sacrifice qui me paraisse trop grand si je le fais par amour pour toi!

Le malade se tourna, regardant longuement son élève:

-Leonardo, lui dit-il, le tableau que j'ai commencé pour l'autel du cloître de saint Jean, voudrais-tu l'achever pour moi

Léonardo baissa les yeux:

-Maître, j'en suis incapable, absolument incapable. je gênerais ton oeuvre, rien qu'en la touchant.

Verrochio sourit et dit d'une voix calme et nette:

-Non, mon fils, fais de ton mieux. Travaille pour l'amour de moi. La peinture doit être achevée, et tu peux faire cela.

Le soir avec ses ombres était descendu. De la mansarde d'une des maisons de Florence montait vers le ciel la prière d'un suppliant: «Mon Dieu, disait Leonardo-car c'était lui qui se trouvait là à genoux - mon Dieu, aide-moi, pour l'amour de mon maître, à faire du mieux que je puis! je ne suis pas digne de cette oeuvre, je le sais, mais aide-moi par amour pour lui!

Un mois s'était passé, temps de sérieux travail pour le jeune artiste, qui sentait que l'heure du délogement arrivait pour son maître. L'oeuvre achevée, il vint la présenter au malade et lui dit simplement:

-J'ai fait de mon mieux, Andrea, et c'est par amour pour toi!

A son grand étonnement, le bon vieillard fondit en larmes et lui répondit avec une profonde émotion:

-Mon fils, mon fils, tu as bien réussi, très bien. je n'ai pas besoin de me remettre jamais au travail, et Florence sera fière un jour du nom de Léonard de Vinci.

## **V MOYENS DE GRACE . Le culte, le dimanche, le chant.**

### **Le travail du dimanche.**

Un vénérable cultivateur du canton de Lucerne, ancien membre du Grand Conseil, M. Amrein, vient de mourir à l'âge de huitante-cinq ans. Il avait fait à son père sur son lit de mort la promesse de ne jamais travailler le dimanche et il l'a tenue rigoureusement. Lorsqu'on le critiquait à cause de cette habitude, il répondait tranquillement: «je n'en deviendrai pas plus pauvre; j'ai toujours eu mon foin et mes gerbes, aussi bien que ceux qui font travailler jours ouvrables et dimanches.»

### **Fidélité au dimanche.**

Un samedi soir, un des ministres de la reine Victoria d'Angleterre, arriva assez tard au palais. Porteur de papiers très importants, il sollicitait de la reine une entrevue pour le lendemain.

-C'est demain dimanche, fit-elle observer au ministre.

-Votre Majesté a raison, mais les affaires d'Etat ne souffrent aucun retard.

La reine lui promet de les examiner le lendemain, au sortir du service divin.

Mais, le lendemain, ce gentilhomme ne fut pas peu surpris, quand il entendit tout le sermon rouler sur les devoirs et les obligations du dimanche chrétien.

-Comment votre Seigneurie a-t-il trouvé la prédication, lui demanda la reine?

-Très bonne en vérité.

-Bien, dit la reine. je ne vous cacherai pas que c'est moi qui, hier au soir, ai envoyé au prédicateur le texte sur lequel il devait prêcher. J'espère que son sermon nous aura fait du bien à tous.

### **A l'usine de Patricroft.**

Un dimanche matin, M. James Nasmyth, propriétaire des vastes usines de Patricroft, fut très surpris d'apercevoir à sa porte un officier, le prince de K... Il venait l'informer que le tsar visiterait les usines dans l'après-midi.

-Mais sa Majesté ne verra pas grand' chose, puisque c'est dimanche.

-Ne pourriez-vous pas alors, reprit l'officier, faire marcher l'usine pendant quelques heures. Le tsar vous en saurait gré.

-Je n'en doute pas, prince, mais je suis moins rassuré du côté de Dieu. D'ailleurs je le voudrais, que mes hommes ne s'y prêteraient pas.

-Le refuseriez-vous à la reine Victoria? demanda l'aide de camp surpris.

-Jamais il ne lui viendrait à l'esprit de demander pareille chose, repartit M. Nasmyth.

Le tsar ne visita pas Patricroft.

### **La loi de Dieu.**

Quelques Européens ayant à faire un voyage dans l'intérieur de la Nouvelle-Zélande, prirent à leur service plusieurs hommes du pays pour porter leurs bagages.

Le dimanche survint avant qu'ils eussent atteint leur destination. Les Européens voulurent poursuivre leur route, mais les Zélandais qui avaient été instruits par un missionnaire, refusèrent de les accompagner ce jour-là. Les voyageurs laissèrent leurs bagages en arrière sans consentir à s'arrêter. Un peu plus tard les porteurs les rejoignirent avec leurs charges, mais ceux qui les avaient engagés refusèrent indignement de les payer sous prétexte qu'ils n'avaient pas marché régulièrement.

-C'est la loi de Dieu qui nous défendait de travailler le dimanche, dirent les insulaires.

-La loi de Dieu? Qu'avons-nous à faire avec cette loi?

-Oui, répondit un des Zélandais, sans la loi de Dieu nous, aurions pu nous emparer de vos bagages,

peut-être même que nous vous aurions assassinés; nous ne l'avons pas fait. Voilà ce que vous avez à faire avec la Loi de Dieu.

*(Chrétien belge.)*

### **Un rendez vous sacré.**

Un pasteur m'a raconté l'histoire que voici-Il y avait dans sa paroisse une personne qui ne manquait guère d'accomplir ses devoirs religieux le dimanche. Le lendemain d'une absence remarquée, elle lui en dit le pourquoi: «J'étais toute prête à partir, les cloches sonnaient... quand, tout à coup, on sonne à la porte: des visites, des amis que je n'avais pas revus de longtemps... Alors... je ne pouvais pas les laisser ainsi seuls et je suis restée avec eux.» Le pasteur garda le silence un moment, puis, prenant la parole-«Madame, permettez-moi de vous dire ceci, de faire à votre endroit la supposition suivante: Vous avez une affaire à traiter avec un notaire. Il vous assigne à son bureau pour tel jour, à telle heure, aux fins de stipuler l'acte. Vous en prenez note, car il ne s'agit pas d'oublier. Le dit jour arrive, vous êtes sur le pas de votre porte, prête à partir, quand, tout à coup, vous apercevez, se dirigeant vers vous, ces visites du dimanche. Qu'allez-vous faire?»

«Je vais vous dire ce que vous ferez: vous leur direz: «Mes chers amis, que je suis heureuse de vous voir, veuillez entrer, vous reposer, mais il faut que je vous le dise: j'ai maintenant un rendez-vous fixe, depuis quelque temps, avec un notaire et je ne puis le manquer; vous m'excuserez donc pour un instant, c'est l'affaire d'une heure; attendez-moi et je suis à vous...» Et vous voilà partie...»

### **Attachée à la maison de Dieu.**

Deux récits du pasteur A. Gout, de Paris:

J'ai connu un vieillard de huitante-quatre ans. Il habitait à deux kilomètres de ma paroisse et marchait difficilement. Tous les dimanches et à tous les services de la semaine, quelque temps qu'il fit, je le voyais au pied de ma chaire.

-Ces courses répétées ne vous fatiguent-elles pas trop? lui dis-je un jour.

-Elles sont ma joie et ma consolation, je ferais des lieues pour entendre la parole de Dieu. je suis heureux de n'avoir pas encore manqué un seul service divin.

Cet homme était le seul protestant de son village.

J'ai connu un autre Huguenot, affligé d'une surdité complète. Il ne conversait qu'à l'aide d'une ardoise.

-Quelle privation pour vous de ne pouvoir assister au service divin, lui dis-je.

-J'y assiste tous les dimanches.

-Eh! mais vous ne pouvez rien entendre.

-Oui, mais je donne l'exemple de l'assiduité au culte; je proteste contre ces protestants, qui, sous le plus futile prétexte, désertent la maison de Dieu.

## **Le juste ne se rétracte point.**

*Ps 15,2,4 Celui qui marche dans l'intégrité, qui pratique la justice ... ne se rétracte point, s'il fait un serment à son préjudice.*

Tu as promis de venir demain à l'Eglise, n'oublie pas! disait à une jeune fille qui avait traversé l'Ogooué pour venir lui vendre du plantain la femme d'un missionnaire.

-Certainement, je viendrai, répondit la jeune fille.

Le lendemain matin, elle s'aperçoit, ahurie, qu'on lui a volé son canot. Et le fleuve a cinq cents mètres de large! Mais elle est résolue à aller. N'a-t-elle pas promis? Elle se jette à l'eau, et en nageant obliquement contre le courant, arrive à temps pour le service.

*(Le Messager des messagers.)*

## **Mais quand il pleut?**

Le professeur Tholuck se trouvait, un jour, avec deux personnes dans un coupé de chemin de fer. La conversation porta sur le culte et les gens pieux.

-Vous êtes sans doute de ceux-là, dit un de ses compagnons?

-Et vous, vous n'en êtes pas, répondit-il simplement.

-Non, nous adorons Dieu dans la nature.

-Comment faites-vous?

-C'est bien simple; le matin, quand le ciel est pur, le soleil resplendissant, quand la rosée perle sur les feuilles et, que, tout là-haut, dans l'azur, l'alouette chante...

-Mais, quand il pleut? remarqua le professeur.

Les adoreurs de Dieu dans la nature, tout surpris, gardèrent le silence.

## **Il faut que j'aïlle.**

L'excellent archevêque anglican Leighton se sentait indisposé un dimanche matin, et comme le temps était mauvais sa famille le pria de rester à la maison et de ne pas se rendre au temple.

-Si le temps était beau, répondit Leighton, je resterais chez moi, mais comme il est mauvais, il faut que j'aïlle au culte, pour éviter jusqu'à l'apparence de la mauvaise habitude qu'ont beaucoup de gens de se laisser retenir à la maison par le mauvais temps ou par quelque empêchement insignifiant.

## Un appel au devoir

A propos de Sir William Thomson, plus tard Lord Kelvin, un grand savant anglais, le président de l'Université de Cornell a raconté une amusante anecdote qu'il tenait du professeur Hoffmann de Berlin:

Ce dernier, étant arrivé un samedi soir à Glasgow, se présenta le dimanche matin chez le professeur Thomson. Au coup de sonnette, une servante répondit et Hoffmann demanda si le professeur était chez lui.

-Certainement pas.

-Pourriez-vous me dire où je pourrais le trouver?

-Monsieur, vous le trouverez à l'église, où vous-même devriez être.

## Fidélité.

M. Girard, riche armateur de Philadelphie, ordonna, un samedi soir, à tous ses employés de venir le lendemain matin sur le quai pour décharger un vaisseau récemment arrivé. Un de ces jeunes gens répondit calmement:

-Monsieur Girard, je ne peux pas travailler le dimanche.

-Vous connaissez nos règlements.

-Oui, je les connais et j'ai une mère à pourrir, mais je ne puis pas travailler le dimanche.

-Eh bien! montez au bureau et le caissier va vous régler votre compte.

Pendant trois semaines, le jeune homme ne trouva pas d'ouvrage; mais un jour, un banquier vint trouver M. Girard pour lui demander s'il n'aurait personne à lui recommander comme caissier.

Girard lui indiqua immédiatement le jeune homme qu'il avait congédié.

-Mais, dit le banquier, vous avez renvoyé ce jeune homme de chez vous.

-Oui, je l'ai renvoyé parce qu'il ne voulait pas travailler le dimanche. Or, un homme prêt, pour obéir à sa conscience, à sacrifier sa place, me paraît devoir faire un caissier digne de toute confiance.

Et le jeune homme fut immédiatement choisi.

## Le dimanche, jour de joie.

Un dimanche après-midi, tandis qu'il se rendait à l'église, Spurgeon rencontra un ami. Une pluie torrentielle tombait. L'ami, d'un ton mélancolique, lui fit remarquer que le temps était bien mauvais. «Quelle sottise, mon bon ami!» fut la réponse joyeuse de Spurgeon. «C'est le jour que notre Seigneur a fait, et nous devons être joyeux ce jour-là.»

## **Qu'est ce que le dimanche?**

-N'est-ce pas, maman, disait un petit garçon, le dimanche est un saint jour, parce qu'il est le jour où l'on s'aime?

-Mais on s'aime tous les jours, lui répondit sa mère; tous les jours, nous t'aimons, toi et ton petit frère.

-Oui, mais tu n'as pas le temps de nous le dire. Le dimanche, tu nous prends sur tes genoux et nous racontes des histoires de la Bible. C'est le jour où l'on s'aime.

## **Le chant du bouébe.**

Eugene Rambert raconte que dans les Alpes d'Uri il entendit un bouébe chanter un grand quart d'heure sur la porte du chalet. Le lendemain, malgré la pluie, il chanta de plus belle. Intrigue, il prêta l'oreille.

-Qu'est-ce qu'il chante la, votre garçon? demanda-t-il aux Uranais présents?

-Vêpres.

-Comment: vêpres?

Ils m'expliquèrent qu'il n'y avait point de chapelle sur l'alpe, point d'office du soir et que la chanson du bouébe devait en tenir lieu.

-Et dans les autres chalets, fait-on la même chose?

-Oui, c'est la coutume du pays.

Quand le bouébe rentra, je le priai de me dire ce qu'il avait chanté; il me récita très correctement les cinq premiers versets de l'Evangile de Jean:

«Au commencement était la Parole et la Parole était avec Dieu et cette Parole était Dieu!»

## **Une bonne réponse.**

Un incrédule anglais, Collins, rencontra un paysan et lui demanda où il allait.

-A l'église, Monsieur.

-Et qu'y vas-tu faire?

-Adorer Dieu.

-Ton Dieu est-il grand ou petit?

-Il est l'un et l'autre, Monsieur.

-Comment cela?

-Il est si grand que les cieux des cieux ne le peuvent contenir, et pourtant il se fait si petit que je le sens la tout entier dans mon coeur.

Collins avoua que cette réponse d'un simple paysan lui avait fait plus d'impression que la lecture de maint ouvrage des docteurs.

### **Le culte de la bouteille.**

Dans une de ses courses d'évangélisation, Félix Neff trouva abri dans une auberge. Deux hommes, dont l'un était protestant et l'autre catholique, s'y disputaient à propos de religion, chacun préconisant la sienne comme étant la véritable et la meilleure. Pendant cette discussion, ils buvaient bouteille sur bouteille. Le protestant remarqua enfin son pasteur assis à une table voisine et lui dit: «N'est-ce pas, Monsieur le pasteur, que j'ai raison? -

Vous avez bien tort, lui répondit Neff, de vous disputer, sur la religion, puisque vous professez tous les deux la même: le culte de la bouteille.

*(L. PESTALOZZI, La Fie chrétienne.)*

### **Avant le culte.**

Une jeune fille trouvait une grande consolation, dans sa grave maladie, à réciter de nombreux versets de cantiques. Sa mère lui demanda:

-Comment peux-tu savoir tant de cantiques?

-Chaque dimanche, répondit-elle, avant le commencement du culte et pendant que les gens entraient, j'apprenais par coeur deux ou trois versets. Quelquefois, le pasteur étant en retard, j'apprenais un cantique tout entier. Et, pendant que j'étais ainsi occupée, je n'avais pas la tentation de regarder le chapeau de celle-ci ou le manteau de celle-là. Et maintenant mes cantiques me font tant de bien

Exemple à imiter!

*(Christlicher VolksIreund.)*

### **Le cantique de Luther.**

C'était au château de Cobourg, en, un moment où Luther, fatigue, vivait dans une complète retraite. Les murs du donjon entendaient les ardentes prières du grand Réformateur. Un soir, il était assis près de sa fenêtre, son luth à la main. Le psautier était ouvert devant lui; plonge dans une profonde méditation, l'homme de Dieu lisait à mi-voix le psaume XLVI Ces magnifiques paroles émouvaient puissamment son âme.

Saisi d'un saint enthousiasme, il prit un cahier et écrivit:

C'est un rempart que notre Dieu,

Une invincible armure,

Notre délivrance en tout lieu,

Notre retraite sûre!

Peu de moments lui suffirent pour achever ce cantique, glorieux témoignage d'une foi inébranlable et que des milliers de croyants ont chanté dans les circonstances les plus diverses.

### **Un cantique.**

C'était en 1848, pendant la guerre du Schleswig-Holstein. Un commerçant revenait de l'ensevelissement d'un de ses fils mort sur le champ de bataille. Ses affaires l'avaient conduit ensuite au château de Glücksbourg. Il était arrivé si triste, si découragé par les épreuves et par la mort de ses deux fils qu'il ne pensait lui-même qu'à terminer au plus tôt sa triste carrière. Sous les murs du château il allait se jeter dans un étang, lorsqu'il entendit les sons de l'orgue. C'était le cantique: «Jesus, meine Zuversicht» «jésus, mon refuge».

-Je fus saisi, raconte-t-il lui-même, une main invisible me prit et me conduisit dans la chapelle. Tout était en ruines; seul, l'orgue avait subsisté; il était tenu, en ce moment, par un jeune officier.

Elevé en ce moment au-dessus de toutes les tristesses, je ne pus que serrer les mains de celui qui avait été l'instrument de Dieu pour mon relèvement.

-Vous ne vous doutez pas, lui dis-je, du bien que vous m'avez fait; merci et que Dieu vous bénisse!

### **Les cantiques de l'Ecole du dimanche**

Nous avions comme orateur l'aumônier militaire des soldats anglais soignés à Paris, et ce monsieur a raconté des faits extrêmement intéressants, trop longs à rapporter dans une lettre. Mais chose extraordinaire, quand M. Anderson demande aux soldats: «Quels cantiques voulez-vous que nous chantions, indiquez-les vous-mêmes?» Ce sont toujours des cantiques appris à l'école du dimanche qu'ils demandent.

*L. PARKER, pasteur.*